
U d'/of OTTAWA
39003002442456

# JULES DE LA MADELÈNE

(1820-1859)

*Tiré à 100 exemplaires*

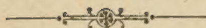
ERNEST JOVY
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MEMBRE NON RÉSIDANT DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

---

# JULES DE LA MADELÈNE

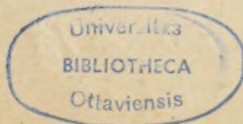
(1820-1859)

*Acerba semper et immatura mors eorum*
*qui immortale aliquid parant.*
PLIN. JUN., *Epistolae*, V, 5.



VITRY-LE-FRANÇOIS
40, RUE DE LA TOUR, 40

1920



# JULES DE LA MADELÈNE

(1820-1859).

---

Nadar, parlant des littérateurs, amis et compagnons de sa jeunesse, qui se rattachaient à ce « type représentatif » que l'on appelle Henri Murger, range, avec admiration, parmi eux « notre plus que parfait Jules de la Madelène qui écrivit pour la revue de Buloz le *Marquis des Saffras* » (1).

Qu'était ce Jules de la Madelène d'une si surprenante perfection ? C'est ce que les documents réunis ici vont nous apprendre en partie.

## I

Jules-François-Elzéar Collet de la Madelène, connu en littérature sous le nom de Jules de la Madelène, naquit, le 11 janvier 1820, à Versailles, où son père, le baron Collet de la Madelène, commandait le 22e régiment de ligne.

(1) Nadar, *Charles Baudelaire intime*, Paris, Blaizot, 1911, p. 68.

La famille de la Madelène était originaire de Carpentras. Le baron de la Madelène, après la révolution de 1830, resta dans l'armée, où il continua ses fonctions de colonel ; mais, au sortir du métier des armes, il vint habiter son pays d'origine. Officier de la Légion d'honneur, très en vue, naturellement, par le prestige qui s'attachait alors à tout ce qui était militaire, il fut tout d'abord conseiller municipal de Carpentras et conseiller d'arrondissement pour le canton de Mormoiron (1). Une ordonnance royale, en date du 18 août 1842, le nomma maire de Carpentras. Il fut installé le 29 août suivant, et le sous-préfet, en lui donnant l'investiture, lui rappelait le zèle avec lequel il s'était mis au service de ses concitoyens : « Tout couvert encore de la gloire de nos armées et des distinctions qu'il doit à sa valeur, M. le colonel de la Madelène est venu s'associer à nos travaux ; il est venu, appelé par l'élection populaire, discuter les intérêts de sa ville natale et ceux de l'arrondissement. » M. de la Madelène occupa les fonctions de maire de Carpentras jusqu'en 1848.

*
* *

Son fils aîné Jules de la Madelène fit ses études en partie au collège de Versailles, en partie au collège de

(1) Mormoiron, chef-lieu de canton, arrondissement et à 11 kilomètres de Carpentras (Vaucluse), aujourd'hui 1.318 habitants, sur une petite éminence calcaire dominant une plaine traversée par le Saint-Laurent, affluent de l'Auzon. On y voit des tours ruinées, restes présumés d'une commanderie de templiers et, dans l'église, une curieuse fenêtre byzantine. C'est la patrie de l'érudit baron Guillaume de Sainte-Croix. — Cf. Gaston Beauvais, *Provence* (collection des guides Joanne), Paris, Hachette, 1914, p. 76.

Carpentras. Lorsqu'on parle de Carpentras, les Français qui sont, évidemment, le peuple le plus spirituel du monde, se mettent à rire. Ils rient de la même façon aussi formidablement intelligente quand il s'agit de Landerneau ou quand on parle de Pontoise. « C'est bien injustement, dit Elisée Reclus, que le seul nom de Carpentras, passé en proverbe, éveille l'idée d'une petite ville de province, peuplée de bourgeois vaniteux et médisants ; il se trouve précisément que, toute proportion gardée, Carpentras est, parmi les villes de faible population, une de celles qui se distinguent le plus par l'industrie, le travail intelligent, l'amour de la science et des arts. Elle a bibliothèque et musée, et forme elle-même une sorte de musée par ses monuments, depuis l'arc de triomphe romain de l'ancienne Carpentoracte (1), aux puissants bas-reliefs représentant des guerriers, jusqu'à son bel hôtel de ville du XVIII^e siècle et à ses grands aqueducs (2). » A Carpentras se rattache

(1) Sur *Carpentoracte*, cf. Walckenaer, *Géographie des Gaules*, Paris, 1839, t. II, p. 182 ; d'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*, Paris, 1760, p. 203 ; Adrien de Valois, *Notitia Galliarum*, Paris, 1676, p. 129 ; Pline l'ancien, *Histoire naturelle*, lib. III, § 5 (p. 160, col. 1 de l'édition Littré, Paris, Dubochet, 1851, t. I) ; Girault de Saint-Fargeau, *Dictionnaire de la France*, Paris, Firmin-Didot, 1844, t. I, p. 472.

(2) Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, Paris, Hachette, 1877, t. II, *La France*, p. 327. Sur Carpentras, voyez encore J. Liabastres, *Histoire de Carpentras*, Carpentras, Barrier, 1891, in-8° ; L. Loubet, *Carpentras et le Comtat Venaissin avant et après l'annexion*, Carpentras, Barrier, 1891, in-16 ; *Marseille et la Provence*, publié par le Syndicat d'initiative de Provence (bulletin trimestriel, 12e année, 30 juin 1914), p. 96-98 ; A. Girault de Saint-Fargeau, *Dictionnaire de la France*, Paris, Didot, 1844, t. I, p. 471 ; ce qu'en dit Jules de la Madelène lui même dans les *Villes de France*, par Aristide Guilbert, Paris, Furne, 1845, in-4°, t. IV, p. 112 et suiv. On peut aussi consulter le livre très passionné et très lyrique d'André Godard, *Les madones comta-*

le souvenir de l'épiscopat de Sadolet et de celui d'Inguimbert, qui fit don à sa ville natale de la magnifique collection littéraire qu'il avait formée par l'acquisition des livres de Peiresc et des Thomassin de Mazaugues et par ses propres acquisitions.

*
* *

L'intelligence de Jules devait se développer et son goût se former dans ce pays éminemment artistique du Comtat, dont on a pu dire que c'était comme un morceau détaché des régions transalpines, dont les papes, à ce qu'il semble, ont voulu, en y important le sens de la beauté, se refaire comme une nouvelle Italie qui leur resta dévouée (1).

Dans ce collège de Carpentras (2) avait professé le

*dines*, Paris, Perrin, 1910, dont, pour nous, la première qualité certaine est une haine farouche du jansénisme.

(1) Elle semblait vraiment un coin d'Italie, cette colonie pontificale si joliment évoquée par Alphonse Daudet : « C'était, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lisses, des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées. C'était le tic tac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler du côté du pont. Car, chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse... La dernière manifestation politique du Comtat en faveur de ses anciens gouvernants sera l'offre du palais des Papes faite à Pie IX par le conseil municipal d'Avignon, quand les troupes de Victor-Emmanuel eurent envahi les Etats de l'Eglise. » (André Godard, *Les madones comtadines*, Paris, Perrin, 1910, p. 116 et 129.)

(2) En 1840 le collège de Carpentras était ainsi composé : M. l'abbé Laurans, principal ; M. Vernay, professeur de philosophie et de rhétorique ; Richaud, seconde et troisième ; Barrès, quatrième et cinquième ; Malosse, sixième et septième ; Degnes, huitième ; Gacon, maître d'études (*Annuaire statistique et administratif du département de Vaucluse pour 1840*, Avignon, 1840, p. 369. — L'*Annuaire de Vaucluse pour les années 1841 et 1842* (se vend à Avignon au bureau des Archives de la préfec-

fameux chimiste François Raspail (1) et, à l'époque même où Jules de la Madelène y était encore élève ou venait d'en sortir, celui qu'on a appelé « le Virgile des insectes », « le glorieux entomologiste de Sérignan », J.-H. Fabre, y dirigeait l'école primaire annexée et, alors plus connu dans la petite ville comme littérateur et comme poète que comme savant, déversait dans un journal local, l'*Echo du Ventoux*, ses compositions et ses confidences poétiques (2), en attendant de sortir de ce qu'il appelait dans une lettre à son frère du 3 septembre 1848, « cette maudite bicoque de Carpentras ».

ture et chez les principaux libraires du département donnait, p. 525, les renseignements suivants sur le collège de Carpentras : Bureau d'administration : MM. de Gerente, sous-préfet, président; Athenosy, maire; Morel, juge ; Bernard, conseiller d'arrondissement, médecin ; Fortunet aîné. — Dotation 7.550 francs. — Rétribution : 2.537 francs. Nombre des élèves : pensionnaires : 60 ; externes : 50 ; total : 110. Principal, M. l'abbé Laurans, officier de l'Université ; aumônier, l'abbé Vignonnet; philosophie et rhétorique, Vernay; mathématiques, Eysserie ; seconde et troisième, Richard ; troisième et quatrième, Barrès ; sixième et septième, Ducros ; huitième .. ; maîtres d'étude, Baly et Volpellière ; maître de dessin, Bonnet ; école supérieure annexée au collège, directeur, M Louis Vignonnet ; rhétorique française, Vernay, chargé ; histoire et géographie, Richaud, chargé.

(1) Eugène de Mirecourt, *Raspail*, dans *les Contemporains*, n° 62, Paris, 1869, p. 6-12.

(2) Ces premières poésies de J.-H. Fabre que l'on trouvera, par exemple, dans l'*Echo du Ventoux* du 25 janvier 1844, du 2 novembre de la même année et du 20 septembre 1845, paraissent inconnues de son biographe, le Dr G. V. Legros, *La Vie de J. H. Fabre naturaliste*, Paris, Delagrave, *s. d.*, in 12. Pierre Herbert, professeur au lycée du Puy, dans son livre sur *l'Inscription de l'arc de triomphe d'Orange* qui parut à Paris, en 1862, chez Dezobry, Tandou et Cie, p. 75, parle de « M. le docteur Fabre, professeur de physique au lycée d'Avignon qui cultive avec un égal succès les lettres et les sciences », et paraît s'être documenté auprès de Fabre sur cette inscription. — Cf. sur Fabre au collège de Carpentras, ses *Souvenirs entomologiques*, Paris, Delagrave, 1879, 1re série, chap. XX, p. 275, et 9e série, chap. XIII, p. 172 ; Legros, *libr. cit.*, p. 11-24.

C'est là qu'au milieu des labeurs ingrats de la classe et de la préparation personnelle, il trouvait le moyen de chanter les formes changeantes des nuages et la beauté des fleurs :

Quel est donc ce compas qui traça vos ovales ?
Quelle main décrivit vos contours gracieux ?
Quel pinceau délicat enrichit vos pétales
Des suaves couleurs de l'Iris dans les cieux ?

C'est la main qui conduit dans ces routes profondes
La comète effrayant les peuples éperdus ;
C'est la main de celui qui façonna les mondes,
Qui sur trois doigts les pèse et les tient suspendus.

C'est la main qui des cieux sut déployer les voiles,
C'est le divin compas qui, de ses branches d'or,
Décrivit leur orbite à toutes les étoiles,
Le jour que dans l'espace elles prirent l'essor.

*
* *

Jules de la Madelène termina ses études à Avignon. Il dut faire, dans ce milieu artistique, poétique, vibrant qu'est cette vallée du Rhône, de bonnes études et y prendre le goût passionné des choses de l'esprit. En 1840, très probablement fort peu après sa sortie du Collège, il fonda avec l'un de ses anciens maîtres, M. Louis Richaud (1), la *Revue du Comtat*, dans laquelle

1) « M. Gaspard-Louis Richaud, né à Avignon le 19 janvier 1815, d'abord régent de 5e et 4e au collège de Pertuis, puis de 2e et de 3e à celui de Carpentras, a composé un grand nombre de poésies estimées, insérées dans le *Messager de Vaucluse*, le *Mémorial de Vaucluse*, l'*Echo*

il publia diverses études, entre autres, le 20 février 1842, une étude sur le sculpteur Jacques Bernus (1) où il protestait avec vivacité contre le vandalisme de la

*de Vaucluse*, l'*Album d'Orange*, l'*Echo du Ventoux*, et notamment dans la *Revue du Comtat*, journal hebdomadaire dont il a été un des fondateurs et le principal rédacteur et qui, après avoir été publié d'abord en 13 numéros (Carpentras, Devillario, 4 pages petit in-fol) du 9 décembre 1838 au 10 mars 1839, a reparu dans le même format et chez le même imprimeur depuis le 9 janvier 1842. Ces divers journaux renferment aussi de M. Richaud quelques articles en prose, signés, comme ses poésies, par les initiales L. R. On peut citer entre autres son *Histoire de S. Siffrein, évêque de Carpentras* (dans l'*Echo de Vaucluse* des 3, 10 et 17 juin et 8 juillet 1841), et celle qu'il a écrite *sur Saint Veran, évêque de Cavaillon* (dans le *Messager de Vaucluse*, 12 janvier, 27 février, etc., 1840, et dans l'*Annuaire de Vaucluse* pour les années 1841 et 1842, p. 54-71). » Barjavel, *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*, Carpentras, Devillario, 1841, p. 323.) En 1851, M. L. Richaud licencié ès lettres, agrégé de l'Université, était censeur des études au lycée d'Avignon. Il donnait cette même année *Oedipe roi*, tragédie de Sophocle, traduction en vers français, à Avignon, chez Fr. Seguin, éditeur. Un professeur du collège de Carpentras, M. G. Barrès, rendant compte de cette traduction dans l'*Echo du Ventoux* du 28 septembre 1851, écrivait : « . . M. Richaud est depuis longtemps connu de nos lecteurs. Ils se rappellent tous ses poésies fugitives publiées dans l'*Echo de Vaucluse* et surtout dans la *Revue du Comtat* où la grâce et la naïveté le disputaient à la délicatesse des idées et à la fraîcheur des sentiments. Quelle douceur dans ces tendres accents, quelle facilité dans ces inspirations poétiques qui ont tant d'affinité avec la muse élégante et chaste du chantre d'*Eloa* et de l'auteur de *Marie*. Ame jeune, enthousiaste, sensible, pleine de nuances charmantes et d'une mélancolie qui parfois vous touche jusqu'aux larmes, le poète en a répandu tous les trésors sur ses gracieuses créations. Qui a oublié ces articles en prose où le culte de la forme était poussé si loin ? Certes, ce n'est pas là un petit mérite à une époque où tant de gens traitent si cavalièrement la langue de notre patrie. » C'est sans doute à cause de toutes ces qualités que M. Louis Richaud paraît avoir exercé sur Jules de la Madelène une particulière influence.

(1) Cf. Barjavel, *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du departement de Vaucluse*, Carpentras, Devillario, 1841, p. 184 et suiv ; l'abbé Requin, *Jacques Bernus, sa vie, son œuvre* (1650-1728), Avignon, Séguin, 1886, in-8°. On trouve des œuvres de Jacques Bernus un peu partout en Provence, à Carpentras, en particulier, au musée, à la cathédrale où l'on voit de lui une statue de l'évêque Laurent Buttii, mort en 1710, et une *gloire* en bois sculpté et doré en 1694.

Révolution et se promettait de contribuer à faire revivre les gloires de la Provence :

... Le nom de Bernus n'est pas le seul oublié. Il en est encore, et d'aussi beaux, dans les lettres, les sciences, partout où s'étend le domaine de l'intelligence. Comme Athènes, la Provence est la mère des arts ; mais, comme Athènes, elle est oublieuse. Nous nous ferons un devoir de lui rappeler ces pauvres gloires méconnues jusqu'à ce qu'elle leur ait fait justice ; et, comme ce vieux presbytérien d'Écosse qui s'en allait dans les cimetières, arrachant de ses mains la mousse et les pierres qui couvraient les tombeaux de ses frères morts à la bataille, nous irons fouiller pieusement dans le passé de la province, cet autre cimetière où dorment tant de glorieux souvenirs. S'il ne nous est pas donné de relever les statues, nous aurons au moins redressé quelques inscriptions.

Le baron Collet de la Madelène était sans doute dans les mêmes sentiments que son fils, puisque nous le voyons, en mars 1842, faire partie de la commission nommée pour élever un monument à l'évêque Inguimbert, bibliophile et charitable (1).

Le 26 juin suivant, Jules de la Madelène donnait une étude sur *Jacques Sadolet* à la *Revue du Comtat* où il publia encore le commencement d'une *Histoire des recteurs du Comtat Venaissin d'après les notes recueillies par Ch. Cottier*. M. Louis Richaud avait écrit l'introduction de cette *Histoire* qui devait paraître en volume.

(1) Cette statue ne fut inaugurée qu'en 1858. Cf. *Inauguration de la statue de Mgr d'Inguimbert, évêque de Carpentras*, extrait du « Conciliateur de Vaucluse, du 22 mai, Carpentras, L. Devillario (1858), in-8° Bibl. nat., LK 7, 1660).

à Carpentras, chez Devillario ; mais il ne réussit pas à l'achever, et elle ne parut pas (1).

*
* *

Ainsi Jules de la Madelène écrivait. Il composait quelques articles destinés à célébrer les gloires du passé. Il fournit même d'après Barjavel, qui dès 1841 mettait ce jeune homme de vingt ans dans sa *Biographie vauclusienne*, quelques articles à la *Quotidienne*, à la *Revue de France*. L'exemple de se livrer à de pareils travaux lui venait de son ancien maître Louis Richaud, à la fois érudit et lettré, d'un autre professeur encore de son ancien collège, le professeur de troisième et de quatrième, M. G. Barrès, qui de 1840 à 1855 donna souvent aux journaux locaux, et en particulier à *l'Echo du Ventoux*, de solides études critiques. Dans ceux qu'il consacra à Roumanille et à son poème *Li Caplan*, ce critique de province se trouvait plus informé et en avance sur la critique parisienne (2).

Comme Joseph-Henri Fabre, la Madelène aimait aussi manier le vers et enfermer ses sentiments dans des formes poétiques, dans des pièces dont il confiait l'impression aux journaux de sa province. Nous avons retrouvé l'une de ces pièces, dédiée précisément à Louis Richaud, dans l'*Echo de Vaucluse* du 26 mai 1844.

(1) *Les Scabieuses* qui parurent dans les numéros du 16 et du 23 octobre 1842 de la *Revue du Comtat*, sous la signature de *Georges Nerval*, doivent être de Jules de la Madelène.

(2) *Li Caplàn de Roumanille*, dans l'*Echo du Ventoux* du 24 août 1851 ; sur Roumanille, dans les numéros du même journal du 16 mai et du 26 septembre 1852.

A M. L. R......

Vers la Pâque, trois jours avant son agonie,
Traversant le désert en feu,
Jésus était venu d'Ephrem à Béthanie
Dire aux siens le dernier adieu.

Lazare — qui connait les secrets de la tombe —
L'attendait au dehors ; et le Christ qui succombe
De fatigue et d'angoisse, au seuil s'était assis ;
Et Marthe répandait l'amphore des aromes
Et de ses cheveux blonds séchait les pieds meurtris
Du plus beau des enfants des hommes.

Alors Judas, celui qui devait le trahir :
— A quoi bon ces parfums ainsi perdus, ô femme
Vendus trois deniers d'or, ils soulageaient ton âme
Nous avons parmi nous des pauvres à nourrir.

Mais Jésus souriant de son divin sourire
Mélancolique et doux :
— Vous ne comprenez pas la pitié qui l'inspire,
Disciple, taisez-vous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et de nos jours encore, quand viennent les poètes
Répandre leurs parfums au milieu de nos fêtes
— A quoi cela sert-il ? leur disent les rhéteurs.
Et ceux qui vendent Dieu, les sophistes menteurs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A quoi servent les pleurs des mères,
Et le sourire des enfants ;
Et les extases solitaires
Des artistes et des amants ?

Dans les vieux créneaux des tourelles,
A quoi servent les hirondelles,
Ces messagères des beaux jours ;
Et les colombes tant fidèles
Qui portent sous leurs blanches ailes
Les doux symboles des amours ?

Et l'humble fleur de la bruyère
Dans la vallée hospitalière,
Et l'encens pur de la prière
Dans le sanctuaire embaumé,
Et la blanche épine fleurie
Dont l'oratoire de Marie
Se couronne au retour de mai ?

A quoi sert l'onde qui murmure
Dans un paysage isolé ;
Et ce concert de la nature,
Grave, mystérieux, voilé,
Où toute voix triste ou joyeuse
Comme une note harmonieuse
Vibre sous le ciel étoilé ?

A quoi bon ces lueurs sereines
Qui se répandent sur les plaines,
Ainsi que des joyaux de reines
En longs reflets harmonieux ;

Ces étincelantes corolles,
Ces radieuses auréoles,
Ces fugitives banderoles
Qui flottent aux voûtes des cieux ?

A quoi bon les mélodies
Qu'au printemps dans les prairies
Avril sème avec les fleurs
Auprès des claires fontaines ;
Et les douces cantilènes
Que les mésanges des plaines
Chantent au merle railleur ?
Le cri plaintif des mouettes,
Le chant hardi du bouvreuil
Et des vives alouettes ?
. . . . . . . . . . . . . . .
A quoi servent les poètes ?
. . . . . . . . . . . . . . .
Et les sages ainsi parlent dans leur orgueil.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

A quoi bon les parfums ? — O Judas, ta parole
Dans notre siècle encor retentit tous les jours.
Devons-nous renier notre pieux symbole ?
Devons-nous profaner nos mystiques amours ?

Faut-il, ami, briser la lyre
Qui tressaille sous notre main ;
Faut-il repousser et maudire
La Muse au céleste sourire
Qui tour à tour chante et soupire,
Comme une sœur, sur notre sein ?

Non ! tant qu'il restera des douleurs sur la terre,
Des veuvages à consoler,
Des tristesses sans cause à bercer de mystère,
Des vœux immenses à combler,

Tant que l'âme ouvrira son aile
Aux champs d'espérance immortelle,
Aux nids d'immortelles amours,
Toujours il faut chanter ; toujours
Il faut chanter à la patrie,
A la famille, à la cité,
A la gloire, à la liberté,
A toutes choses encor chéries
Des purs amants de la beauté ;
A toutes choses, hélas ! flétries
Par l'orgueil et l'impiété !

Que cette voix religieuse
Eclate en tout temps, en tous lieux ;
C'est le Verbe éternel, charme mystérieux,
Qui rattache la terre aux cieux.

C'est toujours la source bénie
De splendeur et de vérité,
Où, dans ses heures d'agonie,
Se retrempe l'humanité ;
Toujours la terre est rajeunie
Lorsqu'un hymne saint, inspiré,
Parfum d'ineffable harmonie,
S'exhale d'un cœur consacré.

Ami, gardez toujours vos naïves croyances ;
Dans le temple sacré de votre cœur, toujours
Ornez, ornez l'autel des divines amours,
Des souvenirs pieux, des saintes espérances.

J. DE LA M.

*
* *

Il vint à Paris sous l'apparence d'y faire des études de droit, en réalité pour se livrer autant qu'il le pourrait aux lettres. Avec un cœur ardent et qui paraît être toujours resté neuf, avec une intelligence sans cesse en éveil, il est probable qu'il apporta dans la vie littéraire mille naïvetés et mille illusions. Il dut battre sans doute quelque peu le pavé parisien (1) et courir les bureaux de rédaction. Il se partagea entre des rêves littéraires et des aspirations politiques qui se transformèrent assez peu en réalités. Il mena une existence où transparaît la difficulté qu'il avait à se fixer et à s'appliquer, une certaine faiblesse de volonté, une longue irrésolution. Il renferma en lui ses chagrins et ses douleurs. Il fut une « âme en peine » silencieuse.

Peut-être Jules de la Madelène aurait-il pu éviter toutes ces misères, tout au moins les matérielles, il le semble d'après la situation de sa famille. Il avait probablement un de ces tempéraments d'aventure qui se plaisent aux risques de la vie, qui volontiers les suscitent. On paie le plus souvent ces imprudences.

(1) Jules Levallois remarque que parmi les gens de lettres de la « Bohème », ce n'étaient point les plus pauvres qui accordaient davantage à l'imprévu et au caprice. « Gérard de Nerval aurait pu éviter la gêne, connaître l'aisance ; Privat d'Anglemont et Marc Trapadoux, — les Trapadoux étaient de riches négociants de Lyon, — auraient pu également s'affranchir de toute inquiétude matérielle, appartenant l'un et l'autre à des familles aisées qui ne demandaient pas mieux que de leur venir en aide. Une forfanterie malsaine, une dépravation d'esprit qui, heureusement n'atteignait pas le cœur, les poussaient à exagérer des embarras momentanés, à créer autour d'eux la légende de l'indigence. »

Ce fut pendant ces difficiles années de début à Paris qu'il rencontra ce groupe de jeunes et de vieux étudiants, d'artistes, de littérateurs qui, de 1842 à 1848, constituèrent la seconde Bohème. A la première avaient appartenu Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Arsène Houssaye et encore Nestor Roqueplan, Camille Rogier, Lassailly, Edouard Ourliac. De la seconde furent Henry Murger, Nadar, Champfleury, Privat d'Anglemont, Auguste Vitu, Marc Trapadoux, Charles Barbara, Alexandre Schanne que Murger a rendu si célèbre sous le nom de Schaunard (1).



Dans cette société, des relations littéraires s'établirent plus particulièrement entre Jules de la Madelène et ce bibliophile acharné, intrépide, que Murger a dépeint sous le nom de Gustave Colline. Pour connaître cet ami et, pour ainsi dire, pour le voir, il n'y a qu'à lire le portrait qu'en a tracé l'auteur des *Scènes de la vie de Bohème*, tant ce portrait est d'un relief intense. Ce personnage qui laisse échapper des poches béantes de son paletot des liasses de papiers et de brochures, qui est, par son savoir encyclopédique, comme une « bibliothèque à deux pieds », qui est si versé dans les langues orientales « qu'il pouvait donner des leçons à un prince

1) Voir dans Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. VI, p. 280-281, une heureuse et judicieuse comparaison entre les deux Bohèmes.

indien venu à Paris pour apprendre l'arabe (!) », s'appelait dans la réalité Jean Wallon. C'est, d'ailleurs, parce que cet habitué du café Momus (1) s'appelait *Wallon* que Murger l'avait baptisé *Colline* (2). Nous avions songé à faire dans ce travail sur Jules de la Ma-

(1) Le café Momus, de 1843 à 1848, fut le rendez-vous de Murger, Champfleury, Wallon et de toute la Bohème. Il se trouvait au nº 15 de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Encore que, par une heureuse rencontre, Momus soit le nom du dieu de la raillerie et des bons mots, il semble que ce café s'était ainsi appelé du nom de son patron que les *Souvenirs de Schaunard* n'appellent jamais autrement. — Ne semble-t-il pas qu'il y ait dans *Marius*, la troisième partie des *Misérables*, parus en 1860, un souvenir des *Scènes de la Vie de Bohème* parus en 1847 ? C'est une imitation, d'ailleurs bien lourde. Victor Hugo n'avait pas la main légère. La Société des Amis de l'A B C avait aussi son café, le café Musain, place Saint-Michel. « Combeferre lisait tout, déchiffrait des hiéroglyphes... Jean Prouvaire était lettré jusqu'à l'érudition, et presque orientaliste... Il savait l'italien, le latin, le grec et l'hébreu » : voilà des traits qui rappellent Colline, qui font penser à Jean Wallon et à Marc Trapadoux. Ce qui différencie les deux sociétés dépeintes par Hugo et Murger, c'est l'absence complète de doctrine politique et sociale chez les amis de Murger, tandis que les adhérents de l'A B C sont des jacobins trop tard venus.

(2) Cf Henry Murger, *Scènes de la vie de Bohème*, Paris, Calmann Lévy, s. d (nouvelle collection Michel Lévy), p. 17 et suiv. — Dans ses *Souvenirs de Schaunard* (p. 102), Alexandre Schanne prétend que le personnage de Colline a été formé de traits empruntés à Jean Wallon et à Marc Trapadoux. « Wallon, dit-il, *plus* Trapadoux *égalent* Colline (W + T = C) » Marc Trapadoux, comme Wallon, était un grand bouquinier. D'une famille de très riches négociants de Lyon, il avait accepté par goût toutes les mésaventures de la Bohème. Il s'occupait de critique d'art et d'histoire religieuse. On a de lui : *Histoire de S. Jean de Dieu*, Paris, Waille, 1844, in-8º (Bibl. nat., Oz 106), un livre que nos éditeurs auraient dû reprendre ; — *L'œuvre de M. Cordier, galerie anthropologique et ethnographique pour servir à l'histoire des races, catalogue descriptif*, Paris, 1860, in-18 (Bibl. nat., Vp. 15.190) ; — *Études sur l'art contemporain, Mme A. Ristori, ses représentations aux Italiens et à l'Odéon*, Paris, 1861, in-8º (Bibl. nat., K. 14 902), extrait de la *Revue française* du 20 mai 1859. Jules Levallois, dans sa *Critique militante*, Paris, Didier, 1863, p. 119, et dans ses *Mémoires d'un critique*, Paris, Montgredien, s. d., p. 110, mentionne de Marc Trapadoux une remarquable monographie de Rude qui parut en 1859 dans la *Revue européenne*.

delène une très large part à Jean Wallon (1) ; mais ce personnage mal connu, qui avait été l'élève, en hébreu, de Quatremère, qui mit Emile Ollivier sur la voie de ses études de droit ecclésiastique, qui, par malheur, se laissa aller à la fin de sa vie à un gallicanisme outré, au jansénisme, au vieux-catholicisme, a été d'une si considérable activité que nous réduirons ici cette part au nécessaire strict, espérant publier plus tard et les

(1) Sur Jean Wallon, cf. Léon Séché, *Le cinquantenaire d'Henry Murger. Son excellence Gustave Colline*, dans les *Annales romantiques*, t. VIII, 1911, et dans le *Figaro*, du 28 janvier 1911 ; Léon Séché, *Les derniers jansénistes, leur rôle dans l'histoire de France depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870)*, Paris, Perrin, t. IV, p. 301 ; *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Jean Wallon (le Colline de la Vie de Bohème)*, vente des 6 et 7 mars 1911 (salles Sylvestre), Paris, Em. Paul et fils et Guillemin, 1911.

Voici une note bibliographique qui, bien que nous la restreignions, donnera, dans son incomplet, une idée de l'activité littéraire et politique de Jean Wallon sur laquelle nous désirons revenir : *Revue de l'ordre social*, Paris, 1848-1850 ; — *Les partageux*, Paris, imprimerie Pillet fils aîné ; — *Du livre de M. Cousin, du Vrai, du Beau et du Bien*, Paris, imprimerie Pillet fils aîné (vers 1853), in-16 ; — Hegel, *La logique subjective*, traduite par H. Sloman et J. Wallon, suivie de quelques remarques, Paris, Ladrange, 1854, in-8° (traduite en anglais, Londres, 1855) ; — *Le Positivisme ou la foi d'un athée* Paris, Douniol, 1858, in-8° ; — *M. Cousin*, Paris, Douniol, 1859, in-16 (Bibl. nat., Ln 27 5.085) ; — *Lettre à l'archevêque de Paris*, Paris, Ile Saint-Louis, 1859 (contre les hardiesses en morale du Père Enfantin) ; — *L'Eternité des peines*, Paris, imprimerie Bonaventure et Ducessois, 1866, in-12 (Bibl. nat., Lb 56, 3.630 ; — ce livre figure encore dans le Catalogue de la librairie académique Didier-Perrin) ; — *Un mois de journalisme*, Paris, Dentu, 1866 ; — *Stanislas Prioux*, (archéologue et historien de Braine), Paris, 1867 ; — *La Cour de Rome et la France*, Paris, Lachaud, 1871 ; 2e édition, Sandoz et Fischbacher, 1874 ; — *La Vérité sur le Concile*, 1872 ; — *Le Clergé de quatre-vingt-neuf. Le Pape, le Roi, la Nation, la fin de l'ancien régime*, Paris, Charpentier, 1876, in 12 ; — *Emmanuel ou la discipline de l'esprit, discours philosophique*, Paris, Charpentier, 1878, in-12 ; — *Jésus et les Jésuites, Moïse, Jésus, Loyola. Les jésuites dans l'histoire*, Paris, Charpentier, 1878, in-12 ; — *Un collège de jésuites auquel on a joint le Jésus ouvrier, le Jésus roi, le Jesus industriel, le Jesus homme de lettres*, Paris, Charpentier, 1879, in-12.

2

notes que nous avons recueillies sur lui et la correspondance qu'entretint avec lui le philosophe et publiciste italien, Joseph Ferrari.

*
* *

De 1844 à 1848 nous voyons Jules de la Madelène collaborer à l'*Histoire des villes de France* d'Aristide Guilbert, où il retraça à grands traits les annales de quelques villes de son cher Comtat, — Carpentras, Vaison, Cavaillon (1), — et à la *Revue indépendante*, où il donnait en 1845 une nouvelle qu'il intitulait : *La dernière heure d'un Stradivarius* (2).

Le jeune écrivain commençait sans doute à avoir à Paris quelque célébrité, puisqu'un journal fort connu de cette époque, le *Corsaire-Satan*, s'occupait de lui, et l'*Echo du Ventoux* s'empressait de le faire savoir ainsi aux gens de Carpentras :

Nous empruntons à un journal de Paris la petite anecdocte suivante qui concerne un de nos compatriotes.

M. Jules de la Mad*** passait l'autre jour sur le boulevard des Italiens, lorsqu'il rencontra une vieille femme habillée d'une robe noire frangée en crotte qui avait toutes les apparences d'une robe de bas-bleu et fixa longtemps

(1) Aristide Guilbert, *Les villes de France*, Paris, Furne, 1845, t. IV, p. 112 et suiv.

(2) *Revue indépendante*, 10 février 1845, p. 361. *La dernière heure d'un Stradivarius* fut reproduit dans l'*Echo du Ventoux* du 8 septembre 1849 et les numéros suivants. Dans le numéro du 10 décembre 1845, p. 412, de la *Revue indépendante*, Jules de la Madelène a publié une brève poésie, intitulée : *Laurette*.

le jeune homme dont la mine n'est pas des plus déplaisantes.

— Ne vous ai-je pas rencontré en Angleterre, Monsieur, lui demanda-t-elle.

— Pas que je sache, Madame.

— Vous êtes littérateur, cependant.

La dame avait deviné juste ; elle prit sans façon le bras du jeune homme, qui était tant soit peu humilié de trainer à son bras une femme aussi respectable et aussi crottée.

— Monsieur, lui dit-elle en fouillant dans son cabas et en tirant un énorme manuscrit, ma fortune est là dedans ; ceci est un roman de la plus haute importance ; c'est le roman de ma vie.

Le jeune homme était inquiet du rôle qu'il devait tenir ; il prévoyait une suite d'histoires que les vieilles femmes, et surtout les bas-bleus, ont toujours en réserve.

— Madame, dit-il, en arrivant non loin de la Madeleine, je suis désolé de vous quitter, mais mes affaires m'attirent dans un quartier opposé à celui-ci.

— Eh bien, mon ami, lui dit la romancière aussi inédite qu'âgée, voici mon adresse, venez me voir, vous saurez tous mes malheurs... Montez sans parler au concierge à cause de ma réputation, et surtout faites moi une promesse d'avance.

— Quelle promesse ? dit le jeune homme.

— Promettez-moi, quand vous viendrez, d'être sage.

(*Corsaire-Satan*) (1)

En cette même année 1847, Jules de la Madelène fit encore paraître dans la *Revue indépendante* une longue

(1) *L'Echo du Ventoux*, 14 août 1847. — La Bibliothèque nationale ne possède rien du *Corsaire-Satan*, dont il y a une très amusante critique dans la *Silhouette* des 3, 10, 17, 24 mai et 4 octobre 1846.

nouvelle, *Rosita* (1), où se trouve une sorte de large vision épique du moyen âge que le héros de cette nouvelle voit apparaître devant lui au Palais des Papes d'Avignon, vision que paraît avoir imitée ou, tout au moins, dont paraît s'être souvenu Mistral dans son poème de *Nerte* (2).

*
* *

La *Revue indépendante*, à laquelle semble s'être assez particulièrement attaché Jules de la Madelène, était cette revue qu'avait fondée Pierre Leroux, avec George Sand et Louis Viardot, pour défendre les idées démagogiques et socialistes, et qui disparut volontairement en 1848, dans le triomphe de la révolution qu'elle avait préparée. Dans cette première partie de sa vie parisienne, en effet, Jules de la Madelène, emporté par le torrent des idées nouvelles qui séduisaient la jeunesse, s'était voué tout entier à la propagande et à l'apologie de ces idées. Aussi se présenta-t-il aux élections du 23 avril 1848 d'où devait sortir la seconde Assemblée constituante. Sa profession de foi, en date du 30 mars 1848, que nous allons reproduire, nous montre chez lui une violente exaltation politique, enveloppée de mysticisme, et fait défiler devant nous un certain nombre de ces « humanitaireries », de ces chimères dont depuis

(1) *Revue indépendante* du 25 janvier et du 10 février 1847, p. 129 et 257.

(2) Voy. cette vision dans *Rosita*, p. 70 et suiv. du recueil : *Les âmes en peine*, Paris, Michel Lévy, 1857 ; cf. José Vincent, *Frédéric Mistral*, Paris, Gabriel Beauchesne, Paris, 1918, p. 237 et suiv.

trop longtemps la France ne peut arriver à se délivrer et qui font qu'elle piétine toujours sur place, tandis que les autres nations marchent, qu'elle subit toutes les infortunes et tous les mécomptes d'un peuple qui ne veut pas vivre une vie conforme à la raison, à la prudence, à la sagesse.

## AUX ÉLECTEURS

du

## DÉPARTEMENT DE VAUCLUSE

**Et surtout bonne et roide justice.**

CITOYENS, COMPATRIOTES,

La République fait appel à toutes les énergies.

Citoyens, je viens demander vos suffrages.

En sollicitant de vous cet honneur qui demain sera un péril, j'accomplis le devoir qu'impose toute conviction libre, née du sentiment et de la raison, que la victoire confirme, que la défaite eût exaltée.

La Révolution n'est pas seulement un fait glorieux ; c'est une doctrine, une harmonie d'idées et de sentiments dont l'unité ne peut être pénétrée que par la foi et l'amour. Il faut que ce soit un amour ancien, éprouvé par l'attente. Elle ne peut être interprétée par ces croyans de hasard qui viennent servir la victoire. Son génie propre dérobe ses secrets aux habiles, car c'est un art nouveau, simple et profond, dénué d'artifices.

Notre République clémente absout le passé. Si les partis

se soumettent, elle les croit sincères, elle accepte leur concours, mais elle leur refuse toute initiative.

L'initiative de la Révolution n'appartient qu'aux hommes de la Révolution, à ses philosophes, à ses soldats, à ceux qu'elle attirait depuis longtemps par sa seule force morale, par la beauté de ses dogmes, à ceux qui l'interprètent comme une forme plus grave et plus vraie de la vie, de la vie de tous et de la vie de chacun.

Elle entraîne déjà les forces les plus contraires dans son mouvement. Comme elle est à la fois l'ordre et la liberté, elle intéresse à sa défense les hommes du lendemain et ceux de la veille. Mais tant que la voie nouvelle n'est pas largement tracée, elle doit refuser toute action directe à ceux qui l'insultaient hier par leurs dédains et qui l'insultent aujourd'hui par leurs terreurs.

C'est une croyance chez nos frères de Pologne que la France a mission de créer le type de la vie humaine. Pour enfanter cet idéal, elle n'appellera pas ces sceptiques agiles qui veulent traiter les idées comme les affaires. L'âge nouveau demandera des natures droites, plutôt rudes que souples, à la fois originales et sympathiques, promptes à se mettre en rapport avec l'esprit de tous, mais douées d'une vertu propre de résistance et de transformation.

Elever toute condition, effacer tout dédain, toute vanité, affaiblir l'esprit de ruse et de dispute, rendre à toute œuvre humaine sa noblesse et sa dignité, simplifier la vie et ne laisser ni prétexte ni excuse aux instincts mauvais ; agrandir, agrandir sans cesse l'action de la providence sociale avec le développement et par le développement de la liberté : vaincre le hasard et la matière, et préparer pour toujours la victoire de l'esprit, telle est la pensée religieuse de ce peuple qui s'éveille à la vie, pensée confuse encore, mais sincère dans ses écarts et pleine de cette force imprévue qui éclate en merveilles.

Quelle sera la vertu de ce siècle ? Par quelles énergies sociales sera-t-elle créée ? Le peuple seul le sait dans ses instincts profonds. Attendez de lui toute révélation, et soyez certains qu'il fondera quelque chose de grand et de libre, où tous les bons vouloirs trouveront leur action. C'est une œuvre de jeunesse, loyale et hardie ; hommes du passé, oserez-vous y porter la main ? La passion de justice et de vérité, l'avez-vous ? Et l'héroïsme des bons désirs, et cette foi à l'inconnu qui se joue des périls et nie l'impossible ?

Dans leurs mouvements divers, les écoles socialistes ont préparé notre révolution, — théories opposées, ennemies, mais au fond même élan ; formes variées données à l'espérance. Elles portent toutes un secret dans leur sein, une critique définitive, même les plus téméraires, sorties tout armées des exaspérations de la misère ; mais aucune d'elles n'est dépositaire de la loi de l'avenir.

Appelons toutes les doctrines, ouvrons-leur des discussions solennelles, aidons leurs expériences, préparons leurs tentatives : les plus grossières recèlent à leur insu même des vérités confuses qui seront dégagées. Etudions-les sans crainte, avec sympathie plutôt, comme il convient aux peuples vainqueurs, épris de franchise et d'audace. Que pourrions-nous redouter ? L'esprit libre de la France ne sera pas vaincu par des sectaires.

A l'éclat de cette lumière nouvelle, rien de faux ne pourra vivre ; rien qui soit en dehors du bon et du beau et des conditions éternelles de la nature humaine.

Ce que n'ont pu des esprits isolés, le génie de tous doit l'accomplir ; il attirera toutes les doctrines pour les unir et les épurer. Unité sans cesse agrandie, conscience universelle sans cesse illuminée des plus vives lueurs.

Pour la première fois dans l'histoire du monde, la conscience humaine sera interrogée librement, saintement ; ce qu'elle voudra, nous le voudrons ; ce qu'elle révélera, nous l'accomplirons. Nous serons les serviteurs de sa force et de sa volonté, et, sous cette loi d'obéissance libre, les plus faibles de nous se sentiront d'un courage dont ils seront eux-mêmes saisis, étonnés. Vous reconnaîtrez les hommes nouveaux à ce signe qu'ils mettront tout leur honneur, toute leur ambition à se rapprocher sans cesse du génie de tous, pour l'interroger d'un cœur simple et le manifester avec audace.

La cité nouvelle efface toutes les frontières : une seule race, un même destin. Que les cœurs sincères se recueillent et se préparent à l'action d'une foi résolue ; car l'humanité va tenter une suprême expérience. Elle s'interroge et se dit : est-il possible, oui ou non, d'affranchir tous les hommes du servage d'ignorance et de misère, mais tous les hommes, tous sans exception, afin que chacun soit renouvelé dans sa chair et dans son esprit ?

Entre les choses d'hier et celles de demain il s'ouvrira un abîme plus profond encore que celui qui sépara le vieux monde romain du christianisme. La République veut que les plus humbles et les plus faibles soient relevés de la déchéance ; elle s'approche d'eux avec amour et leur dit : « Je viens vous sauver, ou souffrir et succomber avec vous. »

Elle les sauvera, mais ce dessein héroïque demande d'immenses sacrifices. Dieu veuille qu'ils soient volontaires. Pourquoi ne pas dire aujourd'hui toute la vérité ? De grandes épreuves nous attendent où se reconnaîtront les grands cœurs.

La République est la bonté, mais elle est aussi la force. Que les prudens se soumettent, les vaillans feront leur devoir.

## Liberté, Egalité, Fraternité.

La victoire vient d'écrire sur nos drapeaux des mots sacrés qui ne seront jamais effacés. Toute la science politique de l'avenir est dans le développement harmonieux de ces trois termes. La Révolution ne se reposera que lorsque son esprit sera profondément descendu dans les mœurs et dans les institutions et par l'idée et par le sentiment. Pacifique ou guerrière, elle marchera dans ses voies d'un mouvement irrésistible, laissant partout l'empreinte de son génie souverain.

Donc la Révolution et tous les appareils de sa justice ; toute sa logique et toute sa morale ; ce qui est bon, ce qui est vrai a force de vie : toute noble espérance peut s'affirmer.

La sagesse antique avait dit à l'homme : Connais-toi, crois en toi-même, ce que tu désires existe. L'Evangile a répété : Cherchez et vous trouverez. Depuis dix-huit siècles l'humanité cherche ses lois de justice et d'amour, reprenant toujours, sans se lasser, les voies douloureuses. Chaque souffrance marquait un progrès, mais invisible. Au dehors toujours la violence et la haine, et sous des formes nouvelles de nouvelles tyrannies.

Ce long travail des siècles va porter ses fruits pour nous et pour nos fils. Les vérités pressenties par les religions et les philosophies vont enfin passer dans la politique, transformées, agrandies, et dès aujourd'hui nous pouvons dire, comme les martyrs du moyen âge, que nous travaillons « pour l'avancement de la loi de Dieu ».

Les trônes s'écroulent ; les tyrannies sont à jamais vaincues. Voici l'heure solennelle : quel élan, quelle allégresse dans les âmes libres ! Tout renait, tout vit, les pierres scellées sont brisées, la République ouvre les portes sacrées et les dieux jeunes se sont penchés sur nous. Qu'ils

se réjouissent, les croyants, les martyrs, les nobles vaincus de tous les temps, de toutes les patries, tous ceux qui criaient de siècle en siècle : J'ai aimé la justice, voilà pourquoi je meurs dans l'exil. Qu'ils revivent en nous, car le mauvais enchantement est rompu, et nous serons les bons ouvriers de leurs désirs. Ce ne sera pas en vain que tant de cœurs auront saigné, que tant de bras se seront tordus de désespoir ! Larmes, souffrances, rêves perdus de force et de gloire, rien n'aura été déposé en vain dans l'âme humaine, et toutes les espérances, ensevelies depuis des siècles, vont ressusciter devant nous comme les ossements des prophètes qui doivent refleurir dans leurs tombeaux

JULES DE LA MADELÈNE.

Paris, 30 mars 1848 (1).



Malgré la ferveur de ses opinions démocratiques, Jules de la Madelène ne fut pas élu. Les électeurs de Vaucluse lui préférèrent (2) Paul Laboissière, ancien député, Eugène Raspail, ingénieur, Elzéar Pin, agriculteur, Reynaud Lagardette, propriétaire, Agricol Perdiguier, ouvrier menuisier, et Bourbousson, médecin (3). Jules de la Madelène obtint, péniblement, sans

(1) Paris, Imprimerie Claye et Taillefer, rue Saint Benoît, 7. — Bibl. nat., Le [illegible], 1.375

(2) Cf. sur tous ces députés la *Biographie impartiale des représentants du peuple de l'Assemblée nationale*, Paris, Victor Lecou, novembre 1848, p. 581.

(3) Bourbousson, dès son arrivée à Paris comme député, avait, dans une attaque contre Félix Pyat, l'auteur du *Chiffonnier*, représenté tout récemment, écrit ces mots : « Il y a dans Carpentras des citoyens qui, par le patriotisme, l'esprit, l'intelligence, le savoir et l'éloquence, valent bien M. Félix Pyat. » *Le Pamphlet* du 31 juillet au 3 août 1848, pre-

doute 431 voix (1). S'il connut l'accueil que les électeurs de la Charente firent à la même époque à Alfred de Vigny, qui n'eut même pas 10 voix, il a pu concevoir, malgré son échec, quelque sentiment de fierté.

*
* *

Jules de la Madelène avait un frère, Henry de la Madelène (2), plus jeune que lui, que nous retrouverons plus tard. Il était né à Toulouse en 1825. Il devait,

mière année, n° 38, p. 2, colonne 3 s'amusa fort de Bourbousson : « Nous ne doutons pas un moment que Carpentras ne soit une pépinière de grands hommes de talents vrais, de caractères grandioses. A Carpentras, les *Orientales* iraient au panier académique ; le *Chiffonnier* serait sifflé ; les *Parents pauvres* seraient admis à l'honneur du cornet à poivre, et *Ruy Blas* envelopperait des paquets de chandelles. Mais pour Dieu ! que Carpentras ne tienne pas rigueur à Paris ; que l'Athénée de la Vaucluse daigne ouvrir son giron poétique à la Béotie de la Seine ; enfin que l'on donne des couronnes à celle-là et des oreilles d'âne à celle-ci. »

« Mais voyons, là .. il faudrait que Carpentras en finisse une bonne fois avec les niches qu'elle fait à Paris. Cela vraiment est ingénieux de garder pour soi ses hommes d'Etat, ses prosateurs, ses poètes, et de nous envoyer Bourbousson. Qu'avons-nous fait à Carpentras ?... Cette vengeance du grand Carpentras contre le petit Paris outrepasse les bornes de la rancune. »

(1) D'après le *Républicain de Vaucluse*, n° 27, 29 avril 1848.

(2 Joseph Henry Collet de la Madelène a publié des études des romans, des nouvelles, des chroniques à la *Revue de Paris*, au *Temps*, au *Figaro*, au *Monde illustré*. Parmi ses principales productions nous citerons : *le Salon de 1853*, Paris, Librairie nouvelle, 1853, in-32 ; *Germain Barbe-Bleue*, 1855 ; *le Comte Gaston de Raousset Boulbon*, 1856 ; 2e édition, Paris, Charpentier, 1876 in-12 ; *Frontin malade*, comédie, 1859 ; *Le Salon de 1863*, Paris, Lecuir, 1863, in-12 ; *Eugène Delacroix à l'exposition du boulevard des Italiens*, 1864 ; *la Galerie du duc de Morny*, dans la *Revue française*, 1er juin 1865, t. XI, 56e livraison, p. 208 ; *la Rédemption d'Olivia* Paris, Lévy frères, 1874, suivi de *Martial* ; *les Amours d'Asnières*, Paris, Sartorius, 1874 ; *les Contes comtadins*, Paris Charpentier, 1874 ; *Silex*, suivi de *l'Ami d'une heure*, Paris, Charpentier, 1875 ; *la Fin du marquisat d'Aurel*, Paris, Charpentier, 1878, in-12 ; nouvelle édition, Paris, Plon, 1881, in-16 ; *l'Idole d'un jour*, Paris, Plon, 1879 ; *les Fonds*

lui aussi, faire bonne figure dans la presse et dans les lettres. Emporté comme Jules de la Madelène vers les opinions les plus libérales, il les manifestait à cette époque, sans doute pour aider et soutenir son frère dans ses ambitions politiques. Nous voyons le « citoyen Henry de la Madelène porter un toast à la République démocratique et sociale et aux démocrates socialistes », au banquet de la Fraternité qui se célébra à Avignon le 22 septembre 1848. Il exprimait sans aucun doute les sentiments que professait et qu'aurait exprimés son frère dans la même circonstance :

C'est le moment plus que jamais de se serrer et de s'unir afin que le jour où la Révolution reprendra sa marche victorieuse, elle nous trouve tous à notre poste et résolus. Serrons les rangs ! Serrons les rangs ! Comme nos pères, de grandes luttes nous attendent, et comme eux aussi nous aurons nos grandes victoires ! Serrons les rangs, et s'il nous faut un jour, comme eux, rendre un éclatant et dernier témoignage,

Eh bien, ô sainte Liberté,
Allant à la mort comme aux fêtes,
Nous porterons nos jeunes têtes
Sur ton autel ensanglanté.

*perdus*, Paris, Plon, 1880, in-16 ; *Eugène Delacroix*, Paris, Vanier, 1885. Henry de la Madelène mourut en 1887, près de Carpentras, sur le territoire de la commune de Bedoin, dans sa propriété de La Madelène, dans la chapelle de laquelle, m'écrit-on de Carpentras, il serait enterré. — Cf. Frédéric Godefroy, *Histoire de la littérature française*, Paris, Gaume, 1881, *XIX<sup>e</sup> siècle, Prosateurs*, t. II, p. 157 : « M. Henri de la Madelène n'a pas jusqu'ici révélé des facultés égales à celles de son frère Jules. » Frédéric Mistral dans ses *Mémoires* (Paris, Plon, s. d., p. 66) écrit : « C'est sur la donnée de ces nobles comtadins, tombés dans la roture qu'un romancier carpentrassien, Henry de la Madelène, a fait son joli roman : *la Fin du marquisat d'Aurel.* »

Et le *Républicain de Vaucluse* du 31 octobre 1848, qui rend compte de ce banquet, note qu'on approuva et qu'on applaudit ces très chaleureuses et très juvéniles paroles : « Bravo ! oui ! oui ! »

*
* *

Quand Jules de la Madelène mourut, — nous plaçons ici par anticipation un intéressant document — Henry de Pène (1) écrivit ces lignes dans le journal *La Mode* :

Les lettres ont perdu en Jules de la Madelène un de leurs sérieux espoirs. C'était un écrivain d'infiniment de talent, et ce qui est plus rare, surtout de nos jours, d'une grande élévation d'âme. Son roman, publié par la *Revue des Deux Mondes*, le *Marquis des Saffras*, l'avait particulièrement placé en bon rang dans l'estime des connaisseurs.

C'était au mois de février 1848 ; pendant la lutte des fameuses journées, parmi les plus vaillants chefs des barricades, brilla alors un jeune homme à la figure aristocratique, aux mains fines, à l'œil doux, quoique animé

(1) Henry de Pène, né à Paris en 1830, entra dans le journalisme en 1849, écrivit, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de *Frédérick* avec lequel il signa les Modes et les Salons dans la *Revue contemporaine* le marquis de Belleval, *Souvenirs de ma jeunesse*, Paris, Lechevalier, 1895, p. 117-118), de *Mané*, de *Némo*, de *Loustalot*. Ecrivain original et d'une verve brillante, il était d'opinions légitimistes. Il fonda le *Gaulois*, puis le *Paris-Journal* qu'il réunit au *Gaulois* dont il fut jusqu'à la fin de sa vie le rédacteur en chef. On lui doit : *Un mois en Allemagne*, *Nauheim*, 1859, in-12 ; des recueils de chroniques : *Paris intime*, 1859, qu'il a signé de son nom ; *Paris aventureux* 1860) ; *Paris mystérieux* (1861) ; *Paris viveur* (1862 ; *Paris effronté* 1863) ; *Paris amoureux* (1864), parus d'abord dans l'*Indépendance belge* sous le pseudonyme de *Mané* ; *Henri de France* (1884), et divers romans : *Demi-crimes*, *Trop belle*, *Née Michon* 1887). Henry de Pène est mort en 1888.

par le feu du combat. Insensible au danger, il criait : En avant ! à ses hommes, sans se soucier des soldats qui chargeaient lorsqu'une balle atteignit et renversa le héros républicain.

Il fut recueilli dans une maison voisine. Là, une jeune fille d'humble condition, mais grande par le cœur, se sentit prise de tendre compassion pour la jeune victime de nos discordes civiles, et s'improvisant à son chevet sœur de charité, fit vœu de l'arracher à la mort. Dans ce combat elle vainquit non seulement le danger physique qui menaçait la vie du malade, mais sans s'en douter, sans le faire exprès, missionnaire sans le savoir, et médecin de l'âme, — elle le guérit de la maladie du scepticisme qui, jusque-là, l'avait rongé.

Pour tromper les longues heures de la convalescence, le blessé demanda un jour des livres à sa petite providence. Celle-ci, comme vous pensez, avait une assez pauvre bibliothèque ; elle possédait en tout et pour tout quelques livres de piété, volumes dépareillés, héritage d'un oncle qui avait été curé. Faute de mieux, le malade se jeta sur cette pâture. Commencées avec dégoût, ces lectures agirent bientôt sur lui, comme naguère en une pareille circonstance, sur Ignace de Loyola blessé au siège de Pampelune.

Jules de la Madelène, — c'était lui, — sortit de son lit, gagné au catholicisme, au mariage, à la vie réglée et, peu après, il épousait son ange gardien (1).

∴

Comme on voit, d'après Henry de Pène, que nous citons d'une façon un peu prématurée, Jules de la Madelène avait, aux journées de février 1848, combattu

(1) Henry de Pène, dans la *Mode* du 21 novembre 1859.

dans les rangs populaires, avait été gravement blessé et transporté dans une maison voisine où il avait rencontré une jeune fille qui non seulement l'avait soigné avec le plus grand dévouement, mais encore l'avait ramené aux idées religieuses dont il s'était complètement séparé pendant sa vie parisienne. Il paraît assez singulier que, dans sa profession de foi, il ne se soit pas réclamé auprès des électeurs d'avoir versé généreusement son sang pour la cause de la liberté. Dans tous les cas, sa conversion ne s'était sans doute pas encore opérée en juin 1849, car il montre à cette époque la même ardeur démocratique et la même exaltation laïque qu'en 1848.

Les événements s'étaient rapidement succédé dans la jeune République. Après les journées de juin étaient venues la présidence du conseil de Cavaignac, l'élection à la présidence de la République du Prince Louis-Napoléon. Une vive réaction en faveur de l'ordre dirigeait les esprits. Aussi l'Assemblée constituante avait-elle accordé au gouvernement les lois de répression et de sûreté publique qu'il demandait. Paris avait été mis en état de siège au moment des fameuses journées de juin 1848, et, en juin 1849, on mit à profit cet état de siège pour supprimer les journaux les plus violents et les plus dangereux, pour promulguer des mesures de police contre les clubs. C'est cet « état de siège » qui, dans les quelques pages suivantes, imprimées à cette date à Avignon, excita la verve de Jules de la Madelène :

## L'ETAT DE SIÈGE

par

JULES DE LA MADELÈNE.

—

AVIGNON
aux bureaux du *Républicain de Vaucluse*,
1849.

---

L'ÉTAT DE SIÈGE.

Qu'on danse à l'Elysée ! Pour la troisième fois depuis février le peuple des casernes a tourné ses armes contre le peuple des ateliers : Rouen, Paris, La Croix-Rousse. Périsse la Pologne et périsse l'Italie ! La République n'a pas trop de tous ses soldats pour combattre les républicains.

Les Malthusiens triomphent. Changarnier reprend les traditions de Cavaignac. Lyon, la ville sainte des prolétaires, est en état de siège; cette loi odieuse pèse sur vingt départements, et demain peut-être elle étendra ses violences sur la France entière.

On disperse les associations ouvrières; le droit de réunion est violé; la liberté de la presse est violée, et déjà la Législative se prépare à nous ravir les dernières conquêtes de février.

Qu'on danse à l'Elysée! Rome succombe; la République rhénane est écrasée ; Ancône ouvre ses portes aux Autrichiens ; l'armée russe est en marche, et les Prussiens sont sur le Rhin.

Citoyens, que ces désastres n'ébranlent pas vos cou-

rages ; pleurez les morts, honorez les proscrits, mais, ces devoirs remplis, relevez vos cœurs et soyez tout entiers à l'œuvre de la vie.

La République est frappée au cœur par des mains criminelles ; citoyens, ne désespérez pas de la République ; la République a déjà traversé de plus cruelles épreuves ; elle a grandi dans ces périls. Rappelez-vous juin et ses horribles représailles. Il y a un an aujourd'hui, — à cette date sinistre de juin, — le peuple de Paris livrait une grande bataille. Lutte aveugle, héroïque et qu'on ne saurait décrire. Les vainqueurs furent sans pitié. Après la défaite le massacre continua, et ceux que la fusillade avait épargnés, prirent le chemin des pontons et des bagnes. Ah ! si jamais le désespoir fut permis, ce fut bien dans ces jours néfastes dont nous garderons toujours le dur souvenir; dans les faubourgs dévastés, les orphelins erraient au hasard sans pain et sans asile, et les mères maudissaient leur amour ; l'outrage et la calomnie recevaient leur salaire, la délation pénétrait au sein de toutes les familles, et la province égarée enfermait Paris dans un cercle de haines et de folles colères.

« Le socialisme a perdu sa bataille de Waterloo », répétaient nos ennemis. C'était bien Waterloo, c'était bien la victoire des rois : les dynasties féodales étaient sauvées, Cavaignac offrait à Windisgraetz le laurier des rues, Bugeaud tendait la main à Radetzki, et les généraux de l'Empire reprenaient leur course sanglante à travers l'Allemagne et l'Italie, Vienne, Berlin, Francfort, Messine et Livourne et Bologne, étapes funèbres de la monarchie.

Tout semblait perdu en Europe comme en France. Tout semblait perdu, et, l'année à peine écoulée, la démocratie allemande ressuscitait ; nous apprenions en même temps les merveilles de la guerre de Hongrie, et la renaissance des républiques italiennes, et quelques mois après, — aux

élections de mai, — deux millions de voix amnistiaient les combattants de juin.

République? C'est ainsi que tes défaites sont des victoires. Dans ces jours d'abaissement, c'est une joie de proclamer ta grandeur impérissable. La mort et l'exil emporteront un à un les plus hardis défenseurs, et la calomnie outragera leur mémoire. Ils tomberont, mais leur pensée vivra. Il est une vertu dans tout sacrifice, et toute vérité rayonne quand les temps sont révolus ; et, de même, toute justice a son heure, toute expiation s'accomplit.

« O nature, quoi qu'apportent tes saisons, c'est toujours un fruit... »

Ces paroles de Marc-Aurèle, nous pourrons bien vous les adresser, ô Révolution toujours féconde ! Car nous sommes arrivés à ce moment dramatique de l'histoire où la logique des faits éclate avec une force irrésistible. Les situations radicales sont les seules possibles ; elles ne sont plus seulement dans le droit, mais dans la *force des choses*. Sous cette loi de nécessité, la grandeur des événements domine les hommes et les partis. La liberté humaine n'abdique pas, mais elle s'applique à une œuvre fatale. Amis ou ennemis, nous sommes tous aujourd'hui les soldats de la fatalité : à travers tous les obstacles le travail mystérieux de notre âge se poursuit sans relâche, et les résistances aveugles ne peuvent que précipiter les dénouements.

Vienne le jour où la question se posera franchement entre les vaincus de juin et les vaincus de février !

Hommes de l'état de siège, vous pouvez briser les presses et saccager les imprimeries, vous pouvez suspendre les journaux et renverser les tribunes populaires, vos fureurs nous servent et dans vos colères vous ressemblez aux insensés qui croiraient combattre la tempête en brisant la rose des vents.

Fermez les ateliers, dispersez les associations ouvrières,

étouffez toute parole libre et déclarez toute réunion séditieuse ; déchirez hardiment la Constitution ; reculez jusqu'en 1815, restaurez la censure et relevez l'échafaud; c'est avec joie que nous vous voyons entrer dans cette voie où tous les pouvoirs sont saisis de vertige. Tristes vainqueurs, qu'allez-vous faire de votre victoire ? N'êtes-vous pas à vous-mêmes les plus cruels ennemis ? Pendant quarante ans, vous avez eu le gouvernement, vous avez eu l'armée, le clergé, l'administration, les parlements, la banque, toutes les forces d'organisation. Vous n'avez rien fondé, vous n'avez rien créé, tout s'est brisé dans vos mains, et deux fois vous êtes tombés sous le mépris public, laissant derrière vous une France dégradée.

Un retour de fortune vous livre aujourd'hui le pouvoir, quelles garanties nouvelles nous présentez-vous ?

C'est votre dernière bataille, et, comme vous avez grandi dans le mépris des idées, vous avez raison de mettre tout votre appui dans la force brutale. Mais nous ne sommes plus à ces époques mythologiques où l'épée des capitaines tranchait les nœuds gordiens. Quand un problème est posé dans la conférence populaire, il faut le résoudre ou périr.

Que pourront vos ruses et que pourront vos violences ?

Ce que le peuple voulait hier, il le veut aujourd'hui, et demain il vous l'imposera avec une autorité dont nul ne saurait mesurer la puissance.

La loi d'une activité nouvelle est proposée à l'inquiétude de ce siècle. Une idée ne peut être vaincue que par une idée plus élevée : avez-vous des formules plus hautes à révéler au monde ?

Comment dompterez-vous ces millions de prolétaires qui portent en eux le pressentiment d'une destinée supérieure ? Tous ces cœurs avides de science et d'amour et de liberté, comment les apaiserez-vous ?

Vous avez des régiments aguerris et des polices subtiles, vous avez des citadelles imprenables, et vos arsenaux recèlent de quoi incendier le monde entier, mais où sont vos forces morales ?

Traînez les canons sur les places publiques ; hérissez les forts ; crénelez les musées, les palais, les églises de rue en rue, de maison en maison ; qu'on n'entende plus que le *qui-vive* des sentinelles ; que le régime de terreur africaine s'étende des capitales aux villages, des Alpes à l'Océan ; désarmez tous les prolétaires ; appelez l'armée des Alpes, appelez l'armée d'Italie ; vous n'arrêterez pas au passage l'armée invisible ; partout autour de vous la misère grandit et monte comme une mer en colère ; croyez-vous la refouler avec vos lois d'assistance ? Dictateurs de hasard, vous êtes les vaincus.

L'industrie est morte, et vous ne la relèverez pas.

L'honneur de la France est livré à la risée des nations, et nul de vous ne relèvera les aigles. Pour vous et par vous la France n'est plus une chevalerie ; c'est une prévôté de la sainte alliance. Vous entendrez en riant le cri des peuples opprimés et la voix qui réveillera le vieil esprit des Gaules ne sera pas votre voix.

Les âmes ont fléchi ; l'originalité française s'efface et dans cet abaissement général des hommes et des choses, les caractères ne sont plus à la hauteur des idées. La religion, l'argent, l'esprit de famille s'éteint, et des mœurs infâmes souillent le foyer domestique. Chargerez-vous votre police de la restauration des mœurs publiques ? A quelle inspiration ranimerez-vous tous ces grands sentiments affaiblis ?

Quelles seront donc vos œuvres ?

L'état de siège, voilà le dernier mot de votre civilisation, — l'état de siège, voilà désormais toute votre politique, toute votre morale, toute votre économie.

Sceptiques et pharisiens, vaincus de février, la France

n'attend pas de vous son salut ; faut-il rappeler ici les enseignements et les tristes spectacles du dernier règne : l'esprit de luxe, l'ardeur vénale, la passion et l'ivresse de toutes les convoitises irritées ? Si la force de rajeunissement existe encore, elle est tout entière dans le sein de ces légions patientes qui portent en elles l'héroïsme accumulé de tant de siècles de travail et de souffrance. Que la République éveille enfin ces grands cœurs endormis : qu'elle les appelle à la vie, à la lumière, et quand elle aura enfanté ses générations, on saura qu'une race nouvelle est apparue, prête au sacrifice, libre dans ses desseins, forte dans ses mœurs, et que la pauvreté a rendue indomptable.

JULES DE LA MADELÈNE.

Carpentras, 28 juin 1849 (1).

*
* *

Au cours de ces élections de 1848 et de 1849, Jules de la Madelène rencontra dans les listes élaborées et publiées par les journaux de Vaucluse le nom d'un demi-compatriote. François Buloz (2), l'ancien administrateur de la Comédie-Française, qui venait de donner

(1) Avignon, Imprimerie Jacquet, rue Saint-Marc, 22. — A la fin du texte on trouve cette annonce : *Sous presse.* THÉORIE DE LA RÉVOLUTION, par Jules de la Madelène.

(2) Sur François Buloz, cf. Armand de Pontmartin. *Nouveaux samedis*, t. XV, p. 279 ; Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe*, Paris, Calmann Lévy, s. d. (1919) (à propos de ce livre, cf. deux intéressants feuilletons de Jean Psichari dans le *Bien public*, dont le dernier est du 13 avril 1919), et du même auteur, *François Buloz et ses amis. La Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française*, Paris, Calmann Lévy, s. d. (1920). On trouvera dans ce dernier volume des renseignements nombreux sur Castil-Blaze et, en tête, un portrait du célèbre critique musical à l'âge de quinze ans.

sa démission, le directeur de la *Revue des Deux Mondes*. M. Buloz était bien né dans la Haute-Savoie, au pied du Grand Salève, à Vulbens (1); mais il avait épousé la fille du célèbre musicien et critique musical, François-Henri-Joseph Blaze, si connu sous le nom de Castil-Blaze qui, né à Cavaillon, était d'une famille d'artistes très connus, et était par lui-même une illustration de Vaucluse. Non seulement Castil-Blaze y était célèbre par la renommée qu'il avait conquise à Paris, mais il avait conservé dans son pays natal une réputation toujours vivante par son ardeur à composer des chansons et des cantates et des cavatines en dialecte provençal (2). Il revenait souvent dans les environs de Cavaillon et de Carpentras. Un autre de ses gendres, M. Combe, habitait Villes, dans le canton de Mormoiron, dont le père de Jules de la Madelène, le baron Collet de la Madelène, avait été le conseiller d'arrondissement. Buloz était ainsi le beau-frère d'Henri Blaze de Bury qui, grâce à l'appui que lui fournissait son père avec la *Revue des Deux Mondes*, par sa connaissance de la langue et de la littérature allemande, de la musique, par son érudition, par l'élégance de son style, conquit une certaine notoriété comme poète et comme critique. Il nous semble à peu

(1) Vulbens, canton et arrondissement de Saint-Julien-en-Genevois (Haute-Savoie); 709 habitants.

(2) « La musique de son pays, les *Noels* de Provence où nos modernes ont tant puisé, les farandoles, les reveyés, les rondes non transcrites qui datent du roi René, Castil-Blaze les avait toutes sur les lèvres et au bout des doigts », — dit M^me^ Marie-Louise Pailleron, la petite-fille de François Buloz.

près certain que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* et le jeune auteur des nouvelles parues dans la *Revue indépendante* se connaissaient dès lors au moins de nom ; peut-être se connaissaient-ils déjà personnellement. Il n'y aurait rien d'étonnant que la note suivante, publiée par le *Républicain de Vaucluse*, journal avec lequel Jules de la Madelène avait des attaches, n'ait été un pavé lancé sur l'inspiration de quelqu'un « qui avait habité » ou « qui habitait Paris », ou pour mieux dire, du fervent néophyte républicain socialiste, en travers des ambitions électorales de François Buloz.

Nous avons reçu, par l'*Echo du Ventoux*, l'importante nouvelle que le gendre de M. Castil-Blaze brigue auprès des électeurs vauclusiens le mandat de représentant. Certes, au fort de l'agitation électorale, au milieu de laquelle nous vivons depuis quelques jours, il n'y avait rien de plus propre que la candidature de M. Buloz à dérider nos fronts, à faire sourire les hommes les plus préoccupés de la question du moment.

L'*Echo du Ventoux* n'a pas habité Paris, et ne connaît pas l'homme dont il parle qu'il recommande si vivement. Mais nous, nous devons avertir nos amis de Carpentras qu'on leur tend un piège en leur représentant M. Buloz comme une sommité. C'est une nullité de premier ordre qu'on devrait dire, et le nommer, ce serait faire rire aux dépens de l'élu et des électeurs.

L'*Echo* suppose que la direction de la *Revue des Deux Mondes* et le frottement avec les hommes politiques les plus éminents a dû donner à M. Buloz une certaine habileté ! Hélas ! le gendre de M. Castil-Blaze a longtemps dirigé le Théâtre-Français, et cela ne l'empêchait pas d'être

en littérature dramatique d'une ignorance proverbiale. Tout le Paris littéraire a vu, dans le cabinet d'Alexandre Dumas, la fameuse affiche où M. Buloz annonçait : *Cinna*, tragédie en cinq actes et en vers, par MONSIEUR RACINE ; tout le monde se souvient des articles insérés, il y a quelques années, dans la *Démocratie pacifique*, et où M. Buloz était estimé à sa juste valeur. Le département de Vaucluse n'est pas précisément le refuge des candidats impossibles, et il saura bien le prouver (1).

Le *Républicain de Vaucluse* rappelait une accusation d'ignorance à propos de *Cinna*, qu'avait formulée Alexandre Dumas père au cours d'articles publiés dans la *Démocratie pacifique* (2), sur l'art dramatique : « Un jour on se dira comme l'une des choses les plus curieuses qu'ait enfantées le chaos dans lequel nous vivons, qu'il y a eu un petit-fils de Louis XIV et un successeur de Colbert qui ont mis à la tête de l'art dramatique en France un homme qui ne savait pas que *Cinna* fût de Corneille. » Plus tard, Buloz dans une réponse qu'il fit insérer, par sommation d'huissier, dans le *Mousquetaire* du 26 décembre 1853, renvoya l'erreur de l'affiche à l'imprimerie de la Comédie. En retour, il rappela que, dans des « Impressions de voyage au Sinaï » que Dumas rédigeait pour la *Revue de Paris* sur les notes d'un peintre de mérite, Adrien Dauzats (3), il avait écrit : *La pile de Volta, ce minerai qu'on trouve dans les*

(1) *Le Republicain de Vaucluse*, jeudi 19 avril 1848.

(2) *La Democratie pacifique*, 27 novembre, 4, 5, 6 et 20 décembre 1844.

(3) L'ouvrage, signé de Dauzats et d'Alexandre Dumas, parut sous le titre de *Quinze jours au Sinaï*.

*entrailles de la terre.* Buloz fit disparaître ce formidable lapsus scientifique.

Je m'attendais, disait-il dans cette lettre, à un remerciement de l'écrivain à qui je rendais ce service d'ami. Eh bien! non, il vint au contraire me faire un vif reproche de mon coup de ciseaux, tant il soupçonnait peu qu'il eût jamais existé un grand physicien du nom de Volta! Vous conviendrez que cette belle découverte minéralogique valait bien cependant celle qui attribuait *Cinna* à Racine. Encore a-t-il fallu que vous m'ayez de nouveau cherché querelle sur mon peu de savoir, à moi qui oublie si parfaitement votre grande science et votre riche imagination, pour me décider à faire part au public de cette petite anecdote qui ne doit certainement pas être sortie de votre mémoire et que nous nous racontons quelquefois entre nous, à la *Revue*, comme un souvenir d'un autre temps (1).

François Buloz, candidat malheureux aux élections de l'Assemblée constituante, se présenta à celles de l'Assemblée législative en 1849 dans le Vaucluse. Le *Mémorial de Vaucluse* du 2 mai 1849 le mentionne comme membre du *Comité constitutionnel républicain* de ce département ; le même journal du 9 mai suivant l'inscrit comme faisant partie du *comité constitutionnel napoléonien.* Il soutenait vigoureusement sa candidature et faisait une profession de foi où il se ralliait très énergiquement à l'acceptation de la situation nouvelle qu'avait créée l'élection de Louis-Napoléon à la prési-

(1) Marie-Louise Pailleron, *libr. cit.*, p. 254.

dence de la République, le 10 décembre 1848, et au maintien intégral de l'ordre par cette acceptation :

On n'attaque que les ennemis qui sont réellement redoutables. Aussi la candidature de M. Buloz, à mesure qu'elle prend des forces nouvelles, est battue en brèche sur tous les points. Il n'est pas de manœuvres qui soient négligées pour égarer l'opinion publique sur le compte d'un candidat qui a été accueilli par les sympathies de tous les hommes intelligents du département, à quelque parti qu'ils appartiennent. Après avoir essayé de le faire repousser comme inconnu et puis comme étranger, voyant que de pareils moyens ne prenaient pas, et que les chances de M. Buloz augmentaient de jour en jour, on est allé jusqu'à dire que la liste du comité constitutionnel était désorganisée et enfin que M. Buloz se désistait de sa candidature. Tous ces bruits, de quelque côté qu'ils partent, sont également dénués de fondement, et ne doivent en rien affecter les nombreux amis que M Buloz compte déjà dans ce département. Nous les avertirons même que le résultat est tout autre qu'on attendait. L'opinion publique, indignée de toutes ces manœuvres, maintiendra sa confiance à celui qui, par son travail, son caractère et son intelligence, a su conquérir une si grande estime parmi les hommes éminents de notre époque. Le bon sens public sait faire justice de toutes ces ruses, de tous ces artifices. Toutefois M. Buloz, voulant qu'il ne reste aucun doute sur ses intentions et sur les principes qui feront constamment la base de sa conduite politique, vient d'adresser aux électeurs de Vaucluse une nouvelle profession de foi que nous sommes heureux de pouvoir insérer dans nos colonnes et qui répond catégoriquement à toutes les insinuations par lesquelles on essaie d'égarer l'opinion publique et de miner sa candidature.

Electeurs,

Le Comité électoral constitutionnel m'a fait l'honneur de comprendre mon nom parmi ceux qu'il désigne à vos suffrages. Ce choix m'impose le devoir de renouveler devant vous les déclarations de ma précédente circulaire et de dire encore une fois toute ma pensée sur la situation présente telle que je la comprends au double point de vue de l'intérêt général du pays, comme aussi de l'intérêt particulier du département de Vaucluse.

Paix à l'extérieur, paix à l'intérieur, pour que le travail fructifie, pour que la richesse s'étende et pénètre dans tous les rangs, pour que les institutions s'améliorent et soient réformées sans secousse : voilà notre premier besoin, voilà le résultat principal que l'Assemblée législative devra poursuivre en dehors des rivalités de parti.

Je ne suis point un homme de parti. Je repousse et repousserai de toutes mes forces les tentatives qui auraient pour but de faire triompher une faction par la violence et d'allumer en France des luttes désastreuses. Avant l'intérêt de tel ou tel prétendant, je place l'intérêt supérieur de l'ordre, protecteur du travail de tous. L'ordre qui permet au riche de jeter son argent dans la circulation, c'est le capital de l'ouvrier, c'est le patrimoine du pauvre.

Homme de travail moi-même, je sais mieux que personne le prix du travail et de l'ordre qui le rend fécond, et en plaçant au premier rang cette garantie de prospérité, je suis sûr d'être compris par vous, agriculteurs, industriels, commerçants, qui, par vos labeurs, avez su faire de ce département un des plus riches de France.

Depuis quelque temps l'agriculture est écrasée. Les années 1846 et 1848 ont été funestes. Les rentrées sont nulles et les impôts sont plus lourds. Comment relè-

verons-nous le crédit agricole ? Comment s'écouleront les produits qui font la richesse de ce département et qui, pour la plupart, s'exportent à l'étranger ? Comment rendrons-nous l'essor au commerce et à l'industrie si nous avons la révolution au dedans, la guerre à l'extérieur ?

Je pense qu'en dehors de la situation que nous a faite l'élection du 10 décembre, il n'y a que troubles, déchirements, malheurs incalculables. L'élection du 10 décembre a fermé la porte aux partis en les groupant tous autour d'une même idée réparatrice, l'idée de l'ordre. Elle a fondé la sécurité publique. Nous achèverons de la consolider en maintenant résolument le gouvernement de la République à une égale distance de tous les partis extrêmes.

Conserver et améliorer ce qui existe vaut mieux que détruire sans savoir ce qu'on pourrait reconstruire plus tard. Les révolutions ne nous sont pas heureuses ; nous n'en avons que trop l'expérience. Elles coûtent cher, vous le savez. Sous la Restauration le budget s'est accru ; après 1830 il s'est accru encore ; 1848, à son tour, l'a augmenté. Qui peut prévoir le chiffre auquel le porterait une perturbation nouvelle ?

Pour mon compte, Messieurs les électeurs, je ne reconnais pas pour vrais patriotes ceux qui, sous prétexte de rechercher un état meilleur, ne craindraient pas de lancer le pays dans de périlleuses aventures, et si vos suffrages me portent à la représentation nationale, ma devise sera : Respect et maintien de la constitution contre toutes les factions, contre toutes les attaques, de quelque côté qu'elles se produisent.

F. Buloz (1).

(1) *Echo du Ventoux*, 12 mai 1849.

*
* *

Malgré toutes ces belles phrases, François Buloz fut pieusement laissé sur le carreau de la politique par les électeurs du pays comtadin : il obtint 2.376 voix (1). Jules de la Madelène, écarté, comme François Buloz, de la vie publique par ce grand ignorant des lettres et des sciences et de toute la véritable vie intellectuelle qu'est le suffrage universel, n'en continua pas moins ses travaux littéraires. L'ami du jeune écrivain que nous avons déjà mentionné et que nous retrouverons plus loin, Jean Wallon, publiait en 1849 une *Revue critique des journaux publiés à Paris depuis la révolution de Février* (2). Il y rangeait Jules de la Madelène dans ce qu'il appelait « l'école littéraire socialiste » dont pour lui les chefs étaient Eugène Sue, Esquiros, Louis Blanc, et dont les personnalités secondaires étaient, avec Jules de la Madelène, Villegardelle (3), Lachambeaudie (4), Crubailhès, H. Ménars de Sendreville,

(1) Mme Marie-Louise Pailleron donne d'intéressants détails sur demandes de protection, de secours, de décorations, qu'adressèrent les gens de Vaucluse à François Buloz. Remarquons cependant que la petite-fille de Buloz ne parle point de l'échec de son grand-père près du collège électoral de Vaucluse en 1848.

(2) *Revue critique des journaux publiés à Paris depuis la révolution de Février jusqu'à la fin de décembre*, par Wallon. Extrait du *Bulletin de censure*. Examen critique et mensuel de toutes les productions de la librairie française, revue indispensable comme avertissement aux familles contre les erreurs de l'époque. On s'abonne à Paris, au Bureau du *Bulletin de censure*, rue des Grands-Augustins, n° 7, 1849, p. 65.

(3) Villegardelle avait publié en 1845 une *Histoire des idées sociales avant la Révolution*.

(4) Lachambeaudie, saint-simonien, auteur des *Fables populaires*, 1839.

Ch. Deslys (1), Paul Rochery, Charles Baudelaire, Pierre Dupont, l'abbé Constant (2), Greppo, J. Viart, Claude Genoux (3), Bougane, Sylvestre, Mmes Adèle Esquiros, Gay, Fossoyeux, Eugénie Niboyet (4).

Dans cette même *Revue critique*, Jean Wallon trace un tableau extrêmement intéressant de cette jeune littérature dont Jules de la Madelène était alors l'une des espérances. Comme on va voir, le doux Colline, le pacifique Colline n'était pas toujours tendre pour ses anciens amis de la « Bohème », aussi bien pour Murger que pour Nadar, pour son compatriote et condisciple Champfleury (5) que pour Jules de la Madelène :

(1) Ch. Deslys, avec Savinien Lapointe, avait donné en 1848 *les Prolétariennes.*

(2) L'abbé Alphonse-Louis Constant, n'étant encore que diacre, fut interdit par l'autorité ecclésiastique pour quelques publications hardies. Il devait, sous le pseudonyme d'Eliphas Levi, — transformation, sans doute, d'Alphonse Louis, — acquérir quelque célébrité dans la philosophie occulte. Il avait, après avoir été interdit, épousé, en 1848, Mlle Cadiot, connue plus tard sous le nom de Claude Vignon, à la fois sculpteur et écrivain, qui, après l'annulation de son premier mariage, épousa Maurice Rouvier. L'ex-abbé Constant, devenu marchand fruitier, mourut au mois de mai 1875, après avoir fait sa soumission à l'Eglise.

(3) Claude Genoux, « littérateur, ramoneur, colporteur, mousse au long cours, commissionnaire, aide maçon, soldat, matelot, puis ouvrier compositeur ; sa vie n'est qu'une suite d'incidents extraordinaires ; il fit deux fois naufrage lors d'un voyage en Amérique. » (A. Dantès, *Dictionnaire biographique et bibliographique*, Paris, 1875, p. 379.) Au moment où Jean Wallon écrivait, Claude Genoux avait publié ses *Mémoires d'un enfant de la Savoie*, 1842, in-4°.

(4) Mme Eugénie Niboyet avait fondé en 1844 la *Paix des Deux Mondes*. En 1848, elle prit part au mouvement féministe, présida un club féminin et collabora à la *Voix des femmes*. Son fils Paulin Niboyet, dans son livre *la Reine de l'Andalousie. Souvenirs d'un séjour à Séville*, p. 100, cite d'elle un ouvrage *De la peine de mort* qui, dit-il, « fait suite à la longue série de ses *études humanitaires et philosophiques* ».

(5) Cf. sur Champfleury René Lavaud, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des lettres, *La petite ville d'après Champfleury*, discours

Si je passais en revue la plupart des jeunes gens qui cherchent à se produire, je pourrais montrer comment ils ont perdu peu à peu ce qu'ils avaient d'original et de naïf dans le cœur.

Le premier qui se présente, c'est Tournachon (1), lisez Nadar, dans la *Revue comique*. On dit qu'il a eu du talent autrefois. Je ne l'ai point connu à cette époque, mais depuis il est arrivé du paradoxe au doute, du doute au non-sens, et aujourd'hui le voilà socialiste démocrate rouge ; quelque jour il essayera du roman comme je veux dire, dans le genre Eugène Sue.

M. Théodore de Banville a pris au sérieux l'école du paradoxe. Son amour exclusif de la forme l'a poussé à vouloir ressusciter le paganisme, et il ne s'aperçoit pas qu'il est chrétien malgré lui sans le savoir. Il a du talent en vers, mais rarement de l'esprit en prose ; cependant sa grande préoccupation, c'est de chercher de l'esprit et, dans cette recherche, il perd ce qu'il a de vrai, de bon, d'original dans le cœur.

A force de louer dans Champfleury l'esprit qu'il n'a pas, on lui fait perdre celui qu'il a, et celui qu'il a vaut infiniment mieux que celui qu'il veut avoir. Ses premières nouvelles ont quelque chose de vrai, de naïf, de sincère qu'il ne trouve plus aujourd'hui parce que l'école du

prononcé à la distribution des prix du lycée de Laon, le 27 juillet 1907, Laon, Imprimerie du *Journal de l'Aisne*, 1907 ; Jules Adeline, *Quelques souvenirs sur Champfleury*, Rouen, 1902 ; Paul Eudel, *Champfleury inédit*, Niort, L. Clouzot, 1903 ; Jules Troubat, *Un coin de littérature sous le second Empire, Sainte-Beuve et Champfleury*. Paris, Société du *Mercure de France* 1908. Dans une lettre du 15 mai 1845, Champfleury écrit à sa mère : « Tu crois que, si je ne t'écris pas, je ne pense pas à toi. Tu te trompes. Je parlais de toi, il n'y a pas encore quinze jours, avec Wallon, qui a le bonheur de vivre heureux avec sa mère... » (p. 52 53).

(1) On trouve, dans le *Mémorial de Vaucluse* des 25 et 29 juin, 2 juillet 1848, des articles de Nadar signés de son véritable nom : *Felix Tournachon*.

doute l'a conduit à douter même de son talent et des sentiments purs et vrais qui sont la vie de l'âme.

Murger (1) était poète ; maintenant il ne croit plus à rien ; cependant il lutte encore contre lui-même et se demande sans cesse s'il sera quelque chose, s'il sera lui, ou s'il se donnera corps et âme à l'école Alfred de Musset, la pire de toutes les écoles, celle qui traine tout dans le ruisseau.

Pierre Dupont avait fait quelques beaux vers. Le contact de l'école républicaine du non-sens l'a rendu démocrate socialiste. Aujourd'hui ce n'est plus que le chanteur officiel des banquets révolutionnaires.

Jules de la Madelène avait écrit quelques jolies choses avant la révolution de février ; mais il était né démocrate, et voilà qu'il s'est jeté à tête perdue dans le socialisme.

(1) Sur Henry Murger et ses alentours, on peut consulter Alexandre Schanne, *Souvenirs de Schaunard*, Paris, Charpentier, 1887 ; Armand de Pontmartin, *Les jeudis de M^me Charbonneau*, dans la *Semaine des familles* (1859-1860), Paris, Lecoffre, 1860, p. 265 et suiv., et Paris, Calmann-Levy, 1862, p. 117 ; l'article d'Eugène Muller dans la *Biographie universelle* de Michaud, Paris, Vivès, s. d., t. XXIX, p. 609, et d'Armand Lebailly sur Armand Lebailly, cf. Henri Lardanchet, *Les enfants perdus du romantisme*, Paris, Perrin, 1905, p. 248, dans la *Nouvelle biographie générale* de Didot-Hœfer, Paris, Didot, 1861, t. XXXVI, col. 1 002 ; Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis*, Paris, Calmann-Levy, 1919, p. 348 et suiv. ; Ch. de Ricault d'Héricault, *Murger et son coin, souvenirs très vagabonds et très personnels*, Paris, Imprimerie de la Vérité, 15, rue de Valois, Louis Tremaux, 1896 ; Philibert Audebrand, *Les derniers jours de la Bohème, souvenirs de la vie littéraire*, Paris, 1905 ; Firmin Maillard, Frédéric Pineau, *Les derniers bohèmes, Murger et son temps*, Paris, 1874 ; Gustave Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, Paris, Hachette, 1912, t. IV, p. 1332.

Pour l'appréciation de l'œuvre littéraire de Murger, cf. Levallois, *Critique militante*, Paris, Didier, 1863, p. 391 ; Gustave Merlet, *Portraits d'hier et d'aujourd'hui. Réalistes et fantaisistes*, Paris, Didier, 1861, p. 45 ; les *Lettres de Junius*, Paris, Dentu, 1862, p. 37 et suiv. ; Cuvillier-Fleury, *Dernières études historiques et littéraires*, Paris, Michel Levy, 1859, t. I, p. 276-278 ; Comte de Mouy, *Les jeunes ombres*, Paris, Hachette, 1865, p. 363 ; Mgr Baunard, *Le doute et ses victimes*, Paris, Poussielgue, 1909, p. 411.

Qu'est devenu son talent ? Où est allée toute cette poésie qu'il avait dans le cœur ?

Charles Baudelaire, ou Baudelaire du Fays, ou Pierre Defays a fait deux volumes de critique sur les salons de 1845 et 1846, une nouvelle, le *Fanfarlo*, beaucoup de vers, et quelquefois de beaux vers ; aujourd'hui nous voyons annoncé, dans *l'Echo des marchands de vin*, les *Limbes*, pour paraître le 24 février, à Paris et à Leipsick. Ce sont sans doute des vers socialistes, et, par conséquent, de mauvais vers. Encore un devenu disciple de Proudhon par *trop* ou *trop peu* d'ignorance.

Je pourrais en citer dix autres ; mais je ne veux vous parler que de ceux dont vous rencontrerez le plus souvent les noms. Tous, depuis quelques mois, semblent avoir perdu la tête, ne plus croire à la littérature et se jeter dans le socialisme, sans voir que le socialisme est la négation absolue de l'art. Tout ceci n'est-il pas bien triste ? Que pouvons-nous attendre de l'avenir ?

Et moi qui les aime tous beaucoup plus qu'ils ne s'aiment entre eux, ne dois-je pas leur dire qu'ils se perdent et qu'ils se noient sans espoir ? Ne dois-je pas signaler aux lecteurs qui veulent étudier la maladie morale de notre époque les causes qui étouffent le talent dans son principe et transmettent le mal d'une génération à une autre ? Je n'ai pas eu d'autre but.

*
* *

L'ordre se rétablit en France. La paix entra aussi dans l'âme de Jules de la Madelène. Une fois qu'il fut marié avec Mlle Laure-Magdeleine Arnaud, sa pensée abandonna les rêves et les utopies du socialisme pour se donner aux doctrines et aux pratiques du catholicisme. Si les faits ne se passèrent pas tout à fait comme

Henry de Pène nous les a indiqués, sa femme dut contribuer fortement à cette modification de ses pensées. Ajoutons à cette influence les méditations que pouvait provoquer un état presque constamment maladif qui provenait sans doute d'une jeunesse qui avait été orageuse et misérable. D'ailleurs son ami Jean Wallon, qui n'avait pas encore versé dans les intransigeances d'une hétérodoxie gallicane et janséniste qu'il manifestera plus tard assez bruyamment, devait aussi l'encourager vivement à cette évolution.

Pourtant il semble que dans ce ménage, avec lequel vivait la mère de M^me^ de la Madelène, il y eut tout de suite des nuages bien sombres, la perte d'un enfant, des ennuis d'argent, une incapacité radicale de Jules de la Madelène à s'occuper de la vie matérielle, une complète incompatibilité d'humeur entre le gendre et la belle-mère, la santé très chancelante du jeune écrivain, très probablement phtisique. Aussi ses amis, son frère même, l'engageaient-ils, dans l'intérêt de son mieux être physique et de sa tranquillité d'esprit, comme de son travail et de sa production littéraire, à se séparer, avec sa femme, de sa belle-mère. C'est ce que nous indique une lettre, par malheur non datée, de la femme de l'écrivain, M^me^ Laure de la Madelène, à Jean Wallon où, avec une très grande dignité, vraiment, elle se refuse à cette séparation, aussi bien pour des raisons de sentiment et de gratitude envers sa mère qu'à cause des exigences de la vie matérielle dont son mari ne se rendait pas compte et qu'oubliaient trop facilement les amis de son mari :

Je reçois à l'instant votre lettre, Monsieur, et malgré le serrement de cœur qu'elle me fait éprouver, le souvenir de votre dévouement et votre intérêt pour nous me donnent le courage d'y répondre.

Je n'ai nullement l'envie de me révolter, Monsieur, contre l'idée de soumission que la femme doit à l'homme. Je ne m'en occupe même pas; je n'accepte pas la soumission comme chose due, mais comme chose offerte du fond du cœur. Je ne regarde pas tous les maris comme des êtres supérieurs, mais tant que j'ai pu sentir du bonheur et de la fierté, la haute supériorité du mien m'est apparue tous les jours comme un bonheur pour moi. Je ne me sens nul désir de commandement, et j'aurais été soulagée si Jules eût voulu diriger mes actions une à une; mais ses idées élevées l'ont toujours éloigné des choses matérielles, de la vie positive. J'ai donc été obligée d'en prendre la direction. Je n'aurais pu le faire *seule*, Monsieur, de nombreuses occupations me retenaient à la maison et d'autres occupations m'appelaient au dehors. Heureusement pour Jules et pour moi, ma mère s'est trouvée à mes côtés, nous aidant de son temps, de ses conseils et de sa bourse. Elle a tout sacrifié pour nous, elle a fondu sa vie en la nôtre. Je puis vous affirmer, Monsieur, que ma mère n'a jamais eu d'antipathie pour personne et elle s'est senti pour Jules une affection profonde que leurs dissidences, loin d'avoir effacée, semblent avoir augmentée.

Maintenant, Monsieur, elle vient d'éprouver un chagrin horrible, elle a supporté une à une toutes les douleurs que Dieu nous a envoyées, et maintenant que nous avons matériellement moins besoin d'elle peut-être, vous voulez que je l'abandonne ! vous voulez que je songe au bonheur au moment où Dieu m'envoie un châtiment que je sens avoir mérité en bien des circonstances, et que je songe à des consolations, au bonheur !

Quant à moi, Monsieur, je me sens disposée à prolonger ma douleur tant que Dieu me le permettra. Je veux chercher toutes les causes qui peuvent expliquer une pareille épreuve et développer, s'il m'est possible, le sentiment religieux insuffisant chez moi. Je désirerais rester ici pour que toutes les impressions pénibles me soient plus fortes, et par conséquent la dure leçon plus présente. Mais, comme je vois Jules souffrir de ces mêmes souvenirs, je ferai mon possible pour l'abandonner le plus tôt que nous le pourrons. Seulement vous en comprendrez la difficulté, lorsque je vous dirai que tout ce que Jules a rapporté de son voyage a été dépensé et au delà pendant ces jours terribles, que nous avons encore à payer les médecins et une foule de fournisseurs et que le terme de janvier approche. Quelle que soit la douleur et l'ennui des affaires, on est tenu de penser à ceux à qui on doit avant de donner aux siens certains soulagemens du cœur. Du reste, pour quitter immédiatement la maison, il faudrait immédiatement en avoir la possibilité.

Quant à Jules, Monsieur, il m'aime assez pour accepter momentanément une situation qui peut lui être pénible et qui se résoudra, je l'espère, sans déchirement d'aucun côté. Ce sacrifice sera pour lui un immense progrès, et peut-être un acheminement vers le petit ange qui nous appellera vers lui de tous ses vœux.

Veuillez, Monsieur, exprimer à madame Wallon mes sentimens affectueux et recevoir l'assurance de ma profonde reconnaissance.

LAURE DE LA MADELÈNE (1).

(1) L'adresse est ainsi libellée : *Monsieur Wallon, 3, Boutarelle E. V.* — La rue Boutarel est une rue de l'Ile Saint Louis qui va du quai à la rue de Saint Louis-en l'Ile. Cette lettre n'a pas été mise à la poste.

*
* *

C'est sans doute à partir de ces déchirements trop aigus que Jules de la Madelène se partagea — très inégalement — entre Paris où le ramenaient parfois sa femme, les souvenirs de sa jeunesse, ses amitiés et ses intérêts littéraires, — et Carpentras où sa mauvaise santé le poussait à résider le plus souvent, et sans doute aussi le désir de fuir les ennuis d'argent et d'intérieur. Sa sœur, M[me] Camille Barjavel, veuve d'un avoué de Carpentras, belle-sœur du D[r] C.-F.-H. Barjavel, l'auteur demeuré célèbre d'une bio-bibliographie de Vaucluse (1) que nous avons déjà citée, était heureuse de le garder auprès d'elle et de prodiguer ses soins à ce frère encore jeune qui s'en allait.

C'est aussi au cours de ces déplacements, et surtout pendant qu'il demandait des forces au pays de son enfance, au soleil du Comtat, qu'il se mit à la composition de son roman, — *le Marquis des Saffras*, — qu'il proposa à la *Revue des Deux Mondes*. Buloz, qui connaissait

(1) M. Barjavel, avoué, était le frère du D[r] C.-F.-Henri Barjavel, né à Carpentras vers 1805, qui est connu surtout par son *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*, Carpentras, L. Devillario, 1841. Il est encore l'auteur de : *De la circoncision et du baptême au point de vue de la santé publique*, Paris, 1844, in-8° ; — *Notice sur la vie du P. Justin* [Jean-François Boudin, capucin de Carpentras, 1736-1811] ; — *Le seizième siècle au point de vue des convictions religieuses, principalement dans les contrées dont a été formé le département de Vaucluse*. (Esquisses historico-philosophique et bio-bibliographique où l'on essaie d'interpréter une inscription gravée sur la tour de la grande horloge d'Apt), Carpentras, Imprimerie Rolland, 1866, in 8°. Il y a à Carpentras une *rue Barjavel*. Dans *le Marquis des Saffras* (p. 391 de l'édition Lemerre) il est fait allusion au P. Justin, sur lequel M. Barjavel a écrit la notice précitée.

Carpentras et toutes les notoriétés du département de Vaucluse, accepta cette œuvre de son demi-compatriote. Un traité fut passé. Le roman devait être livré le 1er juin 1855. Ce fut pendant la composition de ce roman que Jean Wallon, — nous le comprenons par une lettre de Jules de la Madelène, — adressait à son ami des encouragements et des conseils, et l'invitait sans doute à la sagesse, lui parlait de l'existence tourmentée et de l'horrible fin de ce « pauvre Gérard », de Gérard de Nerval que l'on avait trouvé pendu au hideux escalier de la rue de la Vieille-Lanterne (1).

Nous ne possédons pas, malheureusement, les lettres que Jean Wallon adressait à son ami La Madelène. Elles devaient être aussi abondantes qu'affectueuses, et exciter le jeune écrivain à une production plus féconde et plus rapide. Nous pouvons nous faire une idée de la

(1) Cf. Aristide Marie, *Gérard de Nerval*, Paris, Hachette, 1914 ; Jules Levallois, *Mémoires d'un critique*, Paris, Montgredien, s. d., p. 103-105 ; Émile Bergerat, *Théophile Gautier*, Paris, Charpentier, 1879, p. 42-43 ; Mgr Baunard, *Le doute et ses victimes*, Paris, Poussielgue, 1909, p. 466-467 ; Champfleury, *Les excentricités de Gérard de Nerval*, dans la *Gazette de Champfleury*, Paris, Blanchard, 1856, numéro du 1er décembre 1856, p. 87 ; H. de Grammary, *Gérard de Nerval*, dans la *Revue française*, première année, 1855, t. I, p. 49-50 : « Concitoyen de tous les peuples, fils adoptif de tous les pays, Gérard de Nerval avait le monde pour patrie, l'univers pour domaine. Hardi et insoucieux pèlerin, il partait sans s'inquiéter de la route, sans songer aux besoins du voyage, sans prévoir le moment ni les moyens de retour. Puis un beau matin, à quelques mille lieues de la France, fouillant par hasard dans sa poche, il comptait six francs et quelques sous, toute sa fortune, et, pour la première fois, réfléchissait que peut-être il avait manqué de prévoyance... Il a traversé la vie d'ici-bas sans songer au présent, sans prévoir l'avenir. Pour lui, surtout, on peut dire que le passé était hier, le présent aujourd'hui, l'avenir demain. L'État a voulu se charger de ses funérailles ; ses amis se chargeront de lui élever un tombeau ; Méry a fait son épitaphe. »

façon dont il l'exhortait au travail par ce qu'il disait à la même époque, sur ce même sujet, à Charles Baudelaire avec qui il entretenait aussi des relations d'amitié. Au mois de janvier 1854, il écrivait à l'auteur des *Fleurs du mal* :

Vous ne publiez plus rien, vous avez tort. L'esprit se rouille à la longue. Vous dites en vous-même que je suis un sot ; c'est vrai, mais je n'en ai pas moins raison. Vous pouviez beaucoup, et vous n'avancez pas. Murger et Champfleury ont déjà abattu cinq ou six volumes. Si j'avais de l'argent, je vous achèterais tous vos vers, et je les publierais, rien que pour vous forcer à en faire d'autres. Dans l'engrenage des passions ou des amours-propres, des plaisirs ou des besoins, il y a un point où, dès qu'on y touche, on ne peut plus s'arrêter, ni reculer. Il faut toujours avancer et toujours produire (1).

Dans une autre lettre, adressée aussi à Charles Baudelaire, le même Jean Wallon félicitait son ami d'avoir produit, avec les *Notes nouvelles sur Edgard Poe*, une œuvre qui lui paraissait vraiment et hautement belle. Il le lui dit avec un lyrisme cordial, une variété d'impressions, une richesse d'aperçus qui nous font d'autant plus regretter de n'avoir pas les lettres que l'ex-Gustave Colline envoya à Jules de la Madelène. Peut-être lui disait-il de ces mots où se confondaient le plaisir intellectuel et l'amitié, comme à Baudelaire : « Mon ami, votre préface est réellement très belle ; j'en suis encore et j'en reste

(1) Cf. Léon Séché, *Son Excellence Gustave Colline*, dans les *Annales romantiques*, t. VIII, 1911 ; Eugène Crépet, *Charles Baudelaire*, p. 457-458 (Bibl. nat., Ln 27, 53.654). Cette lettre, publiée par Crepet *in extenso*, est datée du 31 janvier 1854, 3, rue Boutarel.

tout ému. Quelle belle prose — savante, vibrante, harmonieuse ! — je la lis comme de la musique, la mélodie des idées. » Peut-être, avec la même franchise, lui transmettait-il ses idées sur certains grands seigneurs de la littérature d'alors : « Pourquoi n'avez-vous pas nommé hautement le nid de ces professeurs jurés, — ces *Débats*, citadelle des cuistres, — ennemis nés de toute poésie ? » Peut-être lui confiait-il à lui, romancier, qu'il s'était à la longue tout à fait détaché des romans : « J'ai maintenant une peine infinie à me donner ou seulement à me prêter aux pures fictions, — le côté invraisemblable me choque et m'arrête, l'impossible me poursuit, — et tous les romans sont à peu près dans ce cas, — même les meilleurs. C'est une triste infirmité de l'âge, un rhumatisme de la philosophie. » Peut-être encore lui donnait-il aussi des conseils sur l'art d'écrire : « Permettez-moi donc de vous prémunir contre l'abus des incidentes qui n'est pas encore venu, — mais qui pourrait venir, — gâter votre prose harmonieuse. Voilà bien du pédantisme, — c'est mon état, hélas ! — et je me reprocherais de trahir l'amitié, si je ne pensais pas tout haut. » Peut-être enfin lui signalait-il Baudelaire comme l'un de ceux qui savaient le plus parfaitement manier notre langue de même qu'il représentait à Baudelaire Jules de la Madelène comme l'un des virtuoses du style français : « *Vous savez que vous, pour les impressions nettes et vives, La Madelène pour les nuances fondantes, vous êtes à mon sens les deux artistes par excellence.* »

Wallon était autorisé à donner de tels conseils, à for-

muler de telles appréciations. Murger ne l'appelle-t-il pas « le Cicéron de la bande »? Charles d'Héricault remarque qu'à son arrivée dans le monde littéraire de Paris, il n'avait pas du tout les dons du style. Par volonté il était arrivé à écrire « un peu raide, mais correctement et clairement ». Comme on voit, Charles d'Héricault ne se sert pas d'expressions superlativement laudatives. Nous connaissons cependant, de Jean Wallon, telle et telle page sur Pascal que bien des critiques en renom auraient signées ou signeraient volontiers. Austère dans sa vie, il était en même temps actif et curieux, vigoureusement laborieux et, comme nous l'avons vu, d'une «polyphilie» intellectuelle telle qu'il était informé et pouvait informer les autres sur bien des points.

L'excellent Charles d'Héricault, qui n'est qu'assez peu favorable à Jean Wallon, observe qu'à l'origine l'ami de Murger et de Jules de la Madelène avait des sentiments d'envie, un grand désir de domination, et que par volonté encore il transforma ces sentiments assez peu brillants, cette psychologie d'ordre inférieur, en sollicitude pour les autres, en obligeance, en désir de protéger, en besoin de prendre en main et de diriger, au mieux qu'il fût possible, les affaires d'autrui. La transformation dut être bien complète, puisque Nadar pouvait écrire de lui qu'il était « d'une compassion attendrie pour toute souffrance humaine, comme nos «sensibles» de la fin du dix-huitième siècle, angéliquement doux et indulgent à tous ». Cette large et facile bonté l'avait amené à avoir de multiples relations dans le monde littéraire, artistique, politique, à soutenir de nombreux

amis par des services, par des secours, par d'opportunes et obligeantes entremises. C'est dans ce rôle de soutien, de protecteur, de conseiller sincère que nous allons l'apercevoir à travers les lettres qui vont suivre, de Jules de la Madelène, —lettres qui nous aideront à mieux connaître le distingué écrivain, qui jettent une lumière assez vive sur sa physionomie, sa nature intime, ses croyances, qui nous permettent de mieux lire jusque dans les profondeurs de cette âme ardente et sensible.

[20 mars 1855.]

Carpentras, mercredi.

Mon cher Wallon,

N'allez pas m'en vouloir pour mon long silence; vous êtes l'homme de France qui devez être le plus disposé à m'excuser, puisque, grâces à vous, mon temps ne m'appartient plus; c'est par vous que je suis rivé à mon roman comme un forçat l'est à son boulet. Vous savez que je ne fais rien à demi; aussi *en conscience* je donne à mon travail *tout* le temps que veulent bien me laisser les névralgies, etc. Car vous saurez que je n'ai guère cessé d'être malade depuis que je suis ici. Je viens même de passer une assez mauvaise quinzaine; on m'a tenu presque tout le temps prisonnier sous prétexte d'une espèce de fluxion de poitrine. Le fait est que je me sentais les poumons et la plèvre tout à fait repris. Aujourd'hui me voilà à peu près tiré d'affaire; on m'assure que j'ai besoin de suivre pendant longtemps un certain régime pour me refaire une santé. Mais le roman est là, et je renvoye les traitements en deçà du délai terrible qui me menace. Nous sommes déjà au milieu de mars, et je me sens poussé l'épée dans les reins

Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais voulu faire, mais j'ai fait tout ce que j'ai pu, et, somme toute, cela avance.

Lundi 19 mars.

Ma lettre s'est trouvée interrompue par une grande veine de travail, — ce n'est pas vous qui m'en ferez un reproche. Pour la même raison aujourd'hui je ne vous écrirai que quelques lignes, quoique j'aie bien des choses à vous dire. Laissez-moi toujours vous remercier pour vos deux lettres et ne craignez pas de me dire, comme par le passé, de bonnes vérités. C'est là le vrai signe d'amitié. Tout ce que vous m'avez écrit, à propos de ce pauvre Gérard, n'est que trop vrai, et je tâcherai d'en faire mon profit.

Maintenant deux mots à la hâte pour vous donner une commission. Ayez la bonté de passer à l'école des Carmes, rue de Vaugirard, et voyez l'abbé Cruice (1). M. l'abbé Arren (de Metz) (2), me croyant toujours à Paris, m'a écrit

(1) L'abbé Cruice était né à Clonfert (Irlande) en 1855. Licencié ès lettres, il fut professeur de rhétorique à l'institution de M. l'abbé Poiloup. Il composa alors un *Guide pour étudier les ouvrages français compris dans le programme du baccalauréat ès lettres*, Paris-Lyon Périsse, 1842, qu'il est curieux de comparer avec les ouvrages similaires d'aujourd'hui. Il prit son doctorat à la Faculté des lettres de Paris avec ces thèses : *Essai critique sur l'Hexaméron de saint Basile* et *De Flavii Josephi in auctoribus contra Apionem afferendis fide et auctoritate*, toutes deux, Paris, Didot, 1844, in-8°. Il devint directeur de l'Ecole des Carmes. Il fut évêque de Marseille en 1861. Il mourut à Marseille en 1866. Il a publié : *Etudes sur l'Apologue*, 1840, in 8 ; — *Vie de Mgr Affre*, 1849, in 8° ; — *Tableau de l'empire romain depuis les Antonins jusqu'à Constantin*, extrait de l'ouvrage de Gibbon sur la décadence de l'Empire romain, Paris, Plon frères, 1850, in 8° ; — *Eléments de littérature*, 1851, in-12 ; — *Origenis philosophumena, sive Haeresium omnium confutatio*..., Parisiis, excusum Typographia Imperiali, 1860, in-8 ; — *Histoire de l'Eglise de Rome*, 1856, in 8° ; — *Origines du christianisme*, 1858, in 8°.

(2) L'abbé L.-V. Arren prit son doctorat ès lettres à Strasbourg en 1859 avec ces thèses : *Essai d'une rhétorique sacrée d'après Bossuet*, et *Quid ad informandos mores valere potuerit priorum stoicorum doctrina*, toutes deux imprimées à Colmar, chez Hoffmann, 1859, in-8°.

pour me charger de demander à l'abbé Cruice — ou en Sorbonne — quelle est l'époque de l'examen de Pâques pour la licence ès lettres.

2° Les ecclésiastiques sont-ils exempts, comme pour le baccalauréat, des droits d'examen et de diplôme ?

3° Doit-on acheter beaucoup d'ouvrages avant d'entrer à l'Ecole, ou bien à l'Ecole en est-il fourni ?

Dites encore à M. l'abbé Cruice que c'est par un malentendu que M. l'abbé Arren n'est pas entré aux Carmes au commencement de l'année et que son intention est d'y aller dès les premiers jours d'avril. L'Ecole des Carmes a-t-elle des vacances à Pâques ? Et ne vaudrait-il pas mieux, alors, n'entrer à l'Ecole qu'après ces vacances ?

Ayez la bonté, mon cher ami, de m'envoyer bientôt tous ces renseignements, si vous n'aimez mieux les transmettre directement à M. l'abbé Arren, 4, rue Châtillon, à Metz.

A propos d'adresse, redemandez pour moi à Mme Billy le n° de Mme Jacquinet, rue Sainte-Catherine, et envoyez-le-moi. Je lui ai écrit, et je crains que la lettre ne se soit égarée.

Adieu, mon cher ami, écrivez-moi *in extenso*, comme si je vous avais écrit une vraie lettre. Un de ces jours je vous écrirai plus longuement, ne fût-ce que pour vous parler de Rollet, avocat à Orange. A cette adresse une lettre lui parviendrait.

Je l'ai vu, je lui ai donné vos livres dont il a grand besoin. Encore un qui tournoye et retournoye.

Adieu, mon cher Wallon, mille choses affectueuses à vous et aux vôtres ; ne m'oubliez pas auprès de M. et de Mme Mouzin. Avez vous lu Baruch ? disait La Fontaine. Et moi je vous crie de loin, à Mme Wallon surtout : — Avez-vous lu Bourdaloue ? Je viens de le découvrir, absolument comme Murger découvrit Homère il y a cinq ans. Voilà le vrai prédicateur de carême. Il faut absolument que

M^me Wallon se mette à le lire d'ici à Pâques, mais *tout au long*, et non en l'écrémant du bout des lèvres, comme on fait pour un bon vieux livre.

Tout à vous.

LA MADELÈNE.

Ecrivez-moi et longuement. — En fait de journaux, je n'ai encore lu ici que la *Revue contemporaine* (1).

*
* *

[24 mai 1855.]

Jeudi.

Deux mots à la hâte, mon cher Wallon, — d'abord pour vous donner signe de vie, ensuite pour vous remercier de vos longues lettres que je trouve encore trop courtes, et quoique je ne vous envoie que des billets en réponse, continuez toujours cette correspondance qui touche à tant de questions *vraies*. J'aurais bien des choses à vous dire sur tout cela, mais vous me pardonnerez mon laconisme, en songeant que je suis enfermé dans mon roman et qu'il faut que j'en sorte à tout prix. D'ici là je n'ai pas le *droit* d'écrire une page. Me voilà bien près du délai fixé. Je suis très avancé et j'ai déjà derrière moi bien des chapitres récrits d'une manière *définitive*. Je compte écrire ces jours-ci à M. de Mars pour lui dire où j'en suis et lui demander encore un delai de deux ou trois semaines — car j'aimerais

(1) Adresse : *Monsieur Jean Wallon, 82, rue Saint-Louis en-l'Isle Paris.* Le timbre de la poste, au départ, porte : *Carpentras*, 20 mars 55. — La *Revue contemporaine* était un recueil bimensuel qui avait été fondé en 1851 par de Belval, A. de Calonne et Nettement pour soutenir l'Eglise et la monarchie. Cf. le marquis de Belleval, *Souvenirs de ma jeunesse*, Paris, Lechevalier, 1895, p. 115 et suiv.

mieux lui remettre le *tout* à la fois. Voyez-le toujours pour le disposer d'avance, afin qu'au 31 mai je ne sois pas condamné à quatre mille francs d'amende, plus la hart et la pendaison. Dites-lui que, si les 250 francs qu'on m'a avancés sont un obstacle à un répit, ces 250 francs lui seront renvoyés à la fin du mois (1).

Touchez cette question des 250 francs avec lui, si c'est nécessaire, car dans ma lettre je ne compte lui parler que de la question littéraire.

Répondez-moi sur ce point, — et bientôt, — afin que votre lettre m'arrive avant que j'écrive à M. de Mars.

Adieu, mon cher ami, je laisse là ce billet pour rentrer dans un chapitre très ardu que j'ai débrouillé cette nuit.

Tout à vous.

LA MADELÈNE.

1) Buloz était ennemi des manques de parole et des retards. Il écrivait à Murger, le 25 mai 1855, au moment même où Jules de la Madelène s'inquiétait à propos de son roman, et, comme on le peut voir, non sans raison : « ... Je remarque avec plus de peine encore que vous ne donnez pas ce que vous avez promis, que vous ne paraissez pas vous préoccuper assez des époques fixées par vous-même, que vous ne vous souciez guère des lettres de M. de Mars, qu'on ne vous voit pas du tout, que nous vous attendons, etc., etc., etc. A vous cependant. F. Buloz. » Murger désarme son directeur et rigide censeur en lui promettant de travailler : « Je voudrais aller à Marlotte pour le mois de septembre, et vous livrer une nouvelle. Je suis gêné... Je vous demande une avance de 150 francs. Je n'ai pas d'autre ressource actuelle que la *Revue*. » Et dans une autre lettre à Buloz : « N'ayant pas d'autres ressources pour vivre que ma plume, j'ai dû, pour exister, demander à l'emprunt ce que le travail aurait dû me donner plus honorablement ; il en résulte pour moi une espèce d'humiliation qui n'est pas étrangère à cette maladie morale qui cause mon impuissance. » Buloz consent vers 1856 une avance à Murger. « Là-dessus M. Gerdès, le caissier de la *Revue des Deux Mondes*, m'a emmené auprès de sa sainte armoire et m'a compté 1.500 francs, *dont un billet de lire que j'ai dû repasser religieusement*. » (Cf. Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis*, Paris, Calmann-Lévy, 1919, p. 148 et suiv.) Il y a là une situation et une gêne tout à fait semblables à celles de Jules de la Madelène.

N'oubliez pas de présenter tous mes respects à M^me Wallon

Babou ne vous avait pas trompé. J'étais à Paris et je n'y étais pas, voilà une réponse digne de l'oracle de Delphes et qui sera très compréhensible en son temps.

Je rouvre ma lettre pour vous rappeler, à propos de ce que vous m'écrivez très justement sur vous-même à l'occasion de Lamennais, pour vous rappeler cette maxime de l'Apôtre : « La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. »

Ecrivez à Rollet (1) à cette adresse : avocat à Orange (Vaucluse), tout simplement. Une lettre de vous lui serait très utile dans cet état d'esprit semi-panthéistique où s'est arrêtée sa nonchalance (2).

*
* *

[Carpentras, 28 mai 1855.]

Lundi.

Mon cher Wallon,

Je reçois votre lettre et je relis le traité. Il dit formellement : *avant le 1^er juin*. Il n'y a donc pas à chercher que-

(1 Jules de la Madelène avait probablement connu à Paris cet avocat d'Orange. Ce doit être Patrice Rollet qui a publié avec Saint-Genez une brochure : *De l'assistance publique, son passé, son organisation actuelle. Bases sur lesquelles il conviendrait de l'asseoir à l'avenir*. Paris, Guillaumin, 1849. Ce M. de Saint Genez était en 1848 administrateur du bureau de bienfaisance et premier adjoint provisoire du X^e arrondissement. Cf le journal l'*Assemblée nationale* du jeudi 8 juin 1848, p. 2, col 2 et 3.) Seul, Patrice Rollet a publié : *De la vie et des écrits de M. le comte de Gasparin*, notice lue, dans sa séance mensuelle du 4 janvier 1863, à la Société d'agriculture, sciences et arts d'Orange, Paris, S. Raçon, s. d., in-8° ; — *Les déclarations de M. Rouher*. Au t. V de la *Revue française*, 33^e livraison, 1^er juillet 1863, p. 273, est un article de Patrice Rollet sur *Le monde romain et ses recents historiens* Il a fait dans ce même recueil la *Revue des Revues* du 1^er mai au 1^er septembre 1863

(2) Adresse : *Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis en-l'Isle, Paris*. Le timbre de la poste, au départ, porte : *Carpentras, 24 mai 55*.

relle. Si j'ai signé, tant pis pour moi. Il faut donc demander un délai de 2 ou 3 semaines, — et surtout, j'y tiens beaucoup, proposer de ma part le remboursement des 250 francs avancés, si cette question d'argent fait la moindre difficulté. Cela me gênerait beaucoup d'envoyer cette somme, mais je le ferai dès qu'il le faudra. Je tiens beaucoup à ne pas donner prise sur cette question d'argent.

Ayez donc la bonté de passer à la *Revue*, mon cher ami, et mille pardons pour tous les ennuis que je vous donne. Pour écrire à M. de Mars, j'attends votre réponse.

Adieu et merci.
Tout à vous.

LA MADELÈNE.

Ne m'imitez-pas. Écrivez-moi longuement si vous en trouvez le temps.

Reçu le *Journal des Débats*. Merci (1).

⁂

Marseille, 10 juillet [1855].

Mon cher Wallon,

Je compte arriver à Paris du 15 au 20 courant au plus tard. Je suis en mesure d'envoyer de la copie (2) à la *Revue*, mais je pense que, pour quelques jours, ce n'est pas la peine d'aventurer un manuscrit. Passez donc chez M. de Mars de ma part. Excusez-moi aussi auprès de lui, car je lui avais promis une lettre et je n'en ai rien fait.

(1) Adresse : *Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, 82, Paris.* — Le timbre de la poste au départ porte *Carpentras, 28 mai 55.*

(2) Philarète Chasles s'indigne contre ce mot qui lui paraît avoir été lancé vers 1830. « Dans l'argot de ce matérialisme vénal qui déshonorait

Excusez-moi, vous aussi, pour la brièveté de cette lettre et répondez-moi à Carpentras où je vais retourner. N'oubliez pas de me dire quelle aura été la réponse de la *Revue*, — s'ils prennent patience — avec tous mes retardements, etc., etc.

Adieu, cher ami, mille choses affectueuses à vous et aux vôtres.

La Madelène (1).

*
* *

Le doux et pacifique La Madelène trouvait encore sur son chemin ce presque compatriote très au courant des affaires, des familles, des personnalités de la région vauclusienne, François Buloz, ce rude lutteur qui, après avoir été compositeur d'imprimerie, était arrivé, par une volonté soutenue, par une persévérante énergie, à un tel développement intellectuel, à un tel tact littéraire, à une telle divination des capacités et des talents qu'il était devenu, dans cette *Revue des Deux Mondes* dont il avait fait sa vie et sa passion, une puissance sociale et s'était imposé.

Charles d'Héricault raconte que, précisément à l'époque où nous sommes, il épouvantait les auteurs qui manquaient, si peu que ce fût, à leurs promesses, ou ne

l'œuvre intellectuelle, ce n'était plus de la pensée ou du style que l'on cherchait, c'était un morceau de papier signé et chargé de caractères noirs bien copiés. » (*Mémoires*, Paris, Charpentier, 1877, t. II, p. 94.)

(1) Adresse : *A Monsieur Wallon, 82 ou 87, rue Saint-Louis-en-l'Isle, 82, Paris.* — Le cachet postal de cette lettre au départ porte : *Marseille, 10 juillet 55.*

lui apportaient point la *copie* promise pour tel jour, ou ne lui paraissaient point apporter des articles favorables aux intérêts et aux bénéfices de la *Revue*, en les menaçant des foudroyantes colères de l' « abonné de Tours » qui, bien qu'il portât, paraît-il, le nom plutôt drolatique de Pinchinelle, commençait à grogner (1).

— Voyons, Monsieur Murger, disait Buloz à l'auteur des *Scènes de la Vie de Bohème*, vos coquins et vos coquines, c'est bien, c'est amusant, on ne connaissait pas ça. Mais, croyez-moi, on s'en dégoûtera bientôt, car c'est dégoûtant ; entre nous, quand on ne peut pas faire autrement, c'est bien ; mais notre abonné de Tours commence à s'en plaindre, et c'est un thermomètre que cet abonné.

Que faisait donc cet « abonné de Tours pour terroriser ainsi la *Revue* et causer quelque peur à l'âme, très résistante, pourtant, de Buloz et, certainement, faire trembler le secrétaire de la rédaction, Victor de Mars ?

(1) Cf., outre le livre déjà cité de Mme Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe*, Paris, Calmann-Lévy 1919, entièrement favorable, tout naturellement, au grand père de l'auteur, les *Mémoires* de Philarète Chasles, Paris, Charpentier, 1877, t. II, p. 90 et suiv., atrocement sévères pour Buloz comme pour sa *Revue* : « Jamais rhinoceros n'eut une carapace plus epaisse, une corne plus solide, un cuir plus invulnérable. Le respect humain ne le touchait pas. Il avait l'entêtement silencieux du bœuf de ses montagnes. Il savait attendre, il savait se taire et pénétrait fort bien et très avant dans les vices des autres. L'économie proverbiale de son pays allait chez lui jusqu'à la ladrerie la plus sordide.. Il cherchait et trouvait des actionnaires qu'il associait à son gain. Il a ainsi entassé dans quelques centaines de volumes indigestes des milliers de morceaux de valeur inegale, sans lien, sans philosophie, mais curieux par l'emmagasinement colossal. » Charles d'Hericault, dans son livre sur *Murger*, Paris, 1896, p. 77, penche vers l'opinion de Mme Pailleron : « ... J'ajouterai que ce brutal a été méconnu et qu'il n'était pas sans bonhomie. »

Charles d'Héricault raconte à ravir cette amusante histoire :

A chaque numéro le Tourangeau envoyait, rue Saint-Benoit, une prose hautaine, qui concluait parfois ainsi : « Si *la Revue* publie encore des articles fanatiques sur le Moyen Age comme ceux de M. d'Héricault, ou sur les bas-fonds de Paris comme ceux de M. Murger, ou sur les Allemands comme ceux de M. Heine, ou sur les bêtes fantastisques comme ceux de M. Louandre, ou sur Spartacus comme ceux de M. Veuillot, ou des articles de bedeaux comme ceux de MM. de Montalembert et de Broglie, mes amis et moi et les abonnés de cette ville et du département nous nous désabonnons. »

— Ma foi, Monsieur de Mars, dis-je, avant de vous arracher les cheveux, il me semble que vous devriez voir si ces abonnés récalcitrants sont nombreux.

Cette pensée lui parut lumineuse ; il consulta les listes d'abonnement. Pinchinelle était le seul abonné que Tours et la Touraine possédassent. On le traita de Turc à More.

Ainsi finit le règne de l'abonné de Tours. Mais il resta célèbre.

*
* *

Jules de la Madelène parvint sans doute à excuser ses retards auprès de Buloz. Le roman, comme on le voit par les lettres précédentes, ne put être livré qu'avec un peu de retard, — vers le 15 juillet ou le commencement d'août 1855. Il eut enfin les honneurs de la *Revue des Deux Mondes* où Buloz consentit, peut-être non sans peine, à le faire admettre (1er octobre 1855).

Ch. d'Héricault raconte qu'il ne voulait soumettre ni lui ni ses œuvres à ce qu'on appelait « le cadre de la

Revue » et, à propos des arrangements, des remaniements, des suppressions qu'on exigeait de lui dans l'un de ses romans, il protesta énergiquement. Victor de Mars (1), ce secrétaire si dévoué à la *Revue* et à Buloz, et en même temps si bienveillant pour tous, lui dit avec la douceur qui lui était habituelle :

— Les lecteurs de la *Revue* commencent à être fatigués des scènes champêtres.

— L'abonné de Tours ! s'écria très ironiquement Charles d'Héricault.

(1) Victor de Mars, d'un caractère très bon et très mélancolique, avait accepté de vivre aux côtés de Buloz « une vie de pénible docilité et de complet effacement, parce qu'il lui fallait nourrir sa mère ». « Pendant que je tiens le serf de la rue Saint-Benoit, continue Charles d'Héricault, il me servira à donner une dernière preuve de l'étonnante perspicacité de Buloz. Celui-ci vit, un jour, entrer timidement un jeune homme tout maigre, tout pâle, qui venait lui offrir, avec une timidité de lévite, un petit manuscrit. — « Revenez dans trois jours, dit brusquement l'autocrate. » — « Votre article ne vaut pas le diable, lui dit-il, quand le troisième jour et de Mars furent venus ; mais la *Revue* a besoin d'un secrétaire ; asseyez-vous là. » — Jamais on n'en rêva un pareil. Buloz, qui croyait en Dieu, était persuadé que le Créateur l'avait fait exprès pour lui. » (Charles de Ricault d'Héricault, *Murger et ses amis, Souvenirs très vagabonds et très personnels*, Paris, Imprimerie de *la Vérité*, 15, rue de Valois, Louis Trémaux, p. 80, et *passim*.) C'est sous le nom de Victor de Mars que le duc d'Aumale a publié *Alésia, étude sur la septième campagne de César en Gaule*, 1859, et *les Zouaves et les Chasseurs à pied*, 1855. Au commencement de sa direction, François Buloz avait eu déjà la chance de rencontrer un associé et collaborateur d'un dévouement infatigable, c'était Félix Bonnaire, l'un des fils du baron Félix Bonnaire, né à Vitry-le-François, ancien doctrinaire, qui avait été membre du Conseil des Cinq-Cents et préfet de l'Empire. Cf. sur ce baron Bonnaire, *Notice sur le baron Félix Bonnaire*, Paris, Imprimerie de Gerdès, 1846 ; Léon Séché, *Les origines du Concordat*, Paris, Delagrave, s. d., t. II, p. 277 ; Dr Robinet, *Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire*, Paris, s. d., t. I, p. 222 ; Marcel Bruneau, *Les débuts de la Révolution dans les départements du Cher et de l'Indre (1789-1791)*, Paris, Hachette, 1902, p. 260 et 371, et sur Félix Bonnaire, l'associé de Buloz, Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis*, Paris, 1919, p. 92 et suiv.)

— Non, répondit Victor de Mars, ce que je vous dis est sérieux. J'ai déjà eu du mal à faire goûter M. de la Madelène à M. Buloz ; laissez-moi le temps d'arranger cela.

Charles d'Héricault offrait peut-être alors à la *Revue des Deux Mondes* cette délicieuse et touchante nouvelle qui s'appelle la *Fille aux bleuets* et qui parut, vers 1860, dans la *Revue européenne* (1).

*
* *

André Godard écrivait, il y a quelques années, dans ses *Madones comtadines* : « Vous ne verrez qu'en Provence des hommes d'affaires oublier soudain leurs paperasses pour s'emballer sur une tragédie... Où vraiment éclate la supériorité artistique de l'ancienne Province Narbonnaise, c'est dans l'enthousiasme de la foule, ouvriers, paysans, aux représentations classiques de Béziers et d'Orange. En quelle autre région française réunirait-on vingt mille spectateurs pour s'émouvoir, dans un décor antique de plein air, au chœur traduit des Océanides (2) ? » C'est ce trait du caractère provençal et comtadin, la ferveur éperdue pour l'art dramatique, qui a servi de point de départ à ce roman du *Marquis des Saffras*.

Vers 184... on avait précisément, dans le Comtat, la

(1) Il arrivait à Buloz de refuser de la « copie » signée des noms les plus illustres. Dans son discours de réception à l'Académie française, du 21 novembre 1919, M. Jules Cambon rappelait qu'il « avait refusé d'insérer un article de M Cousin sur Kant, parce qu'il ne le comprenait pas, et que le public dont il était ferait certainement comme lui ».

(2) André Godard, *Les Madones comtadines*, Paris, Perrin, 1910, p. 26-27.

passion de jouer des tragédies (1). A l'occasion de la fête ou plutôt de la *vote* (2) de saint Quinid (3), on avait joué, à Montalric, la *Mort de César*. L'œuvre de Vol-

(1) Cf. Mistral, *Mes origines, mémoires et récits*, Paris, Plon, s. d., p. 68-69 : « ... En ce temps (vers 1847), dans nos villages, il s'organisait, l'hiver, des représentations comiques et tragiques. J'y ai vu jouer, par nos paysans, *la Mort de César*, *Zaïre* et *Joseph vendu par ses frères*. Ils se faisaient des costumes avec les jupes de leurs femmes et les couvertures de leur lit. Le peuple, qui aime la tragédie, suivait, avec grand plaisir, la déclamation morne de ces pièces en cinq actes. Mais on jouait aussi *l'Avocat Pathelin*, traduit en provençal, et diverses comédies du répertoire marseillais, telle que *Moussu Just*, *Fresquiero* ou la *Co de l'Aï*, *Lou Groulié bel esprit* et *Misè Galineto*... Vers l'âge de dix-sept ans, il me souvient d'avoir rempli un rôle dans *Galineto* et dans la *Co de l'Aï*, et même d'y avoir eu, devant mes compatriotes, assez d'applaudissements. » — P. 105 : « Cet hiver-là, les gens étant unis, tranquilles et contents, car les récoltes ne se vendaient pas trop mal, et l'on ne parlait plus, grâce à Dieu, de politique, il s'était organisé, dans notre pays de Maillane, en manière d'amusement, des représentations de tragédies et de comédies ; et, je l'ai déjà dit, avec toute l'ardeur de mes dix-sept ans, j'y jouais mon petit rôle. Mais sur ces entrefaites, vers la fin de février, adieu la paix bénie, éclata la Révolution de 1848. » — On trouvera encore à Marseille, chez Ruat, libraire, 54, rue Paradis, *le Manicle vo lo Groulie Bel-Esprit* de Pelabon, comédie en deux actes et en vers, avec musique, jouée pour la première fois à Toulon en 1789 (in-12, 29e édition), dont parle Mistral.

(2) *Vote*, fête votive, fête patronale d'un village dans le Comtat. Ce mot, dont la forme provençale est *voto*, n'a point été indiqué par Littré. A Genève, en Savoie, en Dauphiné, en Languedoc, dans le Forez, dans la Bresse et aussi en Provence, d'après Littré, on donne le nom de *vogue* à la fête annuelle d'un village. Ce mot de *vogue* paraît avoir une autre origine que *vote*.

(3) Saint Quinid (Quinide ou Quiniz), né à Vaison, fut évêque de cette ville au VIe siècle. Sa fête se célèbre le 16 février. Cf. *Vie des Saints*, par le P. Giry, corrigée et complétée par Paul Guérin, Paris, Palmé, 1862, t. II, p. 672-673. Plus loin, les prénoms d'Esprit, le *Marquis des Suffras*, rappellent les saints les plus populaires du Comtat et de la Provence. Saint Elzéar était un pieux seigneur de la maison de Sabran. Saint Siffrein est le patron de l'église de Carpentras dont il a été évêque. (Cf. Andréoli et Lambert, *Monographie de l'église cathédrale de Saint-Siffrein de Carpentras*, Paris, Blanc, in-8.) Saint Véran fut évêque de Cavaillon, très populaire dans le midi et même dans le nord sous le nom de saint Vrain. Son corps fut d'ailleurs transporté des bords de la fontaine de Vaucluse à Jargeau, près d'Orléans.

taire y avait eu un succès extraordinaire. Un potier-terrailler (1) de Lamanosc (2), Elzear-Siffrein-Véran Espérit, celui-là même que l'on appelait le Marquis des Saffras (3), du nom des terrains au milieu desquels s'élevait sa rustique habitation, fut enthousiasmé. Il résolut de faire jouer cette même pièce dans son pays de Lamanosc.

C'est autour des apprêts de la représentation de cette pièce et de la représentation elle-même qu'évoluent les divers personnages de ce roman. Les uns appartiennent

(1) Ce mot de *terrailler*, couramment employé par Jules de la Madelène, n'est point indiqué dans les dictionnaires, qui ne donnent que le mot *terraille*. Gattel, dans son *Dictionnaire universel de la langue française*, Lyon, J. Buynand, 1819, t. II, p. 726, donne pour *terraille* la définition suivante : « Sorte de poterie jaunâtre ou grisâtre, qui se fabrique à Escrome, près le Pont-Saint-Esprit, dans le département du Gard. A Paris on la nomme *Terre du Saint-Esprit.* » Le *Complément du Dictionnaire de l'Académie française* (Paris, Firmin Didot, 1847), Bescherelle, Littré ont à peu près répété cette définition, en ajoutant toutefois que c'était une poterie « fine ».

(2) Lamanosc est le nom d'une localité imaginaire, peut-être formé, avec un changement dans la terminaison, du nom de Lamanon, village du canton d'Eyguières, dans l'arrondissement d'Arles (Bouches-du-Rhône), ou encore, en préfixant l'article féminin, de Manosque, autre localité provençale, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Forcalquier (Basses-Alpes).

(3) *Saffras*, en provençal « bancs de sable durci », « roches sablonneuses mêlées de cailloutis », d'après Jules de la Madelène. — Armand de Pontmartin, dans les *Jeudis de Mme Charbonneau*, Paris, Michel Levy, 1862, p. 221, dit, en parlant de sa commune et de son château des Angles : « Ce petit coin de terre offre, en miniature, le contraste des pays de plaine et des pays de montagnes En bas tout est fraîcheur, verdure, eaux jaillissantes, gazouillements d'oiseaux, luzernes fleuries, ruisseaux caressant l'herbe des prés et les iris aux longs corsages ; en haut, des rochers, des cailloux, des *saffras*, la stérilité, la sécheresse des landes incultes, des maigres garrigues, quelques épis de seigle, quelques pieds d'olivier croissant péniblement sur un sol avare. » — Précédemment, p. 48, il disait : « Gigondas, c'est un village ou plutôt un hameau juché tant bien que mal à l'angle d'une colline chauve où la roche calcaire se marie agréablement au *saffras*, argile durcie par le soleil. »

à la classe demi-bourgeoise, demi-aristocratique des campagnes, les Cazalis, avec l'ancien lieutenant de vaisseau Jean de Dieu Cazalis et Mlle Blandine, une vieille fille toute bonne sous sa rudesse. Les autres sont les représentants de la classe rurale, les Tirart, avec le personnage de Marius Tirart, le maire de Lamanosc. D'autres encore nous semblent incarner la population ouvrière aux champs, les Sendric avec le type du boulanger Sendric, le demi-fou, le *mitamat* (1), l'ignorant ingénieux qui a la manie des découvertes, avec l'imposante physionomie de sa femme Damiane, avec la tante Laurence. Deux jeunes gens s'opposent l'un à l'autre et, par leur antithèse, font ressortir leurs caractères, l'un, Lucien Tirart, très cultivé, qui est tout épris de l'existence compliquée des villes et de la politique, l'autre, Marcel Sendric qui, malgré son instruction, est demeuré attaché à la vie simple des champs. Une jeune fille, Sabine Cazalis, désirée par Lucien Tirart, mais aimée de Marcel Sendric qu'elle aime, se marie avec ce dernier et semble, par ce mariage, symboliser l'union et la fusion des vieilles familles agricoles avec des éléments plus jeunes dont la féconde activité préparera les prospérités de l'avenir. A côté de ces individualités principales gravitent quelques personnages, bien saisis et pris sur le vif, l'instituteur Lagardelle, le contrôleur

1) Ce surnom de *mitamat*, appliqué au boulanger Sendric, qui, sans avoir fait d'études, se laisse entraîner par la passion des inventions mécaniques, paraît provenir d'une plaisante altération du nom de *Methamis*, commune du canton de Mormoiron, à 17 kilomètres de Carpentras. Nous n'avançons cette étymologie que sous toutes réserves.

Dulimbert, le curé de Lamanosc, le vieux paysan Malaterre, d'autres encore.

Ce roman de Jules de la Madelène, que nous ne voulons pas ici analyser dans le détail, est tout simplement délicieux et admirable. Il est tout à fait de la catégorie de ces romans qu'à cette même époque réclamait Sainte-Beuve et que le célèbre critique trouvait dans le *Dominique* de Fromentin, de ces romans qui nous émeuvent, et qui nous touchent, qui nous prennent par nos fibres délicates, sans nous heurter, sans nous offenser, sans nous faire souffrir. L'auteur y fait penser et parler d'honnêtes gens, des natures non corrompues, de la manière dont elles ont l'habitude de sentir, de la façon dont elles ont coutume de s'exprimer. Tout ce monde vit dans une atmosphère morale de santé, de pureté, — et aussi dans une atmosphère physique de lumière sereine, au milieu de paysages tout en fleurs et tout en fête, au milieu de cette région méridionale, à la fois sèche et resplendissante.

Le style est toujours heureux ; rien n'y est vieilli, quoique le livre se rattache à la littérature du milieu du Second Empire ; il est plein de simplicité, de fraîcheur, de couleur appropriée, de mots et d'expressions inventées ingénieusement, mais sans le moindre effort, de descriptions où l'on sent que l'auteur a longuement conversé avec le *genius loci*, avec ces sites et ces paysages qui baignent et plongent dans le soleil, avec les hauteurs majestueuses du Ventoux, avec les plantes odoriférantes, les romarins et les lavandes et les ruches multiples de ses flancs.

Nous citerons quelques passages de cette œuvre avec lesquels il sera permis d'apprécier l'élévation des idées et l'harmonie de ce style d'une nudité attique où, à notre avis, il n'y a pas trace de la moindre manière. Et voici tout d'abord une appréciation de la tragédie de Voltaire et des impressions qu'elle suscite chez ses auditeurs du Comtat :

... La tragédie fut reprise avec un grand succès. Dès la première scène, les gens de la farandole furent conquis, séduits par l'attrait du spectacle. Poésie creuse, tragédie de collège que cette *Mort de César !* Les beaux esprits du dernier siècle en ont fait leurs délices. L'action du temps est des plus sensibles sur ces œuvres secondaires qui visent au sublime ; mais sous ces formes vieillies, sous cet apparat suranné vit toujours le grand drame de l'histoire, et l'instinct des masses ne s'attache qu'à l'intérêt très réel qui sort du fond du sujet même, de la grandeur des situations, il s'y attache avec ce bon vouloir, cette force d'attention que l'enfance porte dans ses premières lectures, et pour un public neuf, inexpérimenté, enthousiaste comme celui de Lamanosc, ces évocations seront toujours saisissantes et pathétiques. La patrie, la liberté, la gloire, l'horreur de la tyrannie, les ambitions en jeu, César et Brutus, ces grands noms, ces grandes choses, ces paroles magiques et ces souvenirs impérissables de Rome notre mère, ces appels aux passions, cette éclatante mise en scène des actions et des sentiments virils, c'était là, pour eux, toute la tragédie ; tout un monde héroïque revivait sous leurs yeux.

Pour eux, d'ailleurs, ce n'était pas simplement un plaisir, une fête ; c'était plus qu'un spectacle ; c'était un acte, un événement de leur vie, un travail spirituel, l'éveil des intelligences. Quel sérieux et quel silence ! Quelle atten-

tion ardente, farouche, ombrageuse !... Ils étaient là tous dans la même attitude, inclinés en avant, les mains sur les genoux, suivant la déclamation sans perdre un vers, un hémistiche, une syllabe et de la tête marquant en mesure les cadences des vers sonores.

La redondance même des périodes voltairiennes charmait l'instinct musical de ce peuple artiste, amoureux de beau langage. Comme ils écoutaient tous ! avec quel intérêt, quelle obstination ! souvent sans bien saisir le sens précis des mots, des idées, des tournures, mais s'ingéniant, devinant, s'excitant l'esprit pour pénétrer cette langue française qu'ils ne comprenaient qu'à demi ; lutte vive et féconde ! Le français pour eux, c'est la langue de la science, la science même, la vie supérieure qui les sollicite et les attire : avide désir de connaître, curiosité vierge que rien n'a lassée, ni trompée, mouvements libres et sincères ; ascension des esprits montant et s'élevant de toutes leurs forces, comme ces plantes semées à l'ombre et qui cherchent la lumière (1).

Et voici aussi l'admirable portrait de la Damiane, la femme demeurée fidèle à tous les devoirs, à toutes les salutaires traditions :

(1) *Le Marquis des Saffras*, Paris, Alphonse Lemerre, 1878, p. 286-288. Nous avons rencontré dans un recueil local *Lou Quartie de l'Ousservanço, souveni de jounesse d'un viei Carpentrassen*, Avignoun, li fraire Aubanel, libraire éditour, 1913, p. 12 un récit venu du quartier de l'Observance, à Carpentras, où l'on voit subsister chez un homme du peuple le souvenir de Voltaire et, relativement, de ses tragédies. Nous traduisons ce tableau de mœurs comtadines, intitulé : La boutique de Ripert « Ripert était un impie. Si M. le curé passait, mon barbier rentrait dans sa maison pour ne pas le saluer. Dans l'après-midi du vendredi saint, il se mettait devant sa porte, assis sur une chaise, une serviette sur ses genoux, et plumait une poule : « C'est pour faire la fête ce soir », criait Ripert à tous ceux qui passaient. « Ne le croyez pas, disait sa femme ; nous ne la mangerons que dimanche, ce soir nous avons la soupe aux pois chiches. « Ripert était une forte tête. Il lisait Voltaire. Le

Et dans ce village de Seyanne, auprès de la Sendrique, dans la société de cette paysanne, il retrouvait tout à coup le ton juste, le ton de son âme. Quelle douceur alors, quel rafraîchissement d'esprit inexprimable ! Par sa mère il rentrait dans l'unité, dans l'harmonie, dans la nature première ; il touchait à l'intimité des choses réelles, à la vie même, à la vraie vie...

C'était une âme pleine de constance. Gardienne des vieilles mœurs et des traditions de la race, du génie de la maison, de la foi chrétienne, gloire et richesse des bonnes familles, elle mettait son honneur à conserver ce trésor de croyance qu'elle tenait des aïeux, elle le transmettait à sa descendance tel qu'elle l'avait reçu, intact et vénéré. Elle se faisait une joie de cette obéissance filiale ; elle en était récompensée outre mesure. Par le seul fait de cette adhésion loyale, absolue, qu'elle donnait aux enseignements de l'Eglise, elle se trouvait en possession d'idées générales très étendues et très fécondes ; son esprit travaillait sur ce fonds inépuisable, et jamais ne s'exerçait à faux. Les vérités même les plus hautes lui devenaient familières, mais alors seulement qu'elle était appelée à les réaliser dans sa vie ; elle aurait redouté de recevoir des connaissances qui seraient restées sans emploi, elle les acceptait comme

dimanche, dans l'après-midi, quand il avait fini de « barbifier » : « Allons, criait mon barbier : voyons un peu à lire Voltaire » Et il sortait de sa boutique avec son livre de Voltaire, tout couvert de papier gris. Je n'ai jamais vu que ce volume déparcillé, coupé seulement jusqu'au milieu. Un beau jour, il l'ouvrit et lut ces vers de *Zaïre* :

> Mon Dieu ! J'ai combattu soixante ans pour ta gloire.
> J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire.
> Dans un affreux cachot abandonné vingt ans,
> Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants.

Ripert n'avait qu'un volume des œuvres de Voltaire, et c'était le volume de ses tragédies. Pauvre Ripert ! Quand il fut bien malade, le curé vint le confesser, et Ripert mourut comme un bon chrétien. »

un secours dans l'action, pour enchaîner plus fortement sa conscience, pour marcher d'un pas plus ferme dans le chemin du sacrifice. Nulle trace de rêverie dans cette âme méditative, nulle curiosité vaine. Recueillie et toujours agissante, réveillée, toujours présente à elle-même, jamais elle ne donnait prise aux imaginations ; jamais son être ne se dédoublait pour ainsi dire, et ce n'était pas une partie d'elle-même, c'était toute sa personne qu'elle présentait à la lumière. Par cet accord constant de ses actes et de ses pensées, par l'unité de sa vie, par ce profond respect de la réalité, elle était entrée si avant dans la simplicité première qu'elle se trouvait en rapport naturel et libre avec toute vérité, de quelque ordre que ce fût. Ainsi, même en dehors des choses de la foi, les problèmes les plus difficiles s'éclairaient pour elle d'une vive clarté, et dans les questions qui lui étaient tout à fait étrangères, d'un tact très sûr, elle discernait l'erreur sous les apparences les plus trompeuses.

L'enthousiasme religieux se rencontrait chez la Damiane avec un sens pratique très rigoureux qui n'en était que la confirmation. Cet esprit positif éclatait dans tous ses actes. Pour ce cœur si fortement attiré vers le souverain bien, pour cette âme qui montait si haut dans la claire intelligence de la beauté invisible, rien n'était à dédaigner dans les choses de la terre, dans les humbles devoirs. Elle acceptait la vie avec toutes ses laideurs et ses trivialités, elle la traversait sans illusions comme sans mépris, et dans sa persévérance elle se prêtait assidûment aux exigences les plus vulgaires d'une existence commune et bornée. Elle mettait toutes choses à leur place ; elle portait en elle la vraie mesure. Cette mère de famille dont la maison ne se soutenait depuis vingt ans que par des prodiges d'économie et de vigilance, cette travailleuse infatigable, cette ménagère était pour tous un exemple du plus pur détachement. Nuit et jour elle veillait aux intérêts des

siens avec une ardeur incroyable ; toutes ses heures étaient emportées dans un tourbillon d'affaires courantes, de ventes, de négoces, de tracas et de soins domestiques, et dans cette activité extraordinaire, au milieu de ces mille difficultés d'une vie disputée jour par jour, elle gardait son âme libre, elle se donnait sans cesse, elle se possédait tout entière, toute au service du Maître qu'elle adorait en esprit et en vérité.

A toutes les époques, en tous lieux, par son énergie, sa droiture et sa sincérité naturelles, la Damiane aurait donné l'exemple des plus mâles vertus, mais jamais avec cette grandeur naïve, cette humilité, cette tendresse que la femme chrétienne nous a révélées.

Née à Rome, dans le sein du patriciat, aux temps glorieux de la république, elle eût été l'honneur des familles consulaires, la matrone vénérée, la compagne des héros, leur mère, leur amie (1). Sous la loi nouvelle, la Sendrique atteignait à une dignité plus haute, et dans les plus obscures conditions, sans nom, sans fortune, illettrée, dans ce pauvre village de Seyanne, dans cette maison ruinée, on reconnaissait en elle cette noblesse incomparable des âmes fécondées par l'Evangile, les seules qui donnent tous leurs fruits.

Dans la société de cette femme forte, Espérit revenait réellement à lui-même. A la voix de la Damiane, sous

(1) Ceci rappelle les vers de Mistral sur les Arlésiennes au type romain :

La Roumano, elo, dignamen
Sus lis arcas dou mounumen
S'espoumpissie superbo, talo
Qu'au tems d'Auguste li Vestalo.

« La Romaine avec dignité — sur les grands arcs du monument, — se pavanait superbe, — telle qu'au temps d'Auguste les Vestales », *Nerte*, ch. IV, cité dans José Vincent, *Frédéric Mistral*, Paris Beauchesne, 1918, p. 369.

cette calme influence, tout un monde de choses jeunes et naïves, de sentiments vrais, profonds, ingénus, renaissait et grandissait en lui. Quelle transparence donnée à l'âme, ainsi replacée à son aurore, sur ce fonds divin des croyances, aux premières clartés de la foi dans l'âme ! Vives lueurs, aube lointaine, allégresse éthérée, chant matinal des voix les plus douces ! Et l'homme n'a rien à renier de cette piété de l'enfance soumise ; toute la vérité fut reçue à ces heures d'innocence ; qu'elle soit ressaisie à ces pures origines, et l'âge viril en sera illuminé. Pour tous les temps, la même loi demeure ; pour tous les temps, le même amour et la même espérance (1).

*
* *

Quel qu'ait pu être le jugement porté par Buloz sur l'œuvre de La Madelène, le *Marquis des Saffras* obtint le plus vif succès. Il fut mis en volume en 1859 (2) par la Librairie nouvelle. Barbey d'Aurevilly en fit, dans la *Patrie*, le plus grand éloge. Succès et éloges étaient vraiment mérités. Le remarquable écrivain (3) dont l'originalité semblait comme étouffer dans le cadre restreint d'un compte rendu et qui savait jeter sur ses sentences de l'agrément et de la flamme, ne pouvait pas, — après avoir mis lui-même en action les Chouans, les croyances superstitieuses des paysans du

(1) *Le Marquis des Saffras*, Paris, Alphonse Lemerre, 1878, p. 214-217.

(2) M. Georges Vicaire, dans son infiniment précieux *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*, désigne ainsi cet ouvrage : « *Le Marquis des Saffras*, Paris, Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15, Bourdilliat et Cie, éditeurs (Imprimerie A. Bourdilliat), 1859, in-12, couverture imprimée ».

(3) Sur Barbey d'Aurevilly, cf. Jules Levallois, *Critique militante*, Paris, Didier, 1863, p. 179.

Cotentin, les herbagers et les petites gens des villages normands, — ne pas faire un excellent accueil au jeune écrivain qui venait apporter la peinture essentiellement régionale des mœurs du Comtat. Et voici cet accueil, avec ses illuminations et ses fulgurances de style (1) :

I

Il y a quinze jours, à cette place, nous annoncions le poème provençal de *Mirèio*, — cette grande chose qui a réussi comme si elle avait été une petite, une œuvre dont la jeune gloire va s'embellir en vieillissant, comme font les marbres. Or, après *Mirèio*, voici un autre livre, différent d'inspiration, de composition, de langage, et cependant ayant beaucoup de consanguinité et de saveurs communes avec le poème de M. Frédéric Mistral. Dans ce nouveau livre, en effet (un roman au lieu d'être un poème), il s'agit du même terroir et du même ciel que dans *Mirèio*, c'est-à-dire du Midi et de ses mœurs ardentes, saisies et reproduites avec une observation passionnée dans ce qu'elles ont de vivant encore, et jusqu'à ce jour d'inaliénable (2)... Amour et souvenance de la patrie dont les pre

(1) Le feuilleton porte ce titre : « Feuilleton du Pays, Journal de l'Empire, — Bibliographie : *Le Marquis des Saffras*, par M. Jules de la Madelène, à la Librairie nouvelle, boulevard Italien. » Il a été reproduit dans les *Œuvres et les hommes* de Barbey d'Aurevilly, 4e partie, les Romanciers, Paris, Amyot, 1865, *M. Jules de la Madelene*, p. 173-187 (Bibl. nat., 8° Z. 581). Mlle Louise Read propriétaire de l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly, nous a aimablement permis de publier ici ce feuilleton.

(2) Vers cette même époque, Ernest Daudet, dans la *Revue française* (mai-août 1863, 3e année, t. V, p. 766), publiait un article enthousiaste sur *La poesie provençale et le Felibrige* où il s'exprimait ainsi : « O chère

mières impressions teignent à jamais le talent et teignent bien plus fort le génie, sentiment profond des poésies du sol, recherche de la vie où elle est, c'est-à-dire dans les classes populaires, plus près que nous de la nature, préoccupation des choses primitives que tous les jours, hélas ! la civilisation ronge davantage, voilà les parentés intellectuelles de l'auteur de *Mirèio*, le poète, et du moraliste qui a écrit le roman d'aujourd'hui, le *Marquis des Saffras*.

Seulement, parce qu'il était moraliste, comme doit l'être tout romancier, et qu'il ne s'agissait pas uniquement pour lui de peindre avec grandeur des mœurs poétiques et simples auxquelles une intelligence que nous n'avons pas craint d'appeler épique, a donné la plus héroïque des tournures, l'auteur du *Marquis des Saffras* ne s'est pas concentré dans la sphère où l'auteur de *Mirèio* est resté, et ses paysans, ses *primitifs* n'ont plus été ces vanniers, ces pâtres, ces matelots revenus des guerres, ces conducteurs de cavales, ces toucheurs de bœufs campés sur leurs reins d'Hercule, comme les héros d'Homère, dans un ciel d'un bleu olympien. Les siens, à lui, ont été des primitifs encore, mais ils n'ont plus eu la pureté éblouissante, l'enivrant éther des types de *Mirèio*.

La civilisation les a touchés et altérés. Verdeur et profondeur, sinon perdues, au moins compromises ! Ce n'est plus là le paysan éternel, retrouvé dans quelque anse des Cyclades, entre sa charrue et sa barque, le même qu'il fut depuis la Bible jusqu'à Homère et depuis Homère

Provence, province aimée du soleil, pays aux nuits bleues, semées d'étoiles diamantées, sol vigoureux où la beauté des paysages n'est dépassée que par la beauté des femmes, terre toute pleine de souvenirs chers à la poésie, toi qui fus mon berceau et vers qui je reviens toujours avec joie, je te devais ce filial hommage ! Sois toujours heureuse, terre aimée, donne à tes fils l'amour de la poesie ; à côté des poètes qui ont fait ta gloire, fais-en pousser de nouveaux, et que ton nom, toujours répété, soit le symbole de la force intelligente et de l'amour. »

jusqu'aux chansons des Pallikares, mais le paysan des temps où nous sommes, ce débris d'homme fruste qui se polit chaque jour, la dernière goutte du limon créateur qui n'ait pas perdu sa virginité ! Sur celui-là, sur cette tête crépue de Samson, la Civilisation, cette Dalila, a déjà mis cette affreuse main qui coupe la force : demain elle y mettra les ciseaux ! Elle écorcera l'olivier sauvage. Les paysans du *Marquis des Saffras* ne sont déjà plus des paysans, ce sont des candidats en bourgeoisie. On peut enlever de grandes taches de bourgeoisisme sur leur originalité et sur leur vertu, comme chez tous les paysans de cette époque, du reste, où les mœurs, de même que les classes, ont le sang mêlé et tendent chaque jour à se mêler davantage.

Tels sont les hommes que M. Jules de la Madelène s'est donné la mission de nous peindre. Ces paysans-là n'ont pas assurément plus de réalité que ceux du poème de *Mirèio*, mais leur réalité est présentement moins exceptionnelle. Ils sont esthétiquement moins beaux et par conséquent ils s'adressent moins à l'imagination que les pâtres de *Mirèio*, ces figures de bas-reliefs qui vivent, mais ils parlent plus à la pensée Ils la heurtent par tous les contrastes et en sollicitent la fécondité. Types de transition auxquels la marche générale des choses communique de sa mobilité incessante, il faut se dépêcher de les fixer pour s'en rendre compte, car bientôt ils ne seront plus là avec ce progrès qui entraîne tout et qui a le *précipité* et peut être la chute d'une cataracte ! Il n'existe point et il n'existera jamais de Cuvier pour recomposer les nuances sociales perdues, qui ne laissent pas d'os après elles, comme les animaux engloutis. Il faut donc les décrire tant qu'elles durent. Il faut les arrêter au passage, et c'est là le fait des romanciers, ces historiens des mœurs, bien plus profonds et bien plus éclairants, croyez-le, que les historiens de l'histoire !

Eh bien ! cette nuance sociale du paysan d'autrefois qui, dans chaque contrée, va disparaître, M. Jules de la Madelène nous l'a donnée dans son *Marquis des Saffras*, pour son compte et pour celui de son pays. Provincial de naissance et d'éducation première, comme la plupart des esprits très individuels, M. de la Madelène sait que la nuance sociale du paysan varie avec le pays où cette nuance existe, et il le sait trop bien pour avoir imité la faute de l'homme de génie qui, un jour, gâta un de ses plus formidables livres en l'intitulant *Les Paysans*. Lui, l'auteur du *Marquis des Saffras*, — mot patois qui dit, même avant que le livre soit ouvert, quelle est la variété de paysan à laquelle il a consacré ses facultés d'observation et de peinture, — lui, donc, l'auteur du *Marquis des Saffras*, sait parfaitement qu'il n'y a pas plus de paysans en général que d'hommes en général, et que, quand on se sert de ce mot-là, fût-on Balzac lui-même, il faut ajouter une épithète au substantif et particulariser comme la nature.

En effet, vrai peut-être s'il avait été intitulé, par exemple, *les Paysans des environs de Paris*, et que l'auteur eût renoncé à ses paysages de Bourgogne ou les eût remplacés, le livre de Balzac n'est plus, sous sa dénomination abstraite et dure qui étreint mal ce qu'elle veut embrasser, de l'observation libre, impersonnelle et lumineuse ! En vain, est-il écrit avec cette furie de coloris qui fit de Balzac en ses derniers écrits quelque chose comme un Tintoret, d'une exaspération sublime, ce n'est, après tout, pour qui veut conserver son sang-froid devant cette magie, que la satire en action d'un colossal Archiloque qui avait au ventre une peur égale à celle de Pascal pour l'enfer, devant « le Robespierre aux cent mille têtes » et le communisme futur, mais ce n'est pas la vérité !

## II

Or, c'est la vérité que M. de la Madelène a voulu exprimer, la vérité locale, qui n'est jamais que locale en matière de paysan, la vérité des mœurs, des traditions et du langage d'une contrée entre toutes les autres, la vérité étroite, exacte, mais vivante, cependant, car M. de la Madelène est un artiste, qui a puissance de vie, et l'analyse chez lui double l'action sans l'étouffer. Son roman, qu'il aurait pu écrire peut-être comme l'auteur de *Mirèio* écrivit son poème, dans le dialecte de sa terre natale, écrit en français exquis, n'a pas cependant que son titre de patois et roule dans son flot de délicieux provincialismes que M. de la Madelène a trop de tact d'écrivain pour laisser mourir.

Les idiotismes les plus charmants, ces locutions de terroir si difficiles à traduire dans leur grâce native, il les transporte dans la langue qu'il écrit, et il l'en parfume, et c'est ainsi qu'il ajoute à l'individualité de son talent et de son langage l'individualité de son pays.

Et d'ailleurs, si, pour être vrai, il faut être calme, qui jamais fut plus calme que l'auteur du *Marquis des Saffras*? Si, pour bien voir, il faut avoir le regard pur, qui l'eût jamais plus essuyé de toute écume et de toute ombre, colère, mépris, terreur, pessimisme quelconque, que cet observateur aux yeux clairs, qui traduit toujours son observation avec une expression de la même clarté que son regard ? Impersonnel et désintéressé de tout, excepté de la perfection dont l'idée est à l'état d'étoile fixe dans son esprit, l'auteur du *Marquis des Saffras* est un artiste d'une sérénité infinie que le temps n'a pas rendu spectateur comme le vieux Gœthe, car il est jeune, mais qui est né contemplateur, et chez lui l'habitude de la contempla-

tion a tranquillisé immensément la pensée. Le caractère du talent de M. de la Madelène est une grande douceur dans une grande lumière : mais ne vous y méprenez pas ! Ce sont deux toutes-puissances ! La douceur de M. de la Madelène n'a rien de béat, ni d'optimiste, ni de sympathique à côté, ni de dupe comme bien des talents qui n'en sont pas plus doux pour cela, et sa lumière est faite de chaleur et de flamme, dont les rayons peuvent se velouter en passant par le milieu de sa pensée, mais n'y perdent pas leur pénétrante intensité.

## III

Le livre du *Marquis des Saffras* a donc sur les *Paysans* de Balzac, auxquels nous ne nous permettrons pas de le comparer pour la manière, qui est essentiellement différente, la supériorité d'une peinture sans exagération et sans outrance, prise dans la mesure juste de son cadre et dans la réalité. Ce n'est pourtant pas une peinture sobre, c'est une peinture qui a au contraire son opulence, mais fondue dans une harmonie. Les paysans dont le beau roman de M. de la Madelène fait l'histoire sont, nous l'avons dit déjà, ces robustes et lestes paysans du Midi, bruyants, extérieurs, ivres de leur force, têtes de poudre et de foudre, capables de tout dans un moment donné et dont la gaîté est une turbulence encore.

Ces enfants gâtés du soleil et souvent terribles, M. de la Madelène les a fait vivre tels qu'ils sont, non pas seulement dans leur vie domestique et de foyer, mais dans leur vie collective, leur vie d'assemblée, d'émeute, de farandoles et de batailles, car le plein air, le dehors, la place publique, sont pour eux bien plus le foyer que le coin du feu de la maison ; il nous les a montrés en plein XIX[e] siècle et à cette heure du XIX[e] siècle, dominés par l'incoercible élément

méridional qui leur donne encore la physionomie des ancêtres ; par ce caractère héréditaire et local que la poussière humaine ne perd que le dernier et qui se révolte avec tant d'énergie sous l'émiettant et l'aplanissant rouleau que la Civilisation, cette Tarquine à la main douce, qui ne fait pas voler les têtes de pavot sous les coups de baguette, mais qui se contente de les coucher par terre en les caressant, promène par-dessus toutes choses, comme dans une allée de jardin ! A cette heure, la civilisation est au Comtat, comme partout, malheureusement pour l'imagination. Elle y est, et la preuve, — ne riez pas, — c'est qu'on y joue des tragédies !

« En 184 . (c'est ainsi que s'ouvre le roman du *Marquis des Saffras*), pour la Saint-Quinid, fête de leur paroisse, les paysans de Montalric donnèrent une grande représentation de la *Mort de César*. Depuis quelques années, on s'était mis ainsi à jouer des tragédies dans nos villages du Comtat. Pour les fêtes votives on montait les pièces de Racine et de Voltaire. *Zaïre*, *Athalie*, *Brutus* et *César* — *César*, *Brutus*, *Athalie*, *Zaïre*, — on ne sortait pas de là, à Monteou comme à Saint-Didier, à Sarrians comme à Méthamis et à Beaume-de-Venise. »

« Entre toutes ces bourgades, c'était une lutte ardente, une émulation sans égale pour bien faire et se surpasser. Les vieilles jalousies de voisinage étaient transformées. On était en rivalité de tragédies, et dans ces luttes pacifiques on apportait la même passion que dans ces rixes terribles où, vingt ans auparavant, des villages entiers venaient offrir la bataille à des villages ennemis. »

Or, à cette tragédie jouée à Montalric, il y avait au milieu de la foule compacte un homme qui assistait pour la première fois à cette solennité, et c'est de la rencontre et de la combinaison de la tête singulière de cet homme, simple potier-terrailler de son état, et de cette tragédie, dont l'impression le bouleversait, que va sortir tout le

roman de M. de la Madelène. La matière d'un conte va devenir sous sa plume celle d'un volume, en cinq livres. Une tragédie de Voltaire qu'un paysan du Midi veut faire jouer à la fête votive de son village, parce qu'il a au fond de sa poitrine ce souffle immortel du paganisme qu'on appelle l'amour des spectacles et qu'ils ont tous, ces Romains et ces Grecs d'Avignon, de Marseille ou d'Arles, voilà la frêle bobine sur laquelle l'auteur du *Marquis des Saffras* dévidera la plus belle étoffe d'écarlate dans laquelle on ait jamais taillé un récit. Tableau de genre, à ce qu'il semblait, qui monte jusqu'à la fresque et prend des proportions assez vastes pour pouvoir peut-être vous étonner !

Cet homme, en effet, ce potier-terrailler qui est de la montagne et qui s'appelle Espérit, Elzear-Siffrein-Veran Espérit, citoyen de Lamanosc, n'est autre que le héros du livre, le *Marquis des Saffras*, un sobriquet qu'il tenait de sa maison adossée à ces rochers de sable qu'on appelle, dans le pays, des *saffras*. « Le pic et le ciseau jouent à l'aise dans ces roches sablonneuses mêlées de cailloutis. Espérit y avait creusé des caves d'abord, puis des serres, puis des escaliers... Il avait creusé, creusé toujours, poussant devant lui son terrier à droite, à gauche, en haut, en bas, niche sur niche, jardinets sur jardinets. » Artiste de nature, ayant *des dons*, comme eût dit le Bas-de Cuir de Cooper, Espérit avait élevé « au plus haut de ces constructions une sorte de tourelle en bois, à balustres crénelés, où grinçaient des girouettes et des horloges à vent. Sur un pivot tournait en métal creux un ange, portant à l'écusson un *saint clou* et sonnant de la trompette quand la bise se levait. Cette bicoque était connue, dans le pays, sous le nom du *château des Saffras*, et de là le titre de *Marquis des Saffras* que l'on donnait à Espérit. »

Ces détails, nous les avons transcrits, au risque de paraître long, tels qu'on les trouve aux premières pages

du livre de M. de la Madelène, parce qu'ils ne sont pas, comme on pourrait le croire, les inventions d'une fantaisie qui ne sait pas où elle va, mais parce qu'ils ont une raison d'être dans l'idée première de ce roman très combiné et très réfléchi. Cette maison d'Espérit est, en effet, tout Espérit, qui est lui-même tout le roman. Elle est l'industrie et l'art en enfance, dans la pensée et sous la main de cet homme plongé encore dans la gaine du paysan, mais qui s'en détire comme le lion de Milton dans son argile, et qui respire à pleines narines la civilisation qui s'en vient vers son pays et pour laquelle il est plus fait que les autres hommes qui l'entourent.

Placé sur la frontière des deux mondes, Espérit (nous aimons ce nom presque symbolique) est, de fait, l'esprit même, l'intuition, le pressentiment, la vie plus haut, l'art et ses divinations. M. de la Madelène a fait de son héros un inventeur. Pour ces populations auxquelles il est mêlé, pour ces gens de la plaine et de la montagne, c'est un sorcier, si ce n'est pas un fou, c'est un timbré, comme on dit parfois, quand l'esprit a frappé trop fort sur le cerveau d'un homme ; ils l'appellent l'*espérit de la lune*, l'*espérit des cigales*, et même l'*évêque des cigales*, les jours où ils l'aiment davantage, car ils l'aiment, cet homme qui en sait plus long qu'eux par les seules forces mystérieuses de sa pensée, sans avoir comme eux rien appris ! Dans la littérature contemporaine, nous ne connaissons rien de plus habilement et de plus finement tracé que ce caractère d'Espérit, ce génie de village venu en pleine terre, et qui n'est pas seulement le génie de l'industrie, moins étonnant et tout de suite compris parmi ces populations actives et âprement utilitaires, mais le génie, l'inutile et contemplatif génie de l'art, cette divine paresse que, de tous les genres de génie qu'il a donnés aux hommes, Dieu a certainement fait le plus beau.

## IV

Et il n'y avait d'ailleurs qu'un artiste enfant à son aurore, et charmant comme tous les enfants et comme toutes les aurores, qui pût naïvement s'encharmer — et à ce point — d'une tragédie de Voltaire, et un initiateur de vocation qui pût s'atteler à ce projet de la faire jouer, cette tragédie, dans son village, malgré l'indifférence, les railleries, les routines, l'inintelligence, les obstinations des circonstances et des hommes, toujours plus bêtes qu'elles...

Pour que la donnée du livre de M. de la Madelène fût admissible, il fallait Espérit, il fallait cette perle de poésie éveillée, d'enthousiasme, de candeur, de finesse, de douceur infatigable, il fallait ce lunatique irrésistible qui finit par les emporter dans sa nuée, les plus récalcitrants, les plus lourds à soulever, les plus attachés à la terre, et qui fait jouer un jour, et *qui qu'en grogne*, sa tragédie devant dix villages rassemblés ! Dès les premières pages de ce roman, qui marche toujours et ne s'arrête qu'à la dernière, le développement du caractère d'Espérit et celui des faits et des épisodes sont congénères. Or, ces faits et ces épisodes sont nombreux, c'est la lutte engagée par Espérit contre tous les obstacles, qui amène devant le regard les événements et les personnages.

Doué de facultés très dramatiques, sachant s'effacer, cette chose difficile, car l'esprit est égoïste comme le cœur, et ne procédant nullement à la manière des romanciers contemporains qui entassent les descriptions, les paysages et les portraits, dans une ivresse de plastique qui est une maladie littéraire du temps, M. de la Madelène ne fait guère de portraits qu'en quelques traits, quand il en fait, et chez lui, c'est l'action et le dialogue qui peignent le personnage, le dialogue surtout, que M. de la

Madelène a élevé à un rare degré de perfection. Tragique ou comique (et quelquefois du plus profond comique), ce dialogue est celui d'un homme qui a mieux que l'instinct de la grande langue que le théâtre doit parler et de ses concisions sévères, et peut-être l'auteur du *Marquis des Saffras* trouverait-il par là une glorieuse voie, mais, d'un autre côté, dans un pays où le théâtre a une législation si étroite et si dure, M. de la Madelène doit-il rester dans le roman pour conserver toute son acuité de moraliste, et, comme peintre de mœurs, toute son ampleur d'observation !

Car c'est là qu'il est important de revenir. L'auteur du *Marquis des Saffras* ne peint pas comme il peint (par eux-mêmes) que des types individuels, très curieux, très originaux et cependant très humains et très vrais. Après nous avoir donné cet admirable Espérit que j'oserai appeler une création, le premier inventeur à qui il ne faille pas crier : « Sois doux ! » et qui n'ait pas sur le cœur un vautour comme Prométhée, mais une colombe, après avoir donné une si magistrale saillie à ce Marius Tirard, le maire de Lamanosc, une tête qu'aurait admirée Walter Scott ; après nous avoir épinglé cette vieille Mlle Blandine, travaillée comme les dentelles rousses de son corsage, Mlle Blandine, un type de vieille fille nouveau, quand ils sont tous usés, les types de vieilles filles ; un type de contradiction presque géniale et d'adorable bonté cachée, M. de la Madelène n'est qu'à moitié de son talent, et la plus belle moitié de ce talent, la voici. Il fait mouvoir les foules (1) que Shakes-

(1) En dépeignant ces ardeurs et ces troubles populaires, Jules de la Madelène avait certainement dans le souvenir des faits tout semblables que la révolution de 1848 avait amenés dans le département de Vaucluse. On lit, par exemple, dans le *Mémorial de Vaucluse* du jeudi 8 juin 1848 : « A Rognonas, à Château-Renard, à Eyrargues, des rivalités de clocher et des divisions d'opinion ont amené des provocations réciproques, manifestées par *des farandoles*, des cris menaçants et l'exhibition d'un drapeau qui n'est pas celui de la République. Quelques indi-

peare, plus heureux que lui, pouvait mettre à la scène et qu'il ne peut, lui, faire mouvoir que dans des romans. Il les connaît, il les agite, il les remue et les penche, il leur ouvre le sein, il les décompose, et avec une puissance bien supérieure à celle qu'il possède, et dont il fait preuve quand il n'a affaire qu'à l'homme seul.

Nous le disons en finissant, là est la force indiscutable et absolue du talent de M. de la Madelène. Lorsque, dans le cours du roman, Espérit parvient à faire jouer sa tragédie, il éclate tout à coup, à la représentation qu'il a achetée par tant d'efforts, une émeute effroyable qui, à elle seule, ferait lire le livre du *Marquis des Saffras* et classerait l'homme qui l'a peinte. La fougue qui enlève un si vaste ensemble ne nuit pas aux effets poignants des détails et n'en altère pas la lumière. C'est de la plus complète beauté. L'émeute qui ouvre le fier roman de la *Prison d'Edimbourg*, ce chef-d'œuvre, est moins saisissante et moins terrible, et ce n'est pas la seule attestation que l'auteur du *Marquis des Saffras* nous donne de sa haute aptitude à pétrir les cœurs populaires et à traduire avec une énergie digne d'elles les fortes passions qu'ils contiennent.

Dans ce roman — qu'on pourrait appeler une immense tragi-comédie à tiroirs et à tiroirs pleins de choses, — il y a un amour jeté là, en passant, cet amour exigé dans toutes les pièces françaises par l'imagination du public, mais cet amour n'est qu'une visée secondaire dans la préoccupa-

vidus ont été arrêtés. Les communes des environs ayant tenté de délivrer les prisonniers, des troupes ont été demandées par le maire de Château-Renard au commissaire du gouvernement à Avignon et au général de brigade Régeau. Ces troupes sont parties dans la nuit sous les ordres du capitaine de gendarmerie Rougeon, dont l'énergie et le courage en ont imposé plus d'une fois aux perturbateurs de l'ordre. » Dans ce pays de Mormoiron dont le colonel baron de la Madelène avait été le conseiller d'arrondissement, il y eut des troubles violents à cause du curé, l'abbé Joannis, dont la population, au moins en partie, ne voulait pas le départ et qui consentit, pour le bien de la paix, à donner sa démission (*Mémorial de Vaucluse*, 19 octobre 1848).

tion de l'auteur, sous la main duquel le vaste cœur compliqué des foules palpite mieux que les cœurs grêles de moineau de ses amoureux ! Certainement c'est ce qu'il y a de moins réussi dans le *Marquis des Saffras*, c'est cet amour sans relief de Marcel et de Sabine, qui s'y perd et qui ne s'y perd pas assez.

M. de la Madelène est un de ces esprits qui n'ont pas besoin de l'amour, cette tyrannie des imaginations françaises, pour se montrer moraliste profond et peintre dramatique passionné. Il pourrait faire des livres comme en fit Godwin (1), cet homme viril. Seulement William Godwin a le sombre anglais, le regard noir, l'âpreté, la brusquerie, l'amertume. M. de la Madelène, lui, est un artiste d'une sérénité presque inaltérable. Il a le regard transparent, et peint la tête dans la lumière, y mettant la passion elle-même, dans cette lumière, quand il la peint furieuse et sauvage. Si les anges peignaient la passion humaine, on peut croire qu'ils peindraient ainsi. Deux mots déjà dits, et que nous répéterons, résument cette manière, — la grande lumière dans la grande douceur, — la douceur des forts à qui rien ne résiste et qui n'ont à faire nul effort pour tout emporter !

J. Barbey d'Aurevilly.

*
* *

A cet article éclatant nous ferons succéder le compte rendu, très favorable au roman, plein de cordialité

(1) William Godwin, économiste et romancier anglais (1756-1836), publia, en 1793, ses *Recherches sur la justice politique*, où il attaquait violemment les prétentions des classes privilégiées. Il est aussi l'auteur des *Aventures de Caleb Williams* (1794), où il mettait en action les théories émises dans le précédent ouvrage. Ce roman eut un succès prodigieux. Cf. Augustin Filon, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1916, p. 608-609.

pour l'auteur, d'un ami de Jules de la Madelène, Hippolyte Babou (1), qui le donna dans la *Revue française*, — l'une de ces revues du second Empire qui contiennent tant d'excellents articles, écrits avec autant de solidité que d'agrément, et où l'on est souvent tout surpris de trouver fort convenablement traitées des idées et des recherches que les critiques des époques suivantes nous ont présentées comme d'extraordinaires découvertes. Hippolyte Babou, méridional lui-même, ne pouvait pas ne pas avoir la parfaite intelligence de ce monde provençal ensoleillé et de ces mœurs pittoresques que décrivait et analysait Jules de la Madelène, — et il a su le dire avec un agréable abandon sympathique et admiratif.

J'annonce une bonne nouvelle à ceux qui ne lisent pas de romans : voici un roman qu'ils liront, parce qu'il est vraiment romanesque. *Le Marquis des Saffras* a pour moi le rare mérite de ces œuvres littéraires qui, grâce au milieu où elles sont placées, au goût élevé qui les soutient, au talent de l'auteur qui les anime, ressemblent à un palais

(1) Hippolyte Babou, né à Peyriac (Aude) en 1824, entra de bonne heure dans le journalisme. Il a collaboré au *Corsaire*, au *Charivari*, à l'*Illustration*, à la *Patrie*, à l'*Athenæum*, à la *Revue nouvelle*, à la *Revue française*. Il a donné une *Notice sur les Mémoires de Mme de la Guette*, 1850, in-16, édité les *Lettres familières écrites d'Italie du Président de Brosses*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, 2 vol. in-12, et publié les *Payens innocents*, nouvelles, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, in-18, et *les Amoureux de Mme de Sévigné*, Paris, Didier, 1862, in-8°. Il est mort à Paris le 16 octobre 1878. — Cf. Ad. Bitard, *Dictionnaire général de biographie contemporaine*, Paris, Maurice Dreyfous, 1878, p 65 ; Ant. Laporte, *Bibliographie contemporaine, histoire littéraire du XIXe siècle*, Paris, A. Laporte, 1884, t. I, p. 104. Dans *la Silhouette* du 12 juillet 1846, p. 28, il y a un éreintement d'Hippolyte Babou et des rédacteurs de la *Revue nouvelle* appelés irrévérencieusement *les Babouins*.

aérien, à une île flottante, à une oasis enchantée. Dès qu'on veut y pénétrer, il faut bravement quitter le sol, ou se détacher des continents, ou franchir les déserts. L'effort et la grâce sont nécessaires pour aller contempler de près ces coins de paradis. Je n'ai jamais compris pour ma part ce qu'on pourrait appeler les *romanciers sur place*, et j'entends par là ceux qui, manquant d'imagination ou, pour parler scientifiquement, de puissance motrice, déroulent leurs plats ouvrages aux pieds du lecteur immobile, comme des cartes de géographie. Ils n'ont jamais soupçonné, ils ne soupçonneront jamais, ces piètres inventeurs, que la première condition du romanesque, c'est l'ébranlement soudain de l'auteur, de son œuvre et du lecteur qui appareillent à la fois, et partent ensemble, sur un signe de l'imagination, pour la merveilleuse contrée de l'inconnu. Qui dit roman et qui dit poésie, suppose immédiatement voyage, essor, ascension, aventures de l'esprit et départ de l'âme Vous avez beau peindre les réalités présentes ; si vous avez de l'imagination, ces réalités brisent leur cadre et s'envolent à l'horizon, où le public, arraché de son siège, doit aller les rejoindre à travers les profondeurs lumineuses des grandes perspectives. Quel écrivain ou quel artiste ne sait qu'un roman parisien, qu'un tableau parisien, doivent apparaître au zénith ou à l'horizon de Paris ? Ce grand voyageur romanesque, Balzac, voyageait autant, et faisait autant voyager le lecteur, dans ses scènes de mœurs parisiennes, que lorsqu'il allait en expédition dans les provinces, que s'il fût allé en expédition dans les mers du Nord : Balzac avait au plus haut degré la puissance motrice, l'Imagination.

Les hommes réellement intelligents n'ont pour les romans tant de mépris que parce qu'ils ont presque toujours eu affaire à des *romanciers sur place*, à des *romanciers de place*, si l'on veut ; de purs charlatans, fils de charlatans, de frivoles bavards, des improvisateurs qui ruminent, des

comédiens sans génie, mais non pas sans école et sans mémoire. Lire de tels romanciers, à quoi bon ? Ne vaut-il pas mieux aller au spectacle, écouter négligemment leurs égaux, que du moins on ne lit pas, les auteurs dramatiques de la Porte-Saint-Martin, des Variétés, de l'Odéon, et même du Théâtre-Français ?

M. Jules de la Madelène est un homme d'imagination : je le vois dans le monde littéraire, parmi ces élus que j'appelle les Princes du sang. Il en a la douce fierté, l'autorité calme, le sourire persuasif, le regard pénétrant et clair. Sur ses terres il est souverain. Mais avant de rentrer dans son Ithaque, il a visité, comme Ulysse, les pays et les nations, les hommes et les choses de ce monde. Il s'est passionné, il a senti, il a imaginé, il a vécu. Je n'ai pas appris qu'avant de vivre, il ait essayé de régner. J'affirmerai simplement, pour parler sans figure, qu'avant d'écrire des romans, il a voulu être un homme, et qu'il n'est pas venu tout exprès de sa province à Paris pour être un romancier patenté, assermenté, improvisé, n'ayant jamais fait vœu, que je sache, de débuter dans la vie par une sottise. Comme les hommes du XVII^e^ siècle et du XVIII^e^ qui n'avaient point sur leur maison enseigne de spécialiste (qu'on me pardonne ce mot barbare), M. Jules de la Madelène a passé résolument par les études les plus diverses, affolé de poésie, curieux de science, épris de philosophie, d'histoire, de politique et même de théologie. Tout cela, dira-t-on, pour aboutir à faire des romans ? Et l'on sourira de compassion : car les niais ont leur fatuité, les ignorants leur superbe ! Eh bien ! oui, pour faire aujourd'hui des romans, comme autrefois pour faire des tragédies, il n'est nullement indifférent d'apporter à son imagination, si puissante qu'elle soit, un trésor incorruptible de vie philosophique et morale. Quand on a formé en soi le moraliste, le philosophe et même le *citoyen* (un vieux mot qui signifie encore quelque chose), on a grande

chance, si l'on est bien doué pour les arts, de devenir un esprit sincère, par cela seul qu'on est un homme convaincu et bien avisé.

Un esprit sincère ! La chose est rare, et pourtant la personnalité qui est l'originalité en germe, ne saurait exister sans la sincérité. Donnez-moi quelques esprits sincères, au milieu de cette cohue d'esprits menteurs ou imitateurs, et je réponds que l'avenir littéraire est assuré. Ils auront la passion, ils auront l'ambition, ils auront le courage, ils auront la vie. Croyez bien que tout d'abord ils étonneront le public ; mais on les écoutera plus tard, on les suivra, on sera forcé d'entrer en lutte ou en amitié avec eux. Il y aura nécessairement entre les écrivains et les lecteurs intelligents des pactes sympathiques et de francs duels, il y aura correspondance, dialogue, entretien, et, par conséquent, existence commune et commune destinée.

C'est avec une profonde joie que j'ai reconnu dans M. Jules de la Madelène un de ces esprits convaincus, déniaisés, personnels et sincères. Opinions et sentiments, antipathies et sympathies de l'intelligence, croyances et doutes de l'âme, tout est bien de lui dans son œuvre, qui n'est cependant nullement didactique, nullement démonstrative. Le *Marquis des Saffras*, au contraire, se distingue par un caractère charmant de naïveté poétique. Il y a dans le développement du roman, dans les nombreux épisodes groupés autour de l'action principale, dans les physionomies et les rôles des personnages qui le traversent, une grâce d'abandon, une vivacité ou une lenteur d'allures, quelque chose de libre et de capricieux : le naturel, enfin, mais le naturel, comme on peut l'entendre en supposant une intelligence bien douée et bien ordonnée. Plus d'une fois, en tournant les pages du livre, il m'est arrivé de songer à Walter Scott, ce beau lac tranquille au haut des montagnes, si lumineux, si limpide, si purement encadré

par les lignes du ciel et des monts, cette noble coupe d'eau vive qui déborde et s'épanche au hasard, c'est-à-dire en suivant sa pente, en se frayant de tous côtés des routes mobiles, tantôt renversant les obstacles et tantôt les embrassant à loisir pour les surmonter sans bruit.

Se rappeler l'auteur d'*Ivanhoë* en admirant l'auteur du *Marquis des Saffras*, ce n'est pas du tout affirmer que celui-ci procède de celui-là, qu'il a imité ou copié. Non, certes ! Ce serait tout au plus laisser voir, dans ce miroir supérieur de la réalité où chaque œuvre d'art se reflète, un certain air de famille entre deux figures littéraires. M. Jules de la Madelène a déjà, comme je l'ai dit, sa physionomie distincte : rien d'anglais ni d'écossais n'a jamais atteint cette frémissante nature de Français du Midi. Le style, la pensée, l'ordonnance, les caractères, tout accuse, dans le *Marquis des Saffras*, le pays, la race, la langue, l'esprit, le sentiment des légitimes héritiers de Rome et d'Athènes. M. Jules de la Madelène est resté le fils de cette mobile nation qui, malgré ses voyages et ses alliances à l'étranger, malgré ses glorieuses campagnes romantiques en Angleterre et en Allemagne, représente invinciblement dans le monde moderne le type éternel du peuple classique, ou, ce qui est la même chose, du peuple universel. Cette fidélité au sol et même au terroir, à nos vraies traditions, ce n'est pas la *Revue française* qui l'en blâmera. Le titre de la *Revue*, les écrits pleins de diversités qu'elle réunit sans crainte dans le même cadre, témoignent assez que le sens philosophique et poétique de la tradition nationale ne s'effarouche sottement d'aucune tentative de l'esprit. Nous aimons ici toutes les hardiesses en littérature, excepté les hardiesses à reculons, n'en déplaise aux derniers traînards d'une génération éteinte qui, pour apprendre les jeux de l'audace, regardent pieusement sauter les écrevisses.

M. Jules de la Madelène appartient à la génération nou-

velle ; il en a les dons et l'empreinte. Toute rhétorique lui déplaît, même sous la forme d'effusion lyrique. Ce qu'il aime avant tout, son livre le prouve, c'est une langue précise et simple, vivante, portant haut la pensée, et la chassant au loin devant elle, comme la poudre enflammée chasse les balles. Aucun moule littéraire : les derniers sont aussi anciens que les plus anciens. Aucun formulaire d'école, aucun modèle à proclamer ou à reproduire ; l'indépendance absolue de la nature personnelle, de l'imagination affranchie se déployant à la clarté de l'intuition critique, comme cette impérissable liberté humaine qui s'exerce et combat sous le rayon de la prescience divine.

Imagination et critique, le *Marquis des Saffras* a ce double attrait ! Une veine d'ironie circule dans ce roman que l'imagination a bâti de ses doigts de fée. Mais je me hâte d'ajouter que l'ironie de M. de la Madelène semble toute faite de compassion. C'est le sourire à peine moqueur, spirituel et attendri, de la Charité française, une vertu chrétienne que les sots charitables ne connaîtront jamais.

Je n'analyserai pas le *Marquis des Saffras* ; il faut qu'on le lise. Je me contenterai d'indiquer le lieu de la scène, pittoresquement resserré entre deux montagnes du Comtat Venaissin. Espérit et Sendric, la tante Blandine et la Damiane sont déjà des Français, je le veux bien, puisqu'ils jouent la tragédie à Lamanosc, avec l'autorisation du maire de la commune, Marius Tirart. Il serait curieux pourtant de montrer ces sauvages raffinés et brutaux, athlétiques et subtils, à un Parisien de Paris. Que dirait-il de ces êtres singuliers ? Les regarderait-il comme des compatriotes ? Je ne le crois pas du tout. Il devinerait vite, après quelques mouvements de surprise amusante, de curiosité, d'effroi, ou du moins d'inquiétude, que les personnages de M. Jules de la Madelène sont des Provençaux authentiques, élevés,

comme sous l'ancien régime, en terre papale. Ces gens-là, quoique bons chrétiens, ont le diable au corps. M. Jules de la Madelène a réuni dans un cirque romain de son pays une demi-douzaine de ces originaux, et il leur a donné des gens du Nord et des méridionaux francisés à dévorer Les lions de Vaucluse se sont élancés : il ne reste plus trace de leurs victimes.

Gloire donc à Lamanosc, mon cher Jules ! Et puisque vous êtes devers Avignon, languissant et souffrant, priez donc votre Espérit, s'il existe encore, Espérit le fou, Espérit de la lune, de vous mettre en bouteille l'air et le parfum du pays. Espérit vous guérira, j'en suir sûr, et vous renverra plein de santé, plein de vie et de joie à ceux qui vous aiment.

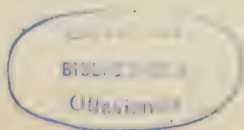
HYPPOLYTE BABOU (1).

*
* *

La vie de Jules de la Madelène devait être à cette époque, — de 1852 à 1855, — ni fort aisée ni tout à fait dépourvue de moments agréables où il devait fortement oublier son intérieur et sa jeune femme. Jules Levallois nous dépeint le monde où il vivait, les relations qu'il avait, les distractions qu'il prenait :

Les causeries étaient le seul luxe que [mes camarades de Bohème] pouvaient se permettre. Souvent elles se prolongeaient bien avant dans la nuit. On se conduisait et reconduisait à satiété, de l'avenue d'Orléans, par exemple, à la rue du Caire et réciproquement. De quoi ne parlait-on pas ? Toute la création y passait, et il semblait en se sépa-

(1) Hippolyte Babou, *Le marquis des Saffras*, par M. *Jules de la Madelène*, dans la *Revue française*, mai-juillet 1859, p. 570-573.



rant que l'on n'eût rien dit encore. Quand l'un de nous avait quelque argent, on noctambulait jusqu'au divan Le Peletier où l'on rencontrait parmi les habitués les deux la Madelène, Jules et Henry, Gérard de Nerval dissertant à perte de vue sur Gœthe, Baudelaire, Poulet-Malassis. En été, on faisait d'interminables courses à Meudon, à Fontenay-aux-Roses, à Châtenay, pédestrement, bien entendu, aller et retour, et, dans les repas, sous la tonnelle, on compensait la rareté des mets par l'abondance des lectures et des récitations. Bladé, aujourd'hui retiré en province et correspondant de l'Institut, savait par cœur les poésies alors peu répandues de Leconte de Lisle. Il disait à merveille l'*Arc de Civa*, les *Hurleurs*, les *Ascètes*, et surtout ce beau poème de la *Fontaine aux lianes* (1).

Nous rencontrons encore Jules de la Madelène dans un autre milieu qu'Alexandre Schanne nous décrit avec complaisance. C'était la brasserie Andler, située dans cette partie de la rue Hautefeuille qu'a fait disparaître le percement du boulevard Saint-Germain. On appelait, dans le monde des arts et des lettres, cette brasserie « la brasserie des réalistes ».

Cet établissement était de très modeste apparence. C'était un véritable cabaret de village. Le patron était Suisse d'origine, et la prononciation de notre langue lui était toujours demeurée un secret. Avec ça il avait l'esprit lent et, s'il comprenait nos plaisanteries, ce n'était guère qu'après huit jours de réflexion. En effet, on l'a vu parfois éclater de rire sans cause apparente ; si on lui demandait le pourquoi de cette gaieté intempestive, il répétait le ca-

(1) Jules Levallois, *Mémoires d'un critique*, Paris, Montgredien, s. d., p. 92.

lembour ou « l'à-peu-près » de la semaine précédente. C'était à croire qu'il avait écrit dans son pays pour se le faire traduire. Courbet a fait de M[me] Andler un excellent portrait ; il l'a représentée à son comptoir, demi-cachée derrière un pot de fleurs et le tronc des pourboires.

J'ai à relater un autre tableau. Il existe dans la famille du comte de Dreuille-Senecterre, habitant le Nivernais (1), une toile d'Armand Gautier, représentant le café des réalistes avec tous ses réalistes.

Le succès de cette brasserie dura bien une dizaine d'années. Mais vint un temps où elle n'eut plus le monopole de la bonne bière ; d'autre part l'entêté cafetier ne voulait pas suivre le progrès en établissant la pompe qui commençait à fonctionner partout. Aussi la vente courante finit-elle par faire défaut... Les jeudis à la brasserie Andler étaient les grands jours. Je n'avais garde d'y manquer ; et pourtant mon « rire de cor de chasse » (expression de Murger) avait le don d'agacer les nerfs du patron qui disait dans son baragoin helvétique : « On foit pien qué Moncié Schanne il être là : on fait tu bruit ! »

Les réalistes, assez peu nombreux, en somme, n'en attiraient pas moins à leur table des curieux venus de tous les coins de Paris, car on commençait à parler d'eux.

Il est bien entendu que je compte comme camarades, et non comme intrus, plusieurs étudiants en médecine qui, à leur manière, sont devenus des réalistes en se faisant chirurgiens. Pour la plupart ils ont aujourd'hui un nom dans la science ; ce sont les docteurs Reliquet, lithotricien ; Frison, professeur à la faculté d'Alger ; de Barrel de Pontevès, dont la remarquable thèse *Des nerfs vaso-moteurs et de la circulation capillaire* a été médaillée ; Meynier, agrégé ès sciences, tué par le froid en Sibérie où l'avaient appelé des recherches anthropologiques, etc... J'inscris

(1) Probablement au château de l'Epeau, par Donzy (Nièvre).

encore sur la liste un agronome, très bon musicien, Laverrière ; un mathématicien, membre très actif de la Société philotechnique, Vialet ; un ancien normalien, Rillette ; un étudiant en droit, Gambetta.

Parmi les artistes et hommes de lettres se trouvaient naturellement les grands chefs Courbet et Champfleury, puis près d'eux, **mais avec intermittence**, Duranty (1), rédacteur du journal *le Réalisme*, Fernand Desnoyers (2), auteur de la pantomime du *Bras noir* ; Emile Montégut, Jules Vallès, Lorédan Larchey, Gustave Planche, **Jules de la Madelène**, Théophile Silvestre, Max Buchon, Proudhon,... et les peintres : Decamps, Daumier, Français, Hanoteau, Corot, Armand Gautier, Bonvin ; les sculpteurs

(1) Louis-Emile-Edmond Duranty, journaliste et romancier français, né et mort à Paris (1833-1880). Disciple de Champfleury, il attaqua, dès le milieu du XIXe siècle, l'école romantique et sa conception de l'art. Il a ouvert la voie au naturalisme de Zola par les articles qu'il publia dans *le Réalisme*, petite revue éphémère à laquelle il collabora activement. De 1860 à 1878 il a publié six romans, dont le premier et le meilleur est intitulé : *Le malheur d'Henriette Gérard* (1860). Ses analyses psychologiques exactes sont exposées avec une certaine sécheresse soit dans la composition, soit dans le style, qui a nui à sa renommée, bien inférieure à son mérite. On a encore de lui un *Théâtre des marionnettes du jardin des Tuileries* (1862), recueil de petites pièces humoristiques où il y a beaucoup de verve et d'esprit.

(2) Fernand Desnoyers, né et mort à Paris (1828-1869), fut un écrivain d'un sentiment délicat et d'une singulière originalité. Il fit partie de ce groupe de littérateurs qui réalisèrent totalement la *Vie de Bohème* de Murger. Ses œuvres dispersées au hasard, n'ont jamais été recueillies. On a de lui : *le Bras noir*, pantomime (1856), le *Salon des refusés* (1863) ; *Petit tableau de Paris illustré, mœurs, curiosités, etc.* (1864). Parmi ses fantaisies poétiques, on cite surtout : *Madame Fontaine*, *l'Amour dans les blés*, les *Poèmes du vin*, les *Vers fantasques* et la célèbre apostrophe *A Casimir Delavigne* :

Habitants du Havre, Havrais !
Je viens de Paris tout exprès
Pour jeter à bas la statue
De Delavigne (Casimir) :
*Il est des morts qu'il faut qu'on tue !*

Ce dernier vers est resté célèbre.

Barye, Préault... Enfin le musicien Debillemont, le céramiste Parvillée, et le critique d'art, devenu conseiller d'Etat, Castagnary (1)...

Ce sont tous ces réalistes que Monselet, à cette époque, représentait, dans une amusante pantomime, faisant *Le siège de la Revue des Deux Mondes* (2). L'on y voyait Champfleury s'élançant, avec ses disciples, à l'attaque de la forteresse. Ils arrachent Buloz, flanqué de son fidèle Victor de Mars et entouré de son état-major, Cucheval-Clarigny, Beulé, Forcade, Scudo, Mazade, Montégut, Saint-René Taillandier, à une béatitude de demi-dieu devant lequel les pas les plus variés sont exécutés en son honneur, tantôt par les Economistes et tantôt par les Universitaires. M. Taine lui-même joue « la Shakespearienne ». Champfleury, déguisé en ermite, pénètre dans la place et, voulant endormir Buloz par un narcotique, se trompe de verre et s'endort lui-même. Les courtisans de Buloz enferment l'ermite prétendu dans la « Tour du Nord ». L'emprisonnement de leur chef avive le courage de ses partisans. Après de nombreux engagements où se distinguent Trombouillot, Thulié, Duranty, la citadelle est emportée. Buloz s'y défend encore la hache à la main ; enfin, vaincu, il se rend. On ne lui accorde la vie qu'à la condition de publier dans l'un de ses plus prochains numéros une œuvre réaliste, une œuvre de Champfleury (2).

(1) Alexandre Schanne, *Souvenirs de Schaunard*. Paris, Charpentier, 1887, p. 295-298.

(2) Cf. Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis. La Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française*, p. 339-342.



En 1856, la *Revue des Deux Mondes* publia *le Comte Alghiera*, roman très court où Jules de la Madelène nous représente une Anglaise s'enamourant d'un réfugié italien, le comte Alghiéra, qu'elle épouse, et dont peu à peu elle se détache au point de le haïr. Son âme septentrionale s'aperçoit qu'il y a incompatibilité d'humeur entre elle et ce mari méridional.

Enhardi sans doute par ces succès, et peut-être sur les suggestions des éditeurs Michel Lévy, Jules de la Madelène, en 1857, réunit en un volume intitulé *les Ames en peine* diverses nouvelles et, parmi elles, celles qu'il avait jadis publiées dans la *Revue indépendante*. Les nouvelles contenues dans cette dernière publication étaient : *Rosita* qu'il avait dédiée en 1845 à son ancien maître et ami Louis Richaud. — *La dernière heure d'un Stradivarius*, dédiée en 1844 à M. A. de Rochebelle, — *Les gants vert pâle* dont la composition remontait à 1845. — *Les Aventures de Si-Babouri*, conte algérien dédié à M. le Dr Augier, *Les cinquante aveugles ou les dinars de Nadir-Khouli*, conte persan, que l'auteur disait tenir, ainsi que le conte algérien, du « savant orientaliste Cherbonneau », de « l'ami Cherbonneau » (1).

(1) Jacques-Auguste Cherbonneau, né à la Chapelle-Blanche (Indre-et-Loire), fut l'élève, à l'École des langues orientales, de Reinaud et de Caussin de Perceval, devint professeur d'arabe à Constantine, directeur du collège arabe d'Alger, fut chargé de l'inspection des écoles indigènes d'enseignement supérieur d'Algérie en 1879, puis nommé professeur d'arabe à l'École des langues orientales. Il était correspondant de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles Lettres). Il mourut à Paris en

Hippolyte Babou consacra encore dans la *Revue française* quelques lignes aimables à ce recueil des *Ames en peine* :

Il me reste à parler des *Ames en peine* de M. Jules de la Madelène, livre spirituel, charmant, passionné, qui m'a donné de longues heures d'émotion pénétrante et de tendre recueillement. Les *Aventures de Si-Babouri*, les *Cinquante aveugles ou les Dinars de Nadir-Khouli* sont deux contes des *Mille et une nuits* inventés par une fée d'Occident, vrais bijoux dont la forme est au moins aussi précieuse que la matière. L'intelligence du vrai fantastique se révèle à un haut degré dans *Rosita* et dans la *Dernière heure d'un Stradivarius*. Je garderai pourtant, après avoir fermé le livre, une prédilection de cœur pour une simple histoire, très courte, très fine, très attachante et très romanesque. Cela s'appelle tout simplement les *Gants vert pâle* ; cela ne s'analyse pas, mais cela se respire comme un parfum qui monte à l'âme et dont l'âme reste embaumée. Je relirai cette nouvelle, comme on va revoir les beaux paysages où l'on a senti par un soir tranquille ce qu'il y a de plus intime et de plus pur dans la vie (1).

1882. Parmi ses publications, on peut signaler les *Fables de Lokman*, 1846, in-12 ; — *Traité méthodique de la conjugaison arabe*, 1854 ; — *Essai sur la littérature arabe au Soudan*, 1855 ; — *Dictionnaire français-arabe*, 1872 ; — *Dictionnaire arabe-français*, 1874. Il avait traduit des *Mille et une nuits* l'*Histoire de Nour-ed-dine et de Schems-ed-dine*, Paris, 1852, in-12. (Cf. Jules Mohl, *Vingt-sept ans d'études orientales*, Paris, Reinwald, 1879, t. I, p. 487.)

(1) *Revue française*, juin 1857, p. 320, à la fin d'un article d'Hippolyte Babou sur les *Contes et Romans* récemment parus (p. 315 : *Les six Aventures*, de Maxime du Camp ; — *La Païenne*, de Laurent Pichat ; — *Les Roués sans le savoir*, de Louis Ulbach ; — et les *Ames en peine*, de Jules de la Madelène.

## II

A partir de cette époque, travaillé et miné de plus en plus par le chagrin et la maladie, Jules de la Madelène en arrive à ne plus croire qu'il y ait quelque utilité dans le travail littéraire et, en particulier, dans les romans, à la grande désillusion et à l'extrême mécontentement de ses amis, surtout de Charles Asselineau (1), qui réclament de lui des efforts nouveaux et de nouvelles œuvres pour qu'il accroisse sa réputation littéraire. Sous l'influence des déceptions que lui avaient causées et la politique et les lettres, sous le coup de la gène qui accablait son existence désenchantée par sa vie de ménage intermittente, sur les conseils et les exemples de sa sœur Mme Camille Barjavel, Jules de la Madelène se réfugia de plus en plus dans la charité et dans la piété. Il n'avait que des ressources bien exiguës, il était très pauvre et, pourtant, il s'occupait de bonnes œuvres, d'aumônes, de bons de pain, d'orphelins. Il faisait partie d'une

(1) Charles Asselineau, littérateur, romancier, critique, né à Paris en 1821, fut attaché à la Bibliothèque Mazarine à partir de 1859 ; il mourut en 1874 à Châtelguyon (Puy-de-Dôme). On lui doit plusieurs bonnes éditions, entre autres celles de La Bruyère, chez Alphonse Lemerre, 2 vol. in-8°, des travaux originaux, des articles sur des sujets très divers dont bon nombre ont paru dans le *Bulletin du Bibliophile* qui l'a compté parmi ses collaborateurs les plus assidus. Citons parmi ces multiples travaux : *Jean de Schelandre*, Paris, Thunot, 1854, in-8° ; *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*, Paris, Pincebourde, 1866, in-8° ; *Bibliographie romantique*, 3e édition, 1873, in-8°. Charles Asselineau avait été l'ami de beaucoup de romantiques et de sectateurs de la première et de la seconde Bohême, en particulier de Gérard de Nerval.

conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Comme un autre romancier de cette époque, Paul de Molènes, il avait pour fidèle compagnon l'*Imitation de Jésus-Christ*, — cette *Imitation* qu'on avait trouvée dans les mains de Paul Féval jeune, mourant de faim dans une mansarde de la rue de la Cerisaie. à la même époque où Jules de la Madelène faisait ses débuts à Paris. Elle enseignait à Jules de la Madelène le dédain des vanités intellectuelles et « la voie royale » de la véritable gloire. Il avait sur la religion des notions si orthodoxes, — celles de son enfance qui, de nouveau, avaient rempli son âme, — que, lorsque Wallon commence à pencher vers le vieux-catholicisme, à trouver, comme le fameux abbé Wladimir Guettée (1) que dans l'Eglise grecque la foi s'est conservée dans la pureté primitive, La Madelène, d'un mot, lui indique qu'il fait fausse route et se promet de le réfuter dès lors que la santé lui sera rendue : « J'attends

(1) René-François-Wladimir Guettée appartenait bien à cette turbulente époque de 1848. Né à Blois le 1er décembre 1816, il était, en 1849, curé de Saint-Denis-sur-Loire (Loir-et Cher). En 1848, il avait dirigé, avec l'autorisation épiscopale, le journal *le Républicain du Loir-et-Cher*. Il vint ensuite à Paris où il fut nommé par Mgr Sibour, en 1851, aumônier de l'hôpital Saint Louis. Il publia, en 1847-48, une *Histoire de l'Eglise de France*, en 12 volumes, qui lui fit retirer sa place d'aumônier et l'amena à rompre avec l'Eglise romaine pour entrer dans l'Eglise orientale. C'est lui qui a publié les *Mémoires et Journal de l'abbé Ledieu sur la vie et les ouvrages de Bossuet* et un premier volume de l'*Histoire littéraire de Port-Royal* de Dom Clemencet (Paris. Fischbacher, 1868, in-12) Pour soutenir ses idées sur la parfaite orthodoxie de l'Eglise grecque, il créa, en 1859 l'*Union chrétienne*, organe de l'Eglise orientale en France, et écrivit : *La Papauté schismatique ou Rome dans ses rapports avec l'Eglise orientale*, 1863 ; 2e édition, Paris. Fischbacher, 1874 ; *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique orthodoxe, accompagnée des différences qui se rencontrent dans les autres Eglises chrétiennes*, 1863 ; 2e édition revue, Paris, Fischbacher, 1884, etc.

de me trouver un peu plus solide pour répondre en tout ce qui touche la brochure. Il y a là de votre part bien des méprises et des jugements téméraires. Comment pouvez-vous insister sur cette donnée qu'il y a en quelque sorte deux vérités, l'une pour les Slaves, l'autre pour les Latins?... »

[Carpentras, 12 juillet 1857].

Carpentras, samedi.

Mon cher ami,

Je suis parti si précipitamment de Paris qu'il m'a été impossible d'aller vous faire mes adieux. Le dimanche soir, à minuit, on me remettait une dépêche télégraphique qui m'annonçait la mort de mon beau-frère ; à quatre heures du matin j'étais déjà dans la rue, à la recherche d'une voiture, et à 5 h. 1/2 je passais devant votre pont (1). Si ce n'avait pas été si matin, je serais monté deux minutes chez vous.

Vous dire dans quelle désolation j'ai trouvé ma sœur, c'est impossible. Il m'est plus facile de vous parler de son courage, de sa grande soumission à Dieu, de sa forte résignation chrétienne. Elle a eu ce bonheur de voir son mari entouré de tous les secours de l'Eglise *acceptés* par lui *librement* en parfaite connaissance d'esprit. La veille de sa mort, on envoya chercher à Avignon un médecin homéopathe très renommé et, pour toute ordonnance, ce brave homme répondit : « S'est-il confessé ? Allez chercher un prêtre. Vous en avez le temps. » Mon beau-frère n'avait pas encore fait son testament, mais vous pensez bien que ce n'est pas le notaire qu'on est allé chercher.

(1) Sans doute le pont Marie. Jules de la Madelène devait gagner la gare de Lyon.

Auriez-vous la bonté, mon cher ami, de passer chez M. Bellangé (je crois plutôt qu'il s'appelle *Challamel*), rue des Boulangers, — 30 ? je crois — pour l'avertir de mon départ précipité et m'excuser auprès de lui. Priez-le de désigner quelqu'un pour me remplacer *provisoirement* dans la famille Delcourt, 42, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, ou leur donner deux bons de pain. Voilà deux *dimanches en retard*. J'écris d'un autre côté pour lui faire remettre directement deux *cartes* de la rue Neuve-Saint-Médard. Voilà bien des courses que je vous donne. Joignez à ça le jeune Schmitt que je vous rends. Qu'est-ce que cette femme qui est venue me voir, depuis mon départ, de la part de M^me^ Wallon ? Ma femme était sortie, et la portière a répondu qu'il s'agissait, croyait-elle, de Saint-Vincent-de-Paul.

Adieu, mon cher ami, écrivez-moi, et *longuement*, comme vous en avez l'amicale habitude. Présentez toutes mes amitiés et tous mes respects à votre chère femme. Je ne puis vous dire encore pour combien de temps je suis dans ce pays ici. Me voilà transformé en homme d'affaires, tout aux inventaires, aux conseils de famille, etc. Adieu encore, et tous mes souvenirs à la bonne famille Mouzin.

Mon adresse : chez M^me^ Vve Camille Barjavel, Carpentras.

Décidément je crois que notre président s'appelle Challamel ; c'est à M. Bellangé *qui n'existe pas* que j'aurai envoyé la lettre de faire part. Je vais réparer cette erreur (1).

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, homme de lettres, 82, rue Saint-Louis-en-l'Ile, Ile Saint Louis. Paris.* Le timbre de la poste, au départ, porte : *Carpentras, 12 juillet 57.*

[29 juillet 1857.]

Noyarey (1), dimanche, 26 juillet.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre dernière lettre. Mille remerciements à vous et à votre chère femme pour tout ce que vous nous dites de bon et d'affectueux. Je vous aurais répondu plus tôt, mais les préparatifs de voyage, le voyage, l'arrivée m'ont laissé bien peu de temps, et ce n'est que d'aujourd'hui que je commence un peu à me reconnaître. On avait recommandé l'hydrothérapie à notre petite nièce, à ma sœur ainsi qu'à moi. Nous sommes donc venus nous établir ici dans une vallée magnifique, à quelques lieues de la Chartreuse et des Dominicains de Chalais, des eaux glacées, de superbes ombrages. Pourquoi M^me^ Wallon ne vient-elle pas ici, au lieu d'aller en Allemagne ? N'était-il pas décidé qu'elle allait faire cet été de l'hydrothérapie ? On nous raconte ici toutes sortes de cures merveilleuses et, pour ma part, je me trouve très bien de mes huit jours d'essai. C'est organisé comme à Graffenberg, et beaucoup moins cher. Allons, décidez-vous, et venez tous deux, puisque l'*Assemblée nationale* est en vacances :

... *Deus vobis hæc otia fecit* (2).

(1) Noyarey, canton de Sassenage, arrondissement et à 12 kilomètres de Grenoble (Isère), aujourd'hui 732 habitants.

(2) L'*Assemblée nationale*, journal fondé en 1848 par d'anciens fonctionnaires du gouvernement déchu, eut pour rédacteur en chef Adrien de Lavalette. Suspendue en 1848, elle le fut encore en 1854 et en 1857. Cette feuille fut l'organe des premières protestations contre la révolution de février. En 1851 elle était dirigée par un comité fusionniste où brillaient MM. Molé, Guizot, Berryer, Duchâtel, Pastoret, Salvandy, Falloux, d'Uzès, Montalivet, Noailles. Ses rédacteurs s'appelaient Capefigue, Aug. Jeunesse, Fr. Lacombe, Saint-Albin, Lavallée, Amédée Achard, Edouard Thierry. Par ces mots « puisque l'*Assemblée nationale* est en vacances », Jules de la Madelène fait allusion à la suspension du journal en 1857.

Un docteur que j'ai rencontré ici désirerait placer un orphelin dans un orphelinat de Paris. Il n'est pas très content de l'éducation qu'on lui donne à Grenoble, chez les frères de Saint-Joseph. Il se chargerait de l'habillement de l'enfant et donnerait 25 francs par mois. Voyez si à ces conditions on peut trouver à le placer quelque part pour en faire un bon ouvrier. Faites donc quelques recherches de ce côté et *envoyez-moi, en attendant*, le prospectus de l'orphelinat de Saint-Vincent-de-Paul, à Vaugirard, ainsi que celui de l'œuvre de Saint-Nicolas de M. de Bervenges [?] à Issy, je crois. N'y manquez pas. Mon docteur part bientôt.

Adieu, mon cher Wallon, mille bons souvenirs à vous et aux vôtres. Ma sœur me charge de toutes ses amitiés pour Mme Wallon.

A vous,

J. DE LA MADELÈNE.

Voici mon adresse : à l'établissement hydrothérapique de Noyarey, par Sassenage (Isère) (1).

*
* *

[13 août 1857.]

Noyarey, 13 août.

Mon cher ami,

Pardonnez-moi mon long silence, mais ce violent régime hydrothérapique est si absorbant, si fatigant, qu'il reste bien peu de temps pour écrire ; à la lettre, on ne vit plus que par le corps. Dans ces derniers temps, ma petite nièce m'a donné les plus grandes inquiétudes. Elle était mena-

1 Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, Ile Saint Louis, Paris.* Le timbre postal porte : *29 juillet 57* Cette lettre semble avoir été mise à la poste à Paris.

cée d'un transport au cerveau. Jugez de nos angoisses. Enfin la voilà complètement rétablie, et je profite de ma première heure de liberté pour vous demander de vos nouvelles à vous et à votre chère femme.

J'ai reçu votre lettre du 23, qui m'est revenue de Carpentras, et je vous remercie vivement de tout ce que vous me dites d'affectueux J'attends de me trouver un peu plus valide pour vous répondre en tout ce qui touche la brochure. Il y a là de votre part bien des méprises et des jugements téméraires. Comment pouvez-vous toujours insister sur cette donnée qu'il y a en quelque sorte deux vérités, l'une pour les Slaves, l'autre pour les Latins ? Mais je m'aperçois que j'entre dans le débat que je veux ajourner jusqu'au moment où j'aurai trouvé un peu de temps et de liberté d'esprit, et pour à présent je ne veux répondre qu'à la seconde partie de votre lettre, toute remplie de paroles si amicales. Quant à la première partie, je viens de l'envoyer à Rollet qui me l'avait demandée et qui me la renverra. J'ai cru pouvoir le faire sans indiscrétion, puisque vous la lui aviez communiquée ; comme il n'avait pas pu consacrer à cette lecture tout le temps nécessaire, il désirait en prendre, et plus à loisir, plus ample connaissance.

Adieu, mon cher Wallon, écrivez-moi toujours et comme par le passé, vous qui n'êtes ni un malade ni un paresseux. Je ne saurais trop vous dire combien je vous suis reconnaissant de vos bonnes et longues lettres.

Adieu et mille amitiés, présentez tous mes respects à Mme Wallon, adieu encore et restons toujours unis en N.-S.

Votre ami dévoué,

La Madelene.

A l'établissement hydrothérapique de Noyarey, par Sassenage (Isère).

Rappelez-moi au bon souvenir de M. et Mme Mouzin.

Merci pour votre *Ami de la religion*. Les nos sont arrivés très régulièrement, excepté le dernier, qui est sans doute resté en route. Faut-il garder les nos pour vous les rendre plus tard ? Faites vous collection (1) ?

⁂

[Carpentras, 29 août 1857.]

Carpentras, samedi.

Parlons d'abord de votre santé, mon cher ami. Pour vos maux d'estomach, il n'est rien de tel que l'eau froide. Il faudra donc vous appliquer sur les parties souffrantes une serviette mouillée que vous retiendrez *jour et nuit*, à l'aide d'une ceinture élastique (cela se trouve partout). Il n'y a pas de douleurs d'intestins qui résiste à ce traitement. Si vous pouviez prendre quelques douches froides, cela n'en irait que mieux, mais, en attendant, la serviette mouillée fera des merveilles, *pour peu que vous vous obstiniez*.

Cette petite consultation vous prouve que j'ai reçu votre dernière lettre. Elle m'est arrivée à Novarey avant mon départ. Depuis trois jours nous voici ici après un petit voyage dans l'Ardèche. Ma sœur s'était trouvée très fatiguée dans ces derniers temps, et je n'ai pas voulu la laisser revenir seule. Elle voudrait bien me garder longtemps encore, mais tant que je n'ai pas terminé toutes mes affaires, je ne puis rien décider. En attendant, je me suis remis au travail.

Voilà toutes les nouvelles du jour, mon cher Wallon. Ce billet vous est écrit pour vous avertir que ce n'est plus à

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Ile, Ile Saint-Louis, Paris.* Le timbre de la poste, au départ, porte : *13 août 57.*

Noyarey qu'il faut m'écrire — mais bien à Carpentras. Wautermans est donc de retour à Paris, je l'ignorais ; si vous le rencontrez, faites-lui tous mes compliments. Allez-vous le faire éditer, lui aussi ? Savez-vous que vous êtes la providence des gens de lettres ? Pour peu que vous vous en mêliez, je ne désespère pas de voir le *Marquis des Saffras* reparaître à la lumière chez Didier.

Adieu, mon cher ami, ne prenez pas ceci pour une lettre et répondez-moi longuement comme d'habitude. Ne m'oubliez pas auprès de votre chère femme. Tous mes souvenirs à la famille Mouzin.

A vous,

La Madelène.

Carpentras (Vaucluse),
Chez Mme Vve Barjavel.

∴

[11 septembre 1857.]

Carpentras, le 11 septembre 1857.

Mon cher ami,

J'ai reçu tous les journaux que vous avez la gracieuseté de m'envoyer, les petiots petiots *Amis de la religion*, *l'Union*, le *Pays* avec le bon Mozart, les *Univers*. Le dernier Veuillot m'a grandement réjoui par la vigueur de ses sentiments anti-anglais. S'il y a une suite, n'oubliez pas de me l'adresser. J'ai reçu aussi votre dernière lettre et je ne saurais trop vous remercier de vos bonnes et longues causeries surtout avec un paresseux, — très actif pour vous lire et vous relire, — mais qui ne sait jamais que vous répondre quelques lignes et vous charger de commissions ennuyeuses, sans doute pour donner raison à l'ami Asselineau.

Aujourd'hui encore je vais mettre votre obligeance à

l'épreuve. En ma qualité d'homme d'affaires, je ne crains pas de vous importuner. Voici ce dont il s'agit. Il faudrait faire insérer trois ou quatre fois, de trois jours en trois jours, l'annonce suivante dans la *Gazette des tribunaux* :

A VENDRE UNE ÉTUDE D'AVOUÉ, *une des plus importantes de l'arrondissement de Carpentras.*

S'adresser à M. Eydoux, notaire, ou à M. Lavondès, avoué, à Carpentras (Vaucluse).

Pour le prix de l'insertion réglez vous-même et indiquez-moi les moyens les plus prompts de remboursement.

Adieu, mon cher ami, pardonnez-moi cette fois encore mon laconisme, et recevez, vous et votre femme, mes meilleurs souvenirs. Adieu encore.

Tout à vous,

J. DE LA MADELÈNE.

Ma sœur vous remercie, vous et Mme Wallon, de vos bonnes et affectueuses sympathies ; elle se recommande bien à vos prières. Bien des choses, bien des choses à la famille Mouzin.

Nous avons eu ici ces jours derniers un carme, le Père Alexis, dont les sermons remuent tout le pays, il a l'intention de fonder une maison à Carpentras. Les *Sœurs de la corde* de leur côté préparent leur installation (1).

⁂

[6 octobre 1857.]

Carpentras, 6 octobre 1857.

Mon cher ami,

Laissez-moi d'abord vous remercier pour votre bonne et longue lettre, et ne craignez plus à l'avenir de m'écrire de

1 Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, 82, Ile Saint-Louis, Paris* — Le timbre postal porte : *Carpentras, 11 septembre 57.*

la sorte. Si je suis peu écriveur, je suis grand liseur, et même *reliseur*, — surtout pour vos lettres si serrées, si compactes, et que je trouve encore trop courtes. Que vous êtes aimable d'écrire ainsi à un paresseux qui ne sait que vous répondre — comme aujourd'hui encore — qu'il vous répondra longuement au prochain courrier ! Merci encore pour tous ces journaux (l'*Univers*, le *Spectateur* (1), le *Courrier de Paris*, l'*Union*, etc.) que vous m'adressez avec une régularité si amicale, et sans compter tous les petits feuilletons intercalés. Celui de Mme Sand est plein de bonhomie et de raison. Voilà ce que c'est que d'habiter la campagne. Vous avez donc cherché castille à l'*Univers*, c'est du moins ce que j'apprends par un entre-filet signé *Barrier*. Car, par modestie, sans doute, vous ne m'envoyez jamais que les *Spectateur*, où il n'y a pas de vos articles.

Je vous envoye sous ce pli un petit bon sur la poste de 16 francs (pour les insertions à la *Gazette des tribunaux*). Je l'aurais fait plus tôt, mais à la campagne, c'était impossible, et nous ne sommes de retour que de cette semaine à Carpentras. Ma sœur vous remercie beaucoup et par cette occasion elle me charge de toutes ses amitiés pour vous et pour Mme Wallon qu'elle désirerait bien connaître. Elle a été bien fatiguée dans ces derniers temps. Dieu lui multiplie les épreuves. Elle répond à toutes ces faveurs divines avec une grande soumission, un grand courage.

Je vous dirai, mon cher ami, que depuis mon retour des eaux j'ai beaucoup travaillé et *régulièrement*. Je suis enfin parvenu à défricher ma matinée ! Mon petit roman parisien touche à sa fin, quoiqu'il ait bien grandi ou grossi en

(1) Le *Spectateur*, où écrivait Jean Wallon, avait remplacé l'*Assemblée nationale*, suspendue en 1857. Ce journal fut lui-même supprimé par un décret du 18 janvier 1858.

chemin, mais je ne sais encore à quelle époque je partirai pour Paris. Je ne voudrais pas laisser ma sœur seule ici et j'ai écrit à mon frère pour qu'il vienne passer quelque temps à Carpentras. J'attends sa réponse. Dans tous les cas, quand il y aura quelque chose de décidé, je vous en avertirai. Ecrivez-moi donc toujours et le plus tôt et le plus longuement que vous pourrez.

Adieu, mon cher Wallon, pardonnez-moi cette fois encore la brièveté de ma lettre. Je vous serre bien cordialement la main. Tous mes respects à M^me^ Wallon. Que Dieu nous tienne toujours unis dans une bonne amitié chrétienne ! Adieu encore et tous mes souvenirs à l'excellente famille Mouzin. Ne m'oubliez pas auprès de M^lle^ Charlotte.

A vous.

J. DE LA MADELÈNE.

Je n'ai pas reçu la brochure italienne que vous m'annoncez dans votre dernière lettre.

Et le jeune Schmitt ? Donnez-moi de ses nouvelles. M. Cotte a bien peu de mémoire. Comment a-t-il pu oublier ma visite, lui qui m'a raconté ce jour-là tant de choses si intéressantes (1) !

*
* *

[23 octobre 1857.]

Carpentras, jeudi 23 [octobre 1857].

Asselineau a raison, mon cher ami, et vous poussez l'amitié bien loin en voulant lui persuader que je suis un

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint Louis-en-l'Isle, Ile Saint Louis*, Paris. Le timbre postal, au départ, porte : *Carpentras, 6 octobre 57.*

grand producteur. Le fait est qu'il est bien difficile de trouver un gens-de-lettres qui soit arrivé à mon âge avec un si léger bagage. Surtout à la première rencontre, tâchez de lui faire comprendre que le christianisme n'est pour rien dans ma paresse. Quand j'errais en rêveur dans les terres vagues du monde *non chrétien* (je prends ce mot par politesse pour moi-même), je n'étais pas, ce me semble, un démon d'activité. *Les âmes en peine* vous donnent le bilan de cinq ou six années de vie littéraire, vécues sous des influences qui n'avaient rien de monastique. Depuis ma conversion, au contraire, j'ai travaillé dix fois plus. Ce dix fois plus n'est pas encore beaucoup, mais ma nature lente et ajourneuse en est la seule coupable ; cela prouve tout simplement que je suis un fort mauvais chrétien. Par cela même quel bon panthéiste j'aurais fait ! Il faut vraiment avoir bien envie d'attaquer l'Eglise pour lui imputer toutes nos misères dont elle fait si obstinément le siège, mais ceux qui, comme moi, sont un prétexte à ces attaques, n'en seront jugés que plus sévèrement. Oui, vous avez raison, mon cher ami, par mon inaction je témoigne contre le Christ. — Sur un seul point nous différons, — ce travail de romancier me paraît si inutile en soi que je me regarderais encore comme un paresseux quand bien même j'écrirais des quatre mains comme le grand Dumas. Ils me traitent de paresseux parce que mon nom ne brille pas tous les jours entre ceux de Renan, Achard ou le major Fridolin ! Ah ! s'ils connaissaient ma vraie paresse — elle n'est pas toute là, elle est dans la stérilité de mon âme, dans ma lenteur à accepter le travail chrétien, dans mes lâches répugnances à embrasser la croix, à marcher sur le chemin royal de la croix, comme dit l'Imitation (1). Laissez-les dire, mon ami, ils resteront toujours au-dessous de la vérité.

(1) *Et quomodo tu aliam viam quaeris quam hanc regiam viam quae est*

Maintenant deux mots d'affaires. Voici une commission ennuyeuse dont je n'hésite pas à vous charger — d'abord parce qu'entre *réalistes* on ne doit pas se gêner — ensuite parce que votre réputation d'obligeance est aussi bien fondée que mon renom de paresse — l'ami Asselineau ne me contredirait pas !

Voici : Il y a rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, du côté gauche, quand on va de la rue nouvellement trouée à l'Hôtel de Ville, numéro 36, *à ce que je crois*, un nommé Argy, homme d'affaires à qui je vous prie de remettre les vingt francs ci-inclus que je vous envoye par un bon de poste. Je crois bien que c'est n° 36, mais enfin voici votre itinéraire : en venant de l'Hôtel de Ville vous suivez la rue (ou boulevard) en reconstruction, puis vous *prendrez à droite* pour entrer dans la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie ; dans cette dite rue vous ferez quelques pas, puis vous vous arrêterez brusquement et devant vous, si vous avez pris le trottoir de droite, vous trouverez la maison du sieur Argy qui est par conséquent sur le trottoir de gauche. — L'homme est chez lui, le matin avant onze heures, midi. Vous lui direz que je lui ai écrit il y a un mois. - A-t-il reçu ma lettre ? — Vous lui donnerez ses vingt francs — à compte d'une vieille dette que j'éteins à petit feu. Il vous donnera un reçu. Vous ajouterez que je suis en voyage (ne lui parlez pas de Carpentras) et que je serai à Paris le mois prochain. Voilà.

Merci d'avance,

Adieu, mon cher ami, tous mes respects à Mme Wallon. Ma sœur me charge de toutes ses amitiés pour vous deux.

*via sanctæ crucis* (*De Imitatione Christi*, lib II, cap. XII, n° 6). — « Comment donc cherchez-vous une autre voie que la voie royale de la sainte Croix ? » (*L'Imitation de Jésus Christ*, traduction par l'abbé de Lamennais). Ce chapitre XII du livre II de l'*Imitation* a pour titre : *De regia via sanctae crucis.*

Reçu tous les journaux. On vous rapportera tous les articles recommandés (1).

*
* *

[9 décembre 1857.]

Mardi soir.

Mon cher ami,

J'espérais vous voir ce soir, mais il est trop tard et je ne veux pas réveiller toute la maison du malade.

J'ai vu M. d'Aurevilly, et nous avons parlé du livre de M. Ferrari (2) ; il est très disposé à faire un article dans

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, Ile Saint-Louis, Paris.* Le timbre de la poste, au départ, porte : *Carpentras, 22 octobre 57.*

(2) Joseph Ferrari était né à Milan en 1811. Disciple du philosophe et légiste francophile Romagnosi, il débuta par un essai sur son maître, *Saggio sulla mente di Romagnosi*, Milan, 1835, in-8°. Il publia, en 1835 aussi une édition complète des *Œuvres de Vico*, en 6 vol. in-8°, qui est très estimée. Arrivé à Paris, en 1839, il publia cette même année en français, ainsi qu'il l'a fait pour la plupart de ses ouvrages, un livre intitulé : *Vico et l'Italie*, in-8°. Il se fit recevoir docteur ès lettres par la Faculté de Paris en 1840 avec ces deux thèses : *De l'erreur*, et *De religiosis Campanellae opinionibus*, toutes deux imprimées à Paris, chez Moquet, in-8°. Il entra dans l'Université et fut professeur à Rochefort en 1840. Il fut chargé en 1841 de suppléer l'abbé Bautain à la Faculté des lettres de Strasbourg. Il fit paraître en 1842 : *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote exposées en quatre lettres à la Faculté des lettres de Strasbourg, suivies d'un Discours sur l'histoire de la philosophie à l'époque de la Renaissance.* Il fut à ce moment très vivement attaqué par le parti catholique, qui l'accusait d'avoir professé la communauté des biens et des femmes. Ferrari s'éleva contre cette accusation qui occupa beaucoup la presse. Il fut défendu dans une brochure signée *Hambourg* et intitulée : *Opinions exaltées sur l'enseignement universitaire et reproduction véridique de la philosophie sociale de M. J. Ferrari.* Nommé en 1848 au collège de Bourges, il fut suspendu l'année suivante pour un discours contre l'expédition de Rome. Rentré en Italie en 1859, il fut élu député. Quelques semaines avant sa mort il fut fait sénateur. Il mourut à Rome en 1876. Outre les ouvrages déjà signalés, on peut citer de lui : *Essai*

*un très prochain* numéro. Donc, sitôt cette lettre reçue, il faudrait faire envoyer les *deux volumes* et la préface à M. d'Aurevilly, 6, rue Oudinot, 6.

Si j'avais connu l'adresse de M. Ferrari, je lui aurais écrit.

Adieu, cher malade, et que Dieu vous garde.

A vous.

[LA MADELÈNE] (1).

∴

Vendredi.

Merci, mon cher ami, pour votre bonne, votre excellente lettre. Je ne saurais vous dire à quel point j'en ai été touché. Voilà bien l'amitié chrétienne dans son inquiétude la plus aimable, la plus vive, la plus sincère. A bientôt ; si j'en avais eu le temps, j'aurais déjà été vous serrer la main. Ne craignez pas que jamais notre amitié s'altère ; elle a son vrai fondement dans Celui qui fortifie et console. Voilà ce que j'éprouvais le besoin de vous dire avant tout. A bientôt donc, mes chers amis, mille souhaits de

*sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*, 1847, 2 vol. in-8° ; — *Les Philosophes salariés*, 1849, in-8° ; — *Machiavel, juge des révolutions de notre temps*, 1849, 2 vol. in-8° ; — *Federazione republicana*, 1851, Capolago, in-8° ; — *Filosofia della rivoluzione*, 1851, Capolago, 2 vol. in-8°, — *L'Italia*, 1852, Capolago, in-8° ; — *Histoire des révolutions d'Italie*, 1857-58, 4 vol. in-8° ; — *L'Annexion des deux Siciles*, 1860, in-8° ; — *Histoire de la raison d'Etat*, Paris, Michel Lévy, 1860, in-8° ; — *La Fédération italienne*, 1860, in-8° ; — *La Chine et l'Europe*, 1867 et 1868, in-8° et in-12 ; 2e édition, 1869, in-12. Le compte rendu que l'on demandait à Barbey d'Aurevilly, sans doute dans *la Patrie*, était celui de l'*Histoire des revolutions d'Italie*, ce volumineux travail qui venait de paraître à la librairie académique Didier. Nous possédons une correspondance très étendue adressée par Ferrari à Jean Wallon.

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, Ile Saint-Louis*. Le timbre de la poste porte : *Paris, 9 decembre 57*.

bonne année, je laisse là ce méchant papier ; j'aime mieux vous les porter moi-même et vous dire de vive voix à quel point je réponds à tout l'intérêt que vous me témoignez.

Adieu et tout à vous,

J. [DE LA MADELÈNE] (1).

∴

Glissons ici deux billets non datés qui doivent se rapporter à quelques heures pénibles où le poids de la vie se faisait plus lourd pour Jules de la Madelène :

Mercredi, 1 heure 1/2.

Mon cher ami,

Il est *de toute nécessité* que je vous parle *aujourd'hui même* (affaire du dictionnaire) (2). Pourriez-vous vous

(1) Adresse : *Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Ile.* Elle doit être de la fin de décembre, peut-être 1857, ou du commencement de janvier, peut-être 1858.

(2) « L'affaire du Dictionnaire », c'était sans doute le paiement de quelques articles fournis par Jules de la Madelène au *Nouveau Dictionnaire universel*, panthéon littéraire et encyclopédie illustrée de Maurice Lachâtre dont Jules Levallois a parlé en termes curieux dans ses *Mémoires d'un critique* (Paris, Montgredien, s. d., p. 99). Maurice Lachâtre, né à Issoudun en 1814, professait des idées démocratiques et révolutionnaires. Éditeur à Paris, il fut, sous l'Empire, condamné à la prison pour avoir publié les *Mystères du peuple* d'Eugène Sue. Il avait conçu l'idée de faire un dictionnaire qui, comme il le dit avec une amusante prétention dans sa préface « renfermerait l'analyse des 100 000 ouvrages qui encombrent les bibliothèques nationales » (!). Il demanda à une foule d'écrivains littéraires et scientifiques leur collaboration, qu'il dirigea autant que possible dans le sens de ses idées. Parmi ces collaborateurs furent quelques hommes de valeur ou connus, tels que Jules Levallois, Jules Duval, Buchet de Cublize, l'abbé Châtel, Alfred Delvau et probablement Jules de la Madelène. Les bureaux du Dictionnaire étaient « rue Montmartre, à deux pas de la Bourse, sans doute par une ironie du destin ». En effet, ces collaborateurs étaient fort peu rémunérés. « On devait être payé un centime la ligne ; mais une ingénieuse

trouver *de quatre à cinq* au petit cabinet de lecture de Mlle Maria, rue Voltaire ? Si cette heure ne vous allait pas, fixez-m'en une autre pour *aujourd'hui*, — *sans faute*.

A vous.

J. L. (1).

*
* *

Jeudi matin, 8 heures.

Mon cher ami,

J'aurais à vous parler ou, pour mieux dire, à vous demander un service. Je vous attends au café Chagny (Café des Deux Ponts), vis-à-vis le pont *de la Tournelle*, *dans votre île* (2).

Est-ce clair ?

Si vous en avez le temps, nous déjeunerons ensemble.

Réponse, s. v. p.

A vous.

La Madelène (3).

combinaison de *figures* illustrées mangeait la *copie*, et c'était sur un demi-centime qu'il aurait fallu compter, s'il avait fallu compter sur quelque chose. Les fins de semaine étaient lugubres. On attendait impatiemment le samedi. Ce jour-là trop souvent le secrétaire de rédaction ne venait pas. Il nous faisait dire par le garçon de bureau qu'une indisposition de son jeune fils Gontran le retenait au logis. Aussi pendant toute la semaine, chacun n'avait sur les lèvres que ces mots : « Pourvu que Gontran ne soit pas malade ! » J'ai quelque raison de croire que cet enfant est venu à bien, qu'il est arrivé à une jolie situation, qu'il possède une très bonne santé, due évidemment à la vivacité et à la sincérité de nos vœux. De temps en temps, quand Gontran se portait bien, on touchait quelque menu salaire, et cela conduisait tant bien que mal jusqu'au bout du mois, jusqu'au bout de l'année, grâce à des prodiges d'économie ou, pour parler franchement, de privations. » Le *Dictionnaire* parut en 1856. Maurice Lachâtre est mort en 1900.

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle.* Cette lettre n'a pas le cachet de la poste ; elle a sans doute été portée par un commissionnaire.

(2) Probablement sur le quai de la Tournelle.

(3) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint Louis-en l'Isle, au premier.*

De l'année 1858 nous avons un billet que voici :

[23 mai 1858.]

Dimanche matin.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre. Vous avez mille fois raison. Trouvez-vous *aujourd'hui* de *trois à quatre* chez Asselineau ; nous irons de là chez Fauqueux.

Arrangez-vous pour qu'on ne vous attende pas chez vous ; je vous garde à dîner.

A vous.

La M. (1).

*
* *

Nous avons encore de cette même année une lettre brève où éclate tout l'intérêt que, malgré sa pauvreté, il portait aux conférences de Saint-Vincent-de-Paul et aux œuvres de charité. Ces quelques lignes laissent supposer qu'il connaissait bien les indigents et qu'il consacrait des instants nombreux au service des pauvres :

[Paris, 23 octobre 1858.]

Paris, samedi 23.

Mille remerciements, mon cher ami, pour l'empressement que vous avez mis à visiter notre petit Angevin. J'irai le voir demain à son hôtel. Quant à vous, puisque vous avez la bonté de le recommander à la conférence de

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, Paris*. Le timbre de la poste porte : *Paris, 23 mai 58*.

son quartier, n'oubliez pas de dire que *le plus important*, c'est de le mettre *en relations* avec quelque bon camarade. Il faut insister là-dessus, car vous savez très bien qu'il arrive souvent qu'on va pendant des semaines entières aux conférences sans que l'occasion se présente de lier amitié avec qui que ce soit.

Adieu et à bientôt.

A vous,

LA MADELÈNE (1).

*
* *

Jules de la Madelène se trouvait à Paris au commencement de 1859 pour mettre fin à quelques difficultés qui s'étaient élevées entre M. Buloz et lui. Il souffrait depuis longtemps, aussi bien sous le rapport moral que du côté physique. Le 18 janvier, il fut obligé de s'aliter. Il voulut, se trouvant mieux, reprendre ses occupations, mais il dut céder à la maladie, et c'est à l'instant de cette rechute qu'il adressait à Jean Wallon la dernière des lettres que nous possédons :

[26 février 1859.]

Vendredi.

Mon cher ami,

Je comptais bien vous voir aujourd'hui au *quartier général*, — mais à la suite d'une course en voiture, il a fallu de nouveau se mettre au lit, et puisque voilà mes sorties de nouveau ajournées, je ne veux pas rester plus

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Jean Wallon, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, Ile Saint-Louis*. Le timbre postal porte : *23 octobre 58*.

longtemps sans vous remercier pour votre bonne et excellente lettre. — ainsi que pour le *livre bleu* que j'ai lu avec un bien vif intérêt. Un autre jour, si je suis plus vaillant, je vous écrirai plus longuement. Aujourd'hui je ne puis que vous serrer cordialement la main et me rappeler à votre excellente amitié.

Tout à vous,

LA MADELÈNE (1).

∴

Le mal devenait toujours plus pressant. Henry de la Madelène priait Jean Wallon de venir voir son frère qui désirait s'entretenir avec lui :

Mon cher Wallon,

Jules, comme vous devez le savoir, est malade depuis près de deux mois. Il désire vivement vous voir et je me suis chargé de vous exprimer ce désir. Venez donc un de ces après-midi. je n'ai pas besoin de vous recommander la prudence en présence de notre malade. Son état est grave, mais ce n'est pas dans nos yeux qu'il doit lire l'inquiétude qu'il nous cause.

A vous de tout cœur, cher ami.

HENRY DE LA MADELÈNE.

∴

Voyant son ami dans une situation si critique, espérant encore dans quelque miracle de la science, Jean Wallon songea à faire venir auprès de lui Nélaton qu'il avait peut-être connu dès le temps de leur vie d'étu

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Jean Wallon, 82, rue Saint Louis en l'Isle, n° 82, Ile Saint Louis*. Le timbre de la poste porte : *Paris, 26 février 59.*

diants — ou qu'il avait peut-être pu atteindre par l'intermédiaire de Mme Cornut, sœur de lait de Napoléon III, « avec qui il avait quelque parenté ou en tout cas grande hantise ». Mme Laure de la Madelène redouta sans doute qu'il ne se produisît chez son mari, par la visite du chirurgien, quelque trop douloureuse impression, et pria Jean Wallon de retarder un peu la demande qu'il devait adresser, pour obtenir une visite, une consultation, au professeur de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine de Paris, au membre de l'Académie de médecine, déjà très célèbre, mais qui, pourtant, n'avait pas encore atteint cette réputation européenne que devaient lui apporter les soins heureux donnés en 1863 à Garibaldi blessé à Aspromonte et, plus tard, au prince impérial souffrant d'une coxalgie :

[19 avril 1859.]

Lundi [19 avril 59].

Monsieur,

J'ai bien réfléchi à ce que vous m'avez dit en partant et je vous prie de nouveau de ne faire aucune démarche auprès de M. Nélaton. J'en causerai ce soir avec mon beau-frère, et d'après cet entretien je déciderai définitivement ce que je dois faire.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

L[AURE] DE LA MADELÈNE.

Je prie Mme Wallon d'agréer mes bons souvenirs (1).

(1) Adresse : *Monsieur Monsieur Wallon, 82, rue Saint Louis-en l'Isle, E. V.* Le timbre postal porte : *19 avril 59.*

*
* *

Nélaton, mandé enfin auprès de Jules de la Madelène, reconnut qu'un kyste s'était formé dans la région abdominale. Le malade dut être opéré deux fois. Il fut transporté à Carpentras où il mourut le 5 novembre 1859. Voici son acte de décès :

L'an mil huit cent cinquante neuf et le six novembre, à neuf heures du matin, devant nous, Jean Boyer, adjoint au Maire de Carpentras (Vaucluse), officier civil par délégation, ont comparu Joseph-Marie-Stanislas-Kostka Martin, marchand de garance, âgé de cinquante-neuf ans, et Dominique Maurice Fabre, avoué, âgé de trente-quatre ans, domiciliés en cette ville, le premier parent, et le second ami du défunt, lesquels nous ont déclaré que Jules-François-Elzeard Collet de la Madelène, homme de lettres, âgé de trente-neuf ans, domicilié à Paris, né à Versailles (Seine-et-Oise), époux de Laure-Magdeleine Arnaud, fils de feu Joseph Marie-Bernard-Augustin-Grégoire, baron Collet de la Madelène, et de défunte Marguerite-Apollonie-Augustine-Grâce-Gabrielle Olivier Durouret, est décédé hier, à six heures et demie du soir, dans la maison d'habitation de sa sœur, île 28, rue Saint-Jean, ainsi que nous nous en sommes assuré ; de quoi nous avons dressé acte que les déclarants ont signé avec nous.

(*Suivent les signatures*) (1).

1) En marge : n° 260, *Deces de Jules-Francois Elzeard Collet de la Madelene.* — D'après une expedition qui nous a été délivrée sur papier libre, le 20 juillet 1919, par M Largaud, adjoint au maire de Carpentras

*
* *

Jules de la Madelène mourut au milieu des regrets de ses amis et de ses concitoyens auxquels il laissa l'impression, la persuasion qu'il était monté jusqu'aux sommets de la sainteté, qu'avec lui était mort un saint. Jean Wallon, venu de Paris, fit sur sa tombe son oraison funèbre. Un avoué de Carpentras, ami des familles Barjavel et la Madelène, M. Aurès, prononça aussi un discours, plein de tact et de mesure, où il exposait avec intelligence les sentiments du défunt. L'un des amis encore de Jules de la Madelène, Patrice Rollet, fit le compte rendu de ses obsèques, accompagné du discours de M. Aurès, que reproduisirent les journaux de la région et que nous reproduisons à notre tour :

[12 novembre 1856.]

Lundi dernier, nous avons conduit à sa dernière demeure, perdu parmi le flot de ses amis et de ses concitoyens, au milieu des regrets universels, un homme que nous aimions tous, M. Jules de la Madelène. Après une longue et cruelle maladie, la mort venait de le prendre dans les bras d'une sœur consolatrice de ses dernières douleurs, ange de ses derniers instants, au moment où son frère accourait de Paris pour lui dire un adieu suprême qu'il a fallu adresser à un cadavre, au moment où sa femme venait aussi, espérant lui faire un rempart de son affection contre la mort, elle qui n'a plus qu'à gémir et prier sur une fosse. Pauvre Jules ! Pauvre Henri ! Plus malheureuse veuve !

Parmi les amis que son cœur avait faits au pauvre

Jules, et ils étaient nombreux ici, et ailleurs, M. Aurès, avoué à Carpentras, et M. Wallon, homme de lettres, à Paris, se sont rendus les organes des sentiments de tous, en prononçant sur sa tombe quelques-unes de ces paroles senties qui font l'éloge de celui qui les inspire et de celui qui les prononce.

Parti de Carpentras, aussitôt la triste cérémonie terminée, M. Wallon a laissé tomber de sa bouche dans les cœurs des paroles non écrites qui se glaceraient sous une plume étrangère.

Tout ce que je puis faire, moi, le vieux camarade de Jules au collège, à l'école de droit, dans le Paris des lettres, moi que sa mort avait contristé et anéanti au point qu'il m'eût été impossible de dire un seul mot sur son cercueil, moi qui ai connu et apprécié aussi cette distinction de talent, ce charme de douceur, ce rayonnement de cœur et d'esprit qui était la séduction particulière par laquelle Jules attirait autant d'amis qu'il nouait de connaissances, moi qui ai gémi aussi profondément que pas un, de voir cette jeune renommée qui s'élevait enfin, au prix de quel labeur et de quelles souffrances ! sombrer dans une tombe, moi qui ai assisté à cette conversion si sincère qui a couronné le martyre du poète de l'auréole du saint : tout ce que je puis faire, c'est de remercier M. Aurès et mon ami M. Wallon d'avoir si bien exprimé ce que nous sentions tous ; c'est de pleurer avec une sœur éprouvée par tant de coups déjà, avec un frère qui luttera seul maintenant contre les obstacles de la vie, avec une femme qui n'a plus de mari, avec une famille qui perd l'un des plus aimés des siens.

PATRICE ROLLET.

Voici le discours qu'a prononcé M. Aurès :

Il y a deux ans à peine, Messieurs, notre ami bien-

aimé venait par sa douce présence charmer une de ces douleurs qui ne finissent que là-haut. Dans sa sainte affection, sa sœur chérie trouvait un baume à sa tristesse, et peut-être eût-elle encore rencontré des jours heureux s'il lui eût été possible de vivre près de lui. Que pouvait-elle, en effet, désirer de mieux, la compagnie d'un frère, la société d'un saint?

Mais voilà que maintenant ces larmes qu'il était venu sécher, couleront pour lui et à cause de lui plus amères ! voilà qu'une nouvelle douleur vient s'ajouter à tant de douleurs !

Mon Dieu, vos desseins sont impénétrables et vos voies sont cachées ! Vous prenez un homme, souvent celui-là même qui vous avait le plus oublié, vous l'illuminez de votre grâce, vous placez sur son front un rayon de votre intelligence, vous embrasez son cœur du feu de votre charité ; de pécheur, en un mot, qu'il était, vous le faites saint ; et puis, quand tout resplendit autour de lui, lorsque, comme Ozanam, de sainte mémoire, il réchauffe à son foyer d'amour tout ce qui l'approche, alors qu'il répand autour de lui le parfum de son maître, quand la lumière brille de tout son éclat, vous soufflez dessus, ô mon Dieu, et vous éteignez le flambeau ! Que votre volonté soit bénie, mais laissez-moi vous le dire, il est des êtres que vous devez bien aimer si, comme je n'en doute pas, vous les frappez d'autant plus que vous les aimez davantage.

Et c'est ainsi que vous nous avez aimés, ô mon Dieu, quand vous avez voulu que notre bon ami ne revînt au milieu de nous que pour nous rendre témoins de sa douloureuse agonie, nous donner le consolant spectacle d'une mort véritablement chrétienne.

Avions-nous besoin, nous qui le connaissions, pour l'aimer, de le voir souffrir ? Nous fallait-il, pour l'admirer, être témoins de sa sainte et douce résignation ? Non, mille

fois non. Mais, comme il me le disait lui-même quelques heures avant de mourir, quand la vue de ses souffrances m'arrachait une plainte : « Dieu sait ce qu'il fait, et tout ce qu'il fait est bon. » Et bien ! oui, il était bon que ce fût au milieu de nous, de ses amis d'enfance, dans son pays natal, auprès des siens, qu'il vînt rendre le dernier soupir ; il fallait que nous apprissions par son exemple ce que Dieu fait de l'homme qu'il élit ; il fallait qu'il nous montrât comment on combat les combats du Seigneur; il fallait, en un mot, que nous vissions notre ami transfiguré par la grâce. Eh bien ! ce spectacle, il nous a été donné de le voir, et j'en appelle à vous, vous, ses amis, qui l'avez vu gravir péniblement son calvaire, dites, ne voudriez-vous pas mourir comme lui?

Aussi bien, en parlant de lui, en lui faisant ici mes derniers adieux, j'oublie le causeur si plein d'intérêt, l'esprit si fin, si délicat, si discret, l'écrivain si élégant et si pur, l'intelligence si noble et si élevée, je ne vois plus que le chrétien, le fruit mûr pour le ciel, l'élu de Dieu ; et alors, je ne crains pas de le dire, si je pleure, c'est presque de joie, oui, de joie, car celui qui est là, mon bon ami, mon pauvre Jules, n'est pas mort, non, il vit, il a reçu sa récompense, il est heureux, et il prie maintenant pour nous qui mourrons (1).

Si nous n'avons pas le discours que Jean Wallon prononça au cimetière de Carpentras, nous possédons l'article qu'il consacra dans le *Journal des Villes et des Campagnes* à la mémoire de Jules de la Madelène :

(1) Ce compte rendu et ce discours se trouvent dans le *Conciliateur de Vaucluse* du samedi 14 novembre 1859 et dans l'*Indicateur de Carpentras* du dimanche 15 novembre 1859.

[9 novembre 1859.]

## Les morts catholiques.
## Jules de la Madelène.

A l'occasion de la mort de M. Amédée Hennequin, nous avons déploré les coups nombreux qui sont venus dans ces derniers temps frapper les jeunes écrivains catholiques. L'Eglise sans doute a besoin de soldats et Dieu poursuit sa moisson. Un des esprits les plus élevés de ce temps, Jules de la Madelène, vient de s'éteindre à Carpentras, à peine âgé de 39 ans. Dix ans de chagrins amers supportés avec une douceur angélique et cachés à tous, dix mois de souffrances horribles acceptées en héros, ont fait de sa vie et de sa mort la leçon la plus édifiante et la plus vraie que l'homme puisse offrir à l'homme. Jamais une plainte, jamais un reproche n'est sorti de sa bouche.

C'est le 18 janvier qu'à la suite de luttes sans cesse renaissantes depuis plus d'un an avec M. Buloz, éditeur de la *Revue des Deux Mondes*, j'obligeai notre trop doux ami à se mettre au lit. La maladie, quoique très inquiétante, n'eut d'abord aucun caractère déterminé ; trois mois plus tard, M. Nélaton reconnut, dans la région abdominale, un kyste qu'il fallut opérer deux fois, mais en vain. Il était impossible, dans ces derniers temps, que la mort n'achevât pas bientôt son œuvre sur ce corps épuisé par la souffrance ; on était loin cependant de la croire aussi prochaine. Mais le malade connaissait mieux que nous sa position.

Vendredi, 4 novembre, il demanda et reçut l'extrême onction avec une joie rayonnante ; il récita les prières avec ferveur, et fut tout le temps calme, heureux, fortifiant : les témoins de cette admirable scène ne pouvaient retenir leurs sanglots. Le lendemain, il fit signe à une

sainte dame que Carpentras vénère pour sa piété, de s'approcher de son lit : « Vous vous êtes mal conduite hier, lui dit-il avec son doux et ineffable sourire ; vous étiez trop émue : cela n'est pas chrétien. »

La journée du samedi 5 ne fut qu'une cruelle agonie. J'arrivai à quatre heures et demie. « Cette journée n'est pas trop payée, me dit-il, je l'accepte avec joie, puisque vous voilà » ; puis il commença à me demander des nouvelles de tous ses amis. Mais l'agonie suspendue reprit son cours, et il expira à six heures un quart dans nos bras, me tenant d'une main, de l'autre sa sœur si chrétienne, si dévouée, si digne de lui. Son frère accourut aussi l'assister.

Pour tous ceux qui ont connu sa foi vive, sa piété simple et ardente, l'élévation de son âme si noble et si pure, la bonté ineffable, la douceur pénétrante de son cœur, les qualités sans nombre de son esprit délicat et charmant, aucune existence n'a été, depuis dix ans que nous l'avons connue, plus exemplaire ni mieux remplie. Jules de la Madelène est mort en héros chrétien. Au milieu de ce monde sans amour et sans foi, il nous a montré ce que peut faire notre divin Sauveur. O mon Dieu, accordez-nous la grâce de vivre et de mourir ainsi ; et si vous nous ôtez nos amis, donnez-nous du moins leurs vertus.

J. Wallon.

Carpentras, 7 novembre 1859 (1).

Nous trouverons encore l'expression des sentiments de Jean Wallon pour Jules de la Madelène dans une lettre qu'il écrivait par la suite à Nadar :

(1) *Journal des Villes et des Campagnes*, nº 156, 52e année, mercredi 9 novembre 1859, p. 3, col. 3.

Mon cher ami,

Je travaille, et je m'interromps tout à coup pour songer combien nous sommes injustes envers notre pauvre et saint ami la Madelène, dont le souvenir est toujours pour moi comme au premier jour. Toi qui l'as connu, qui as touché son âme, senti sa pureté, sa douceur, son élévation, sa nature d'ange, en un mot, ne pourrais-tu lui donner un souvenir ? Ne fût-ce que pour protester, une fois de plus, contre cette idée ridicule et inepte qu'on s'est faite de la bohème de Murger, et contre laquelle il a lui-même senti le besoin de diriger sa première préface. D'un autre côté, je ne voudrais pas qu'il servît de repoussoir contre Murger, mais tu sauras délicatement faire la part à chacun. Oui, la Madelène était un saint, et cependant un bohème, par le décousu et l'imprévu de la vie. Il a payé intégralement ses dettes, même celles que les créanciers avaient oubliées ou ne voulaient plus réclamer. Il les a recherchées souvent avec difficulté, et toutes acquittées. Ce n'est là que le petit côté ; mais, à cause de cela, le plus sensible au vulgaire, il y faut appuyer. Que de qualités nobles et belles ! que de vertus avec cela ! *Il nous a donné ses exemples ; nous lui donnons notre témoignage ! Toute la vie est dans ces deux mots* : *Faisons notre devoir.*

Jean Wallon.

Ce fut sans doute sur l'initiative de Jean Wallon que fut célébré un service pour Jules de la Madelène à Saint-Etienne-du-Mont.

(1) Alexandre Schanne, *Souvenirs de Schaunard*, Paris, Charpentier, 1887, p. 104-105.

[25 novembre 1859.]

Une messe pour le repos de l'âme de M. Jules de la Madelène, mort à Carpentras, le 5 novembre 1859, sera dite vendredi prochain 25 novembre en l'église Saint-Etienne-du-Mont, à dix heures et demie *très précise.*

Vous êtes prié d'en informer ses amis et de vouloir bien y assister.

Au dos de l'exemplaire du billet de part qu'il avait conservé, Jean Wallon avait écrit ces deux textes où il enfermait certainement quelque allusion à la vie malheureuse et souffrante de Jules de la Madelène :

[21 novembre 1859.]

*Miserere nostri, Domine, miserere nostri, quia multum repleti sumus despectione,* — Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, car il y a longtemps que nous sommes accablés d'opprobres et de mépris.

*Discedite a me, omnes qui operamini iniquitatem ; quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei.* — Retirez-vous de moi, vous tous qui êtes des injustes et des méchants, car le Seigneur a écouté la voix de mes pleurs.

* * *

Sans doute, après avoir composé *le Comte Alghiera*, avant d'avoir conçu tous ces scrupules qui, nous l'avons vu, l'assiégèrent à la fin sur le profit que la société pouvait retirer des productions des romanciers, Jules de la Madelène avait travaillé à un nouveau roman qu'il avait intitulé *Brigitte*.

Il le laissa achevé, sans peut-être y avoir mis, à son

gré, ce fini qu'il poursuivait, cette définitive clarté qui est le vernis des maîtres. Ce roman, malgré les avis de Jean Wallon qui détestait Buloz, fut communiqué au redoutable directeur de la *Revue des Deux Mondes* par Henry de la Madelène, comme l'atteste la lettre suivante (1) :

[24 décembre 1859.]

Mon cher ami,

La publication de *Brigitte* dans la *Revue des Deux Mondes* n'est rien moins qu'assurée. Je suis, il est vrai, en pourparlers avec M. Buloz à cet effet, mais nous sommes encore fort loin d'être d'accord. Rien ne sera fini avant les premiers jours de janvier. Quoi qu'il en soit, il m'est impossible de considérer comme vous cette publication dans la *Revue* comme une humiliation dernière. Vous devez bien penser également que, s'il pouvait y avoir une humiliation quelconque à faire subir à une aussi chère mémoire, ce n'est pas moi qui en serais l'instrument. C'est moi qui suis allé trouver M. Buloz, de mon plein gré : je désire que *Brigitte* paraisse dans le même recueil qui a publié le *Marquis des Saffras* et le *Comte Alghiera*. C'est là sa place naturelle et *Brigitte* ne sera publié ailleurs qu'au cas où M. Buloz se refuserait à accepter mes conditions.

Je vous remercie, mon cher ami, de cette dernière marque d'attachement et d'amitié fidèle que vous donnez à mon frère mort, mais je pense que vous voudrez bien me

(1) Cette lettre est écrite sur un papier de format commercial, avec cet en-tête : MAISON D'ENTREPRISES GÉNÉRALES DE GRAND COMMERCE, L. RADOVITZ ET Cie. COMPTOIR CENTRAL DE FRANCE, ALGÉRIE, MAROC ET BELGIQUE, 4, RUE DROUOT.

laisser agir, dans cette circonstance, dans la plénitude de ma liberté.

A vous de tout cœur.

HENRY DE LA MADELÈNE.

Sur le refus de Buloz, qui réclamait quelque chose, Henry de la Madelène porta *Brigitte* chez Charpentier, qui le publia d'abord dans le *Magasin de Librairie*, puis en un volume qui contenait aussi *le Comte Alghiera*. La lettre qui suit d'Henry de la Madelène a été écrite au moment où *Brigitte* paraissait dans le *Magasin de librairie* :

[8 juin 1860.]

FIGARO
*Rédacteur en chef*
H. DE VILLEMESSANT
—
*Boulevard Montmartre, 21.*
(Maison Frascati)

Mon cher ami,

J'ai envoyé le second *Brigitte* à Carpentras, voici déjà huit jours. L'envoi des numéros à venir se fera régulièrement, maintenant que je suis de retour à Paris et que je peux agir par moi-même. Avec le dernier numéro paraîtra une petite note de T. Delord, au nom de la rédaction du *Magasin de librairie*. Quant au portrait, je compte laisser passer le coup de feu de la photographie Nadar et ne le lui

1) Adresse : *Monsieur Monsieur Jean Wallon, homme de lettres, 82, rue Saint-Louis-en-l'Isle, En Ville.* — Le timbre postal porte : *24 décembre 59.*

demander qu'en morte saison, le mois prochain. C'est moi qui ai touché les premiers 500 francs de Charpentier et qui ai remboursé Buloz. C'est aussi moi qui toucherai le solde et qui acquitterai la dette François et la dette Belly. Soyez sans inquiétude à cet égard.

Je vous remercie, mon cher ami, de cette vigilance fervente et qui justifie si pleinement l'amitié profonde que mon pauvre frère vous avait vouée!

Je suis encore tout remué par la correction des épreuves de *Brigitte* ! Quelle œuvre vengeresse ! J'ai vu l'autre jour Mme Laure et Mme Arnaud. Je m'attendais à des plaintes indirectes de cette dernière. Pas un mot d'allusions n'a été dit. Je crois que Mme Urbain ne s'est pas reconnue.

A vous de cœur.

HENRY DE LA MADELÈNE (1).

« Quelle œuvre vengeresse ! », écrit Henry de la Madelène à Jean Wallon que cette *Brigitte*. Il y aurait ainsi dans ce roman posthume une grande part d'autobiographie dissimulée par Jules de la Madelène, — une peinture de sa femme qui serait représentée par Brigitte, une analyse du caractère de sa belle-mère qu'il décrit sous le personnage de Mme Urbain, personnage auquel il donne souvent aussi le nom de Julie, la description d'un ménage que disloquent les ingérences indiscrètes d'une belle-mère, la représentation détournée de ce qu'avait souffert, « en le cachant à tous », Jules de la Madelène pendant dix ans.

(1 Adresse : *Monsieur J. Wallon*, *rue Saint-Louis-en-l'Isle* (au besoin aux bureaux du *Journal des Villes et Campagnes*, *Paris*. — Le timbre de la poste porte : *8 juin 60*.

Voici quelques traits de Brigitte en qui nous apercevons Mme Laure de la Madelène à peu près telle qu'Henri de Pène nous la montrait dans l'article nécrologique précité qu'il consacrait à Jules de la Madelène :

Brigitte portait en elle un sentiment très naïf de la beauté invisible. D'un élan naturel et libre, son âme montait ingénument à ces hauteurs mystérieuses où tout n'est que paix et lumière (1)...

Je la suivis dans cette petite chambre où je n'étais jamais entré. Le cœur me battait violemment. C'était pauvre et nu, mais d'une propreté monastique. Les murs blanchis à la chaux ; d'un côté, un grand crucifix en bois d'olivier, vis-à-vis un portrait qui m'attira singulièrement par sa ressemblance avec Brigitte. C'était le portrait de son père. Dans l'encoignure du toit mansardé, sur un rayon, quelques livres d'histoire et de piété, puis deux chaises, un lit de fer, une table en sapin, et c'était tout. Le mauvais goût acharné de Julie n'avait jamais pénétré là ; on voyait bien que c'était le lieu de paix, l'asile où Brigitte se retirait pour être libre. Tout y respirait l'ordre, le travail, la vie sévère (2).

Et voici pour Mme Urbain, pour la maudite Julie :

Les lois idéales de la justice et du vrai, Julie les haïssait d'instinct pour leur sublimité même ; elle avait, pour ainsi dire, le génie du terre à terre, et, par une subtilité extrême, elle ramenait tout dans son ordre inférieur ; elle attirait en bas. Irritée contre toute élévation d'âme, elle aurait voulu plier Brigitte à son empirisme vulgaire ; elle

(1) *Brigitte*, Paris, Charpentier, p. 108.
(2) *Eodem libro*, p. 114

l'aurait voulue ambitieuse et coquette comme elle, esclave du monde, rusée, toute au culte des intérêts (1)...

Voici ce qu'elle appelait son obéissance aveugle : chercher castille à tout propos, s'inquiéter, se plaindre, et gémir, et tyranniser sans raison, sans motif. Il ne lui suffisait pas d'imposer ses goûts, ses opinions, ses humeurs, elle exigeait encore qu'on se passionnât pour tout ce qui l'agitait; il fallait qu'on s'intéressât, et très vivement, à ses moindres caprices.

Le silence la mettait hors d'elle ; la plus légère inattention l'exaspérait, et tout cela mêlé d'accès de tendresse outrée, d'affectations, de sentimentalités romanesques. Jamais je n'ai rencontré de personne plus impérieuse, plus préoccupée d'elle-même, plus agacée et plus agaçante. C'étaient à toute occasion des cris, des larmes, des mutineries d'enfant gâté, des soupçons, des jalousies, des récriminations folles (2).

La note que l'éditeur Charpentier avait chargé Taxile Delord, — un compatriote de Jules de la Madelène, un Comtadin, — de rédiger et de placer à la suite de *Brigitte*, était ainsi conçue :

Nous ne pouvons nous empêcher, en terminant la publication de ce roman, d'ajouter quelques mots sur l'auteur, prématurément enlevé à ses amis et aux lettres, au début d'une carrière qu'il promettait de parcourir d'une manière si honorable et si brillante. Les écrivains qui prennent leur art au sérieux, et qui s'y dévouent sans autre ambition que celle d'une renommée obtenue par le travail et par la persévérance, deviennent

(1) *Brigitte*, p. 108.
(2) *Eodem libro*, p. 104

de jour en jour plus rares. Le but que l'on poursuit, en général, dans la littérature, comme dans les autres carrières, c'est la fortune, et une fortune rapidement acquise. Jules de la Madelène n'avait ni ce souci ni cette impatience. Moraliste laborieux, solitaire, il attendait son jour. De là, dans ses romans, hélas ! bien peu nombreux, cet air de soin et de culture qui n'est pas moins utile aux œuvres littéraires qu'aux plantes, et qui ajoute quelquefois à leur grâce naturelle.

L'auteur de *Brigitte* avait reçu tous les dons du romancier véritable : l'esprit, la passion, le sentiment, l'imagination et la réflexion ; il savait observer et peindre ; il analysait les caractères d'une façon pénétrante, sans se perdre jamais dans ces détails où la faiblesse des auteurs contemporains se complaît tant, et qui ne sont que la fausse monnaie de l'observation. Il produisait peu, lentement, et se séparait avec peine de son œuvre, ne la croyant jamais achevée.

Cette fécondité qu'on a tant admirée, a perdu les romanciers modernes, et enlevé au roman ce cachet d'inspiration et de personnalité sans lequel il n'est qu'une des plus vulgaires productions du métier littéraire. Jules de la Madelène aurait certainement contribué à le relever. Cette idée augmente encore les regrets que sa perte prématurée inspire à tous ceux qui le lisaient à cause de son talent, et qui l'aimaient et l'estimaient à cause de ses qualités personnelles.

NOTE DE L'ÉDITEUR (1).

*
* *

Wallon demeura toujours fidèle à la mémoire de Jules de la Madelène. Il était resté en relations avec

(1) *Brigitte. Le comte Alghiera*, romans, par Jules de la Madelène. Paris, Charpentier, 28, quai de l'Ecole. 1861, p. 255.

M^me^ Camillé Barjavel et faisait encore ici et là des courses dans Paris pour les affaires que son ami avait pu laisser en souffrance. Nous en trouvons la preuve dans cette lettre de M^me^ Barjavel :

Monsieur et cher ami,

Ne m'en voulez pas si je n'ai pas répondu plus tôt à vos bonnes lignes, je suis extrêmement paresseuse, mais mon cœur est toujours actif, et n'oubliera jamais l'ami de Jules.

Je n'ai rien trouvé de très explicite pour la petite somme dont vous me parlez. Je ne trouve dans mon livre de comptes que cette note : envoyé à M. Wallon par M. Castelneau 230 fr. pour payer M^me^ Belly et le cafetier de Jules. Je vous envoie le compte du café (1). Si vous vous souvenez du chiffre de M^me^ Belly, il vous sera facile de vous rendre compte.

Maintenant, mon cher Monsieur, puisque vous voulez bien m'offrir vos services, je vous prierai de m'en rendre un, toutefois si cela ne doit pas vous déranger. Je voudrais me procurer la *Somme* de saint Thomas (2). Si vous pouviez m'en trouver une d'occasion encore en bon état, cela me serait égal et me coûterait moins. Un voyageur nous a dit que cet ouvrage me coûterait une soixantaine de francs. Si vous ne pouvez me l'avoir à moins, je vous autorise à aller jusqu'à ce chiffre. Je tiens à avoir cet ouvrage dans ma bibliothèque. La lecture m'en

(1) Cette « note du café » est jointe à la lettre : « Doit M. la Madelaine sa notte 1858, se montant à francs 80,45. » Jean Wallon avait inscrit un dialogue qui avait eu lieu quand il vint réclamer une seconde fois la note : « Je voudrais avoir la note de M. de la Madelène. — Mais je l'ai déjà remise. —. Je le crois ; elle a été perdue. » J'attends un quart d'heure, après lequel on revient. « Malheureusement le papier a été coupé.

(2) Sur une petite note jointe à la lettre : *Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, traduite en français et annotée par F. Lachat, Louis Vivès, éditeur, rue Delambre, 5, Paris.

a été conseillée. Je le lirai, bien que je doute de n'y rien comprendre ; je le crois bien au-dessus de mon intelligence. Je vous prierai aussi de joindre à cet envoi un volume de Gollinet, *Instruction sur les Evangiles*, traduit sur l'édition allemande du R. P. Forentini par Dom Placide Moura, Bernardin. Adieu, Monsieur et bien cher ami, je vous remercie d'avance de votre obligeance, comptant sur votre amitié comme j'espère que vous comptez sur la mienne.

Votre bien dévouée.

Cl. B.

Vous pourrez faire tirer sur moi à vue.

*
* *

Henry de la Madelène veillait aussi sur la renommée littéraire de son frère. En 1878, il réédita chez Lemerre le *Marquis des Saffras*, avec un beau portrait à l'eau-forte de l'auteur par Le Rat (1), et songeait sans doute à faire suivre ce roman de toutes les autres œuvres de Jules de la Madelène. Il accompagna cette réédition d'une préface fraternellement émue, affectueusement vibrante, où l'on voyait un frère, resté fidèle à ses idées républicaines de 1848, rendre le plus complet hommage à un frère dont il n'ignorait pas le très complet retour aux idées catholiques et aux croyances de sa jeunesse. Cette préface est un document trop utile à la connaissance de Jules de la Madelène, trop étroitement adhérent à sa biographie, pour que nous ne la reproduisions pas intégralement :

(1) Le Rat a contribué, chez Alphonse Lemerre, à l'illustration des poésies de Henri-Charles Read, des œuvres de Molière et des *Mois* d'A. de l'Estoile par de remarquables eaux-fortes.

PRÉFACE DE CETTE NOUVELLE ÉDITION (1).

Pourquoi n'en convenir pas tout de suite ? Mon embarras est extrême. J'ai à parler d'un homme rare, d'un écrivain hors de ligne, d'un artiste accompli, et cet homme, cet écrivain, cet artiste est mon propre frère, l'ami dévoué de mon enfance, le guide sûr de ma jeunesse, mon maître et mon modèle.

Comment en parler avec détachement et liberté, ainsi que je pourrais le faire d'un étranger digne d'admiration ? Rien qu'à passer par une bouche fraternelle, toute louange ne devient-elle pas aussitôt suspecte et contestable à bon droit ? Qui voudra croire à mon impartialité ? Qui acceptera mes jugements sur parole ? Il faut m'y hasarder pourtant : à défaut d'autre autorité, mon témoignage sera sincère : uniquement préoccupé de vérité et de justice, je parlerai selon mon cœur, mais librement, sans parti pris, en âme et conscience.

I

J'ai tendrement, passionnément aimé cet ami inoubliable, et aucun de ceux qui l'ont connu ne s'étonnera de la violence passionnée de mon affection. Beau, de la beauté la plus distinguée ; le front large, encadré d'abondants cheveux châtain clair ; l'œil profond, tendre et velouté, brillant parfois d'un insoutenable éclat ; le nez ferme et pur ; la bouche fine, égayée d'un charmant sourire fait de malice et de bonté, ou redoutablement aiguisée d'ironie ; un timbre de voix chaud, d'une douceur pénétrante ; une

(1) La librairie Alphonse Lemerre nous a très gracieusement autorisé à reproduire cette préface.

éloquence naturelle, prodigieusement persuasive ; un corps mince de la plus rare élégance dans sa taille moyenne, tel était l'homme : tout attirait en lui, du plus irrésistible attrait.

Cette séduction personnelle, ce charme qui l'accompagnait partout sont restés marqués dans le souvenir de ses contemporains en traces profondes. Aujourd'hui encore, après vingt ans bientôt, ceux-là mêmes qui l'ont à peine entrevu, se souviennent encore, comme d'hier, de ce charmant esprit, d'une aménité si courtoise ; curieux infatigable, toujours en éveil, toujours en quête ; *flâneur* incomparable que tout intéressait, sans souci du temps ni de l'heure ; causeur exquis, d'un goût si sûr, d'un jugement si droit, de qui l'on acceptait volontiers toute critique ; nature aimable par excellence, à la fois ardente et contemplative, faite pour plaire, inaccessible à l'envie et à qui l'on n'a pas connu d'ennemis.

Aux derniers jours de 1840, Jules de la Madelène arrivait à Paris, étudiant en droit, pour la forme, mais déjà mordu au cœur de l'exclusif *démon* des lettres. A ce moment la grande bataille romantique finissait dans le triomphe : à l'ardeur emportée, à la vaillance passionnée de la lutte succédait une sorte de lassitude générale : la prodigieuse tension d'esprit qui venait de durer un quart de siècle s'affaissait de guerre lasse dans le calme plat : on entendait bien encore ici et là les cris obstinés de quelques enfants perdus, mais ces cris restaient sans échos : l'attention publique était ailleurs.

Le monde nouveau, issu de la Révolution française, longtemps écrasé sous l'odieux talon d'un despote, s'était repris à respirer pendant la Restauration royaliste, et par l'explosion de juillet 1830, avait, en quelques jours, reconquis presque tout le terrain perdu. La victoire populaire porta la bourgeoisie française au pouvoir, mais dix ans de possession avaient suffi pour donner la mesure

des classes moyennes. Satisfaite, repue, repliée sur elle-même, toute à ses affaires, à ses appétits, à son lucre, la bourgeoisie n'était décidément pas de taille à garder le gouvernement ; de parti pris elle se bouchait les oreilles, pour ne pas entendre les clameurs confuses qui montaient du fond des foules : aveugle volontaire, elle ne voulait rien voir de ce qui frappait les moins clairvoyants.

Un vent nouveau soufflait pourtant, de toute évidence, sur le monde : partout les questions sociales prenaient hardiment le pas sur les questions de littérature et d'art. De tous côtés avaient surgi des écoles, des sectes, des doctrines : l'heure était ingrate entre toutes pour les derniers venus dans la mêlée littéraire.

Les débuts de Jules de la Madelène furent laborieux, pénibles, presque inaperçus, malgré le talent remarquable du débutant. *La dernière heure d'un Stradivarius*, la *Rosita* publiées par la *Revue indépendante*, révélaient bien aux raffinés un écrivain de race, mais restaient lettre morte pour le public : en ce temps-là un article de Jean Raynaud, de Pierre Leroux ou de Flora Tristan primait tout,

Ame ardente affamée d'idéal, passionnée de justice, avide de vérités nouvelles, Jules de la Madelènne courut aux réformateurs, aux théoriciens, aux utopistes, aux apôtres, de toute la candeur des illusions juvéniles. Trouva-t-il auprès d'eux l'apaisement de sa soif généreuse ?

- Il est permis d'en douter, mais s'il ne fait que traverser les doctrines sans s'attacher plus particulièrement à l'une d'elles, il lui restera de ces entrainements enthousiastes un sentiment profond de l'humanité, la pitié fraternelle des petits, des humbles, des déshérités, l'horreur de la force brutale, le mépris des opulences cupides, le respect du travail, l'amour intense du devoir.

Aussi, quand la monarchie bourgeoise croulera sous un

souffle, la jeune République trouvera-t-elle en lui, non seulement un serviteur fervent, un champion intrépide, mais à l'heure tragique des trahisons, un des derniers défenseurs de ses droits.

## II

Comme écrivain, Jules de la Madelène se rattache à la pure tradition française, à la langue nette, claire et précise de Montaigne, de Molière, de La Fontaine et de Voltaire. Chez lui, malgré l'influence romantique du moment, ni germanismes, ni néologismes, ni barbarismes. Sa phrase vive court droit devant elle, comme une flèche acérée : elle déteste les paillettes, le clinquant du style, la redondance, l'enflure, l'épithète inutile ; dans sa correction rigoureuse elle recherche uniquement le mot propre, repousse le mot parasite, proscrit l'à peu près synonyme. La clarté avant tout !

Avec cela, nulle sécheresse : tout au contraire, quelque chose de coloré, de rapide, d'une limpidité étonnante : un parfait accord chantant à l'oreille comme une musique, net à l'oreille comme un pur cristal.

Dans ce style merveilleux, résultat d'innombrables retouches, de corrections incessantes, jamais trace de peine ou d'effort, rien qui *sente l'huile* : on dirait le jet naturel du plus facile génie ; sa perfection est telle qu'à peine si l'on s'en avise ; c'est le comble même de l'art.

Avec une incomparable aisance, une sûreté magistrale, la main agile de l'auteur touche à toutes les touches du cœur humain : elle sait plonger au plus profond des cœurs et en rapporter des études poignantes comme *Brigitte*, ou de brillantes esquisses telles que *Le comte Alghiera*, ou *Les gants vert pâle*. L'émotion, la bonne humeur, le pittoresque, la fantaisie, la couleur, lui appar-

tiennent en propre au plus haut degré. Mais qu'il sourie ou qu'il plane, qu'il fasse éclater de rire ou frissonner, toujours l'auteur reste aussi maître de son sujet que de lui-même. Rien ne le détourne de la constante recherche du beau, rien qui vienne altérer les proportions rigoureuses de l'œuvre.

Ce goût épuré, fruit de fortes études, cette délicatesse jalouse, ce tact exquis, ce sens de la juste mesure en toutes choses, avaient fait de Jules de la Madelène le plus précieux, le plus sûr des conseillers. Très sévère pour lui-même, sans rien sacrifier à la ferme rigueur de ses principes, sa nature aimable lui faisait trouver les plus heureux détours pour ménager l'amour-propre ou la susceptibilité d'autrui. Ce qu'il fit pour moi, à mon arrivée à Paris, le peindra d'un trait.

Comme tout bon jeune homme tant soit peu poète, à vingt ans, dans le grand isolement de la vie de province, j'avais fait des vers en abondance, et naturellement, je les tenais pour les plus beaux du monde. Mon rêve de ce temps-là était, à tout prix, d'arriver à l'édition éclatante de ces merveilles inédites, et recopié de ma plus belle main, sur beau papier à marges, le futur volume reposait doucement au fond de la malle, sur mes plus fines chemises.

A peine arrivé, je l'exhibai triomphalement, priant mon frère de me mettre au plus vite en rapport avec les éditeurs de sa connaissance.

Il sourit, de son fin sourire.

— Tes vers sont charmants, me dit-il, mais pourquoi tant de presse ? Attends donc un peu : prends pied dans Paris, frotte-toi au monde, mêle-toi à la vie et si, dans un an par exemple, en relisant ton œuvre, tu n'y trouves rien à changer, alors imprime hardiment ; l'épreuve est faite, le succès est sûr.

Je suivis le conseil, et j'oubliai mes pauvres vers dans un tiroir.

Quand sa vigilante amitié me jugea suffisamment mûri par une vie toute nouvelle :

— Voici peut-être le moment d'imprimer tes poésies, me dit-il un jour, relisons-les ensemble, veux-tu ?

Hélas ! ai-je besoin de le dire ? cette lecture me consterna. A chaque page, dans ces vers si passionnément écrits, je retrouvais l'influence, le reflet, l'imitation serviles ; ni personnalité ; ni accent... : à peine si sur cinq ou six mille vers, deux ou trois centaines surnageaient, et encore !... Je regardais muet, stupéfait, hébété, ce grand naufrage d'illusions. — Bah ! dit gaiement mon frère, la perte n'est pas grande !... tu feras d'autres vers. parbleu !... et cette fois à toi, bien en propre !... applaudis-toi de ta réserve... tu l'échappes belle !

Et c'est ainsi que sans avoir l'air d'y être pour rien, en ménageant mon amour-propre, sans heurt, sans froissement, il m'épargna la faute de ce premier volume, presque toujours si lourd à porter par la suite.

## III

Mais je m'attarde aux douceurs des souvenirs personnels, quand je me devrais uniquement à l'édition nouvelle qui nous occupe.

*Le Marquis des Saffras* est l'œuvre capitale de Jules de la Madelène ; il est là tout entier, avec ses qualités brillantes, son vif sentiment du pittoresque, l'incomparable faculté de faire vrai, vivant, sans tomber jamais aux détails vulgaires, aux puérilités réalistes. C'est un livre touffu, serré, parfois même d'une frondaison si luxuriante qu'il semble un peu manquer d'air dans son cadre. Mais quelle verve d'un bout à l'autre, quelle bonne humeur et quelle allure ! Que de tableaux charmants ! Que de scènes exquises ! Tous les personnages sont des

types et vivent d'une vie intense. Pas un ne détonne ; chacun parle comme il doit faire, selon son éducation, ses habitudes de vivre, son milieu. Ses plus humbles comparses, le beau Cavolis, et Sambin, et Triadou, et Perdigalet le poète, et Jean Malaterre, le caporal Robin, et le sergent Tistet, et la Zounet, et jusqu'au pauvre Cabantoux, tous, grands et petits, restent dans la mémoire fixés d'un trait ineffaçable.

Dirai-je toute ma pensée ? Je trouve à ce livre le caractère magistral des livres de la grande famille des *Don Quichotte* et des *Gil Blas*. Pour moi, il est aussi impossible d'oublier Esperit, le lieutenant Cazalis, le maire Tirard, la tante Blandine, le Mitamat ou la Damiane que le vaillant Chevalier de la Triste Figure, Sancho Pança, le Barbier, Gamache, Ginez de Passamonte, Dulcinée, Maritorne, Rossinante et le Grison lui-même !

L'auteur excelle dans la description des émotions populaires ; il possède au plus haut degré le sentiment des foules ! et de quelles foules. Dans ce Midi mobile, violent, passionné, enthousiaste, ardent à toutes les luttes ! A ce titre, la représentation de *La mort de César*, l'insurrection de Lamanosc, la bataille de village à village, peuvent se comparer aux plus belles de Walter Scott. Quoi de plus poignant que cette histoire de la décadence des Sendric, et le martyre du *Mitamat*, et le triomphe inutile du *Ventauré* ? Quoi de plus frais, de plus souriant que les amours de Sabine et de Marcel ? Et cette implacable tante Laurence que j'allais oublier, et l'avocat Mazamet, et le contrôleur Dulimbert, et surtout cette vaillante Damiane, auguste comme une matrone romaine, si noble, si simple, si vraiment grande dans son humble vie de travail quotidien

*Le marquis des Saffras*, très remarqué au moment de sa publication dans la *Revue des Deux Mondes*, n'a pas eu en librairie le succès qu'il méritait à tant de titres. Chose triste à constater, ce beau livre a passé presque inaperçu

pour la critique Sauf M. Barbey d'Aurevilly, qui lui consacra tout un feuilleton, et M. de Pontmartin, qui lui accorda quelques lignes, personne, que je sache, n'en a parlé dans la presse. Sainte-Beuve est mort son débiteur comme les autres.

Peu importe! Une justice plus lente, mais plus sûre, ne peut lui manquer maintenant que la postérité commence pour lui. Je viens, pour ma part et sans pouvoir m'en détacher, de relire ce livre de la première page à la dernière ; je l'ai retrouvé bien tel qu'il m'était resté dans l'esprit, dans l'éternelle jeunesse des œuvres qui ne vieillissent pas. Avec quel plaisir je me suis senti transporté à la Pioline, et quelle douceur j'ai retrouvée au chant des cloches de Seyanne ! Tous les types de cette Iliade villageoise repassaient successivement devant moi, et je les reconnaissais d'emblée, au premier mot, au moindre geste, avec le vif plaisir que donne la rencontre de vieux amis.

*Le marquis des Saffras*, dédié par l'auteur à la vaillante compagne de sa vie, au secrétaire patient, infatigable, qu'il se plaisait à traiter de collaborateur, garde sa dédicace dans l'édition actuelle : rien de plus légitime ; pour les témoins de l'austère dignité d'un long veuvage, rien aussi de mieux mérité.

Voici dans quelques mois vingt ans que Jules de la Madelène est mort, après une lente agonie, emporté en pleine sève, en pleine force, à l'heure virile où l'artiste donne sa mesure : il n'y a aucune exagération à regarder cette fin prématurée comme une véritable perte pour les lettres françaises.

Pour moi, elle reste à jamais le grand déchirement de cœur, l'inconsolable douleur de ma vie : toujours vivant au plus profond de l'âme, je garde son cher souvenir : il est ma force et mon exemple.

Et quand parfois, dans l'excès de ma misère présente, à

bout de patience, sur le cruel fauteuil où me cloue un mal implacable (1), je sens monter à mes lèvres un cri de révolte ou de désespoir, je n'ai qu'à me rappeler la douceur stoïque de sa belle âme inaltérable, pour reprendre aussitôt possession de moi-même et rougir de ma lâcheté.

HENRY DE LA MADELÈNE (2).

Mai 1877.

***

Il nous a semblé utile et juste de remettre en lumière ce Jules de la Madelène, assurément grand écrivain, dont la vie tourmentée, la maladie, la souffrance ont réduit à peu près l'œuvre à un livre unique, mais exquis (3). Par ce livre il mérite de figurer

(1) Henry de la Madelène passa les dernières années de sa vie dans la maladie et les souffrances. Champfleury y fait allusion dans une lettre à Philippe Burty, datée de Sèvres, 25 janvier 1878 « C'est dans la *Revue de Paris*, sous la direction *de l'infortuné la Madelene*, qu'a paru le *Delacroix conspirateur*... » Nous ne savons de qui est le *Delacroix conspirateur* dont parle Champfleury ; Henry de la Madelène publia lui-même, en 1885, un livre sur *Eugène Delacroix*. Il avait été l'ami des Goncourt dont le *Journal* (t. III, p. 144) le cite dans une promenade à Vichy en leur compagnie et celle de Jules Vallès et de Burty.

(2) Dans le manuscrit 1.217, f° 268, du *Recueil sur l'histoire de Carpentras, du Comtat Venaissin et de la Provence*, formé par le Dr Barjavel, qui se trouve à la bibliothèque de Carpentras, est une notice sur M. de la Madelène (le père). Dans le manuscrit 1.247 de la même bibliothèque sont des lettres de M. Collet de la Madelène au Dr Barjavel ; dans le 1.255, des notes sur les écrits de Henri de la Madelène ; dans le 2.083, des lettres de Mme Jules de la Madelène au musicien Jules Laurens. Cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Paris, Plon, 1903, Carpentras, t. III, première partie.

(3) Rappelons ici la bibliographie des principales œuvres de Jules de la Madelène : *Aux électeurs du Vaucluse* (30 mars 1848), Paris, imprimerie Claye et Taillefer, in-8° (Bibl. nat., Le [illegible], 1.375) ; — *L'état de siège*, Avignon, au bureau du *Républicain de Vaucluse*, imprimerie Jacquet, 1849, in-8°, 8 pages (Bibl. nat., Lb [illegible], 1.007) ; — *Les âmes en peine*, Paris, Michel Levy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 *bis* (Ver-

non sans éclat dans les fastes de cette littérature, à la fois française et provençale, où brillent tant de noms illustres. Par lui il a le droit d'entrer dans le chœur de ces « jeunes ombres », « dont l'œuvre précoce ou incomplète laissera une trace », auxquelles le comte Charles de Mouy consacrait, en 1865, des pages élégantes. L'auteur du *Marquis des Saffras* a poursuivi son idéal de littérature et d'art, à travers bien des misères physiques et morales, dans un travail extrêmement laborieux et pénible. On finira peut-être par lui accorder la gloire d'avoir écrit quelques pages supérieurement belles qui, plus étudiées, mieux connues, pourront, par la généreuse inspiration et la beauté de la forme, imposer son nom à la mémoire comme « aux lèvres des hommes » (1).

E. Jovy.

sailles, imprimerie M. Cerf). 1857, in-18 : — *Le marquis des Saffras*, Paris, Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15, Bourdilliat et Cie. éditeurs (Impr. A. Bourdilliat), 1859, in-12 ; — *Brigitte. Le comte Alghiera*, Paris, Charpentier libraire-éditeur, 28, quai de l'Ecole (Imprimerie Simon Raçon et Cie, 1861). in-18. — Cf. *Catalogue général de la Société des gens de lettres*, Paris, octobre 1889, p. 274.

(1) M. M.-C. Poinsot, dans son *Esthétique régionaliste*. Paris, Figuière, 1911. p. 178, a mentionné, parmi les écrivains de la jeune Provence. « Jules et Henri de la Madelène, trop peu connus »


a39003

002442456b